



HAL
open science

Les futurs d'une génération. Relire cinq utopies féministes des années 1970 à la lumière de leurs conditions matérielles d'imagination

Océane Gaschet

► To cite this version:

Océane Gaschet. Les futurs d'une génération. Relire cinq utopies féministes des années 1970 à la lumière de leurs conditions matérielles d'imagination. Science politique. 2023. dumas-04402189

HAL Id: dumas-04402189

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04402189>

Submitted on 7 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École Normale Supérieure de Lyon

Master de Science politique
Parcours Histoire de la Pensée Politique

Les futurs d'une génération

Relire cinq utopies féministes des années 1970 à la lumière
de leurs conditions matérielles d'imagination

Océane Gaschet

Mémoire dirigé par Claude Gautier et Vanina Mozziconacci
Présenté et soutenu le 5 septembre 2023

Jury composé de :

Année universitaire
2022-2023

Claude Gautier

Vanina Mozziconacci

Déclaration sur l'honneur contre le plagiat

signée par l'auteure à Lyon, le 27 août 2023

(non reproduite pour la diffusion sur <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/>)

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers mes directeurs de recherche, Claude Gautier et Vanina Mozziconacci, de m'avoir suivie dans mon projet de mémoire et d'avoir orienté ma réflexion avec justesse.

Je remercie également mes camarades de promotion et mes professeurs de cette année, notamment Adèle Payet, pour les discussions fructueuses qui ont fait avancer ma réflexion.

J'adresse enfin toute ma gratitude à Astrid, Aure, Chinook et Clara, pour leur relecture patiente et attentive, qui m'a évité coquilles et répétitions.

Sommaire

<i>Sommaire</i>	5
<i>Introduction</i>	6
<i>I. De la critique au programme : les fonctions de l'utopie féministe des années 1970</i>	28
A/ Un genre et ses utilisations.....	28
B/ De l'expérience mentale au programme politique : mon corpus sur le spectre de l'intentionnalité utopique	48
<i>II. Débats féministes et positionnements utopiques : quelles conditions matérielles d'imagination ?</i>	96
A/ Les divisions du mouvement féministe	97
B/ Entre androgynie matérialiste et séparatisme essentialiste, des utopies ancrées dans les débats féministes de leur temps.....	119
<i>Conclusion</i>	155
<i>Bibliographie</i>	158

Introduction

Professeure de littérature spécialiste des utopies, Lee Cullen Khanna écrivait dans un article de 1984 : « Parfois les artistes nous disent où nous en étions et où nous allons plus clairement que les historiens ou les scientifiques »¹. Affirmer avec elle la légitimité de la fiction comme objet d'étude me paraît un bon point de départ pour ce mémoire consacré à des utopies féministes. Je suis en effet parvenue à mon sujet à partir d'une réflexion sur la politique dans la fiction. À mes yeux, on ne trouve pas la pensée politique uniquement dans les traités philosophiques ou les pamphlets. Un roman peut être écrit avec l'intention de transmettre un message politique. Le public peut aussi y lire un message politique malgré ou contre la volonté de son auteur. Une œuvre de fiction est de plus un objet historiquement situé : il a été écrit à une certaine époque, par un individu ancré dans des structures sociales (son genre, sa classe...) et des débats intellectuels dans lesquels son œuvre doit être replacée pour être comprise.

Avec cette grille de lecture – que j'expliquerai ci-après - on peut étudier les discours politiques produits par tout type de média. J'ai ici choisi de travailler sur un genre littéraire politique par excellence, l'utopie. J'ai pensé particulièrement pertinent d'étudier un genre préoccupé avant tout par l'imagination d'une cité parfaite. La définition la plus commune qu'on puisse donner de l'utopie, celle que j'avais en tête au début de mes recherches, est la suivante : l'histoire d'une communauté humaine vivant dans des conditions idéales. Dans le langage courant, le terme est fréquemment utilisé dans ce sens ou d'une manière péjorative, pour désigner un projet ou une idée irréaliste. Je vais ici en apporter une définition de travail au terme d'un historique du genre et de sa théorisation.

Par goût personnel, j'ai voulu travailler plus spécifiquement sur des utopies féministes. En effet, je m'étais déjà demandée à quoi ressemblerait une société non-patriarcale, et j'avais eu du mal à la définir autrement que par le négatif, par ce qu'elle ne serait pas. Si le futur n'est pas sexiste, que sera-t-il ? Qui a tenté de l'imaginer ? Je conserverai à ce stade une définition négative des utopies féministes comme des récits mettant en scène des sociétés où les hommes ne dominent pas les femmes. La notion fera également l'objet d'une étude davantage approfondie dans la première partie.

¹ [“*Sometimes artists tell us where we have been and where we are headed more clearly than historians or scientists.*”, Ma Traduction], L. C. KHANNA, « Frontiers of imagination: Feminist worlds », *Women's Studies International Forum*, vol. 7, n° 2, 1^{er} janvier 1984, p. 97

Ayant donné des définitions de base essentielles à mon sujet, je peux à présent justifier la période et l'aire géographique que j'ai choisies d'étudier ici. Il était nécessaire de restreindre les œuvres de mon corpus à une période ou une thématique réduite pour avoir le temps de les traiter en profondeur dans le cadre d'un mémoire.

Dans le cadre de ma démarche d'histoire de la pensée, il m'a paru intéressant de me concentrer sur une « génération » d'utopies, un corpus produit au cours d'une décennie en l'occurrence. Car comme l'écrit l'un des spécialistes actuels des utopies, Lyman Tower Sargent : « Dans leur immense majorité, les utopies n'ont donc pas été écrites comme des descriptions de perfection immuable. [...] elles sont comme une photographie qui capture un moment dans le temps, qui a un passé et qui aura un futur. »². Il est raisonnable de supposer que les utopies féministes écrites dans le même pays en l'espace de quelques années ont été modelées par un contexte commun, répondent aux mêmes controverses et ont parfois été influencées les unes par les autres, ce qui les rend d'autant plus intéressantes à étudier de manière comparative. Nous y reviendrons dans la deuxième partie.

Mes recherches bibliographiques préliminaires sur les utopies féministes m'ont amenée à me concentrer stratégiquement sur les années 1970 aux États-Unis.

Ce pays a un rapport particulier à l'utopie : fondé par des puritains cherchant une Terre promise, c'est une terre d'expériences utopiques dont l'histoire est jalonnée de communautés (en anglais « *commune* ») religieuses ou autres. Des *quakers* aux féministes séparatistes lesbiennes, ce mode d'expérimentation politique plus courant que dans d'autres pays va de pair avec une production utopique (littéraire et théorique) conséquente depuis deux-cents ans. On peut citer par exemple le développement de nombreuses communautés utopiques à la fin du XIX^{ème} siècle, dont certaines qu'on pourrait qualifier de féministes³, une période qui correspond à la publication d'un certain nombre d'utopies écrites par des femmes.

Les années 1970 apparaissent comme une autre période d'intense optimisme et activisme politique. Susan Magarey relève que la part d'utopies féministes a bondi de 8 à 32% de toutes les utopies publiées entre 1960 et 1970, cette « apogée coïncidant avec la période de plus grand optimisme et d'inventivité du mouvement des femmes de la fin du vingtième siècle »⁴. Ce pic consiste en dix-sept utopies, ce qui en fait la décennie la plus productive en utopies écrites par

² L. TOWER SARGENT, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène*, vol. 209, n° 1, 2005, p. 12

³ C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, Paris, Ellipses, 2003, p. 22-23

⁴ [“ *peak coinciding with the period of the greatest optimism and inventiveness in the Women's Movement of the late twentieth century.*”, Ma Traduction], S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, Adelaide, University of Adelaide Press, 2014, p. 124

des femmes de l'histoire des États-Unis⁵. Le contexte de cet âge d'or des utopies féministes américaines sera exploré dans la deuxième partie.

Ayant choisi cette aire géographique et cette période, j'ai sélectionné un corpus, que j'ai lu avec toute la littérature secondaire que j'ai pu trouver à son sujet. À partir de ce travail, j'ai construit mon approche et répondu à mes questions pour le sujet que je m'étais donné. Je propose dans cette introduction de retracer les étapes de ma réflexion pour arriver au cœur de mon sujet.

État de l'art

J'ai commencé par faire un état de l'art non-exhaustif des travaux sur l'utopie en général et sur les utopies féministes en particulier. L'ambition de cette partie d'introduction n'est pas de résumer toute la littérature existante (entreprise à laquelle ont été consacrés des livres entiers) mais d'expliquer mon positionnement vis-à-vis des approches les plus célèbres du sujet. La sélection des « grandes » approches de l'utopie est en elle-même un positionnement, qui n'aura ici rien d'original. Dans le cadre d'un mémoire de Master et n'étant pas philosophe, je ne prétends pas juger de l'utilité ou faire de hiérarchie dans ces travaux. Je les présenterai d'une manière chronologique, en m'appuyant sur les bibliographies que j'ai trouvées dans la littérature et la pertinence pour mon sujet des différentes thèses.

Tout d'abord, mon propos n'est pas de construire ou reprendre une définition universelle de l'utopie, de ce qu'elle devrait être à toutes les époques et du rôle qu'elle devrait jouer. C'est en partie pour cela que je ne me place pas dans la continuité des plus anciennes théorisations modernes de l'utopie, qui étaient des approches militantes élaborées dans un but précis.

La tradition marxiste a consacré à la suite d'Engels de nombreux travaux à l'utopie avec une vision généralement négative du genre. Dans son ouvrage de synthèse sur la question, Ruth Levitas juge que le rejet marxiste de l'utopie vient de « la fonction sociale qui lui est attribuée, à savoir détourner les classes laborieuses d'une activité politique plus appropriée »⁶. S'étant construit en opposition à d'autres traditions socialistes, qu'Engels qualifia d'utopistes dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (1880)⁷, le marxisme se méfie la plupart du temps

⁵ C. F. KESSLER (éd.), *Daring to dream: Utopian fiction by United States women before, 1950*, Syracuse, N.Y, Syracuse University Press, 1995, p. 236

⁶ [« its imputed social function – that of distracting the working classes from more suitable political activity »], Ma traduction], R. LEVITAS, *The Concept of Utopia*, Oxford, Peter Lang, 2011, p. 66

⁷ F. ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Les Editions sociales, Paris, 1950, p. 33-42

des rêveries politiques qui permettent de fuir de terribles conditions matérielles dans un idéal imaginaire inatteignable plutôt que de faire advenir la révolution dans la vie réelle. Je ne suivrai pas ce jugement, qui est le produit d'un contexte de rivalités politiques au sein du socialisme européen, et ne souhaite pas l'appliquer à des œuvres féministes des années 1970 manifestement reliées à un activisme politique concret. Cependant, le marxisme ayant irrigué la plupart des pensées critiques du 20^{ème} siècle, cette tradition de pensée est incontournable pour évoquer les conceptualisations de l'utopie au 20^{ème} siècle, qui se positionnent toutes plus ou moins ouvertement vis-à-vis d'elle.

L'approche du marxiste hétérodoxe et sociologue hongrois Karl Mannheim a été souvent commentée pour ses divergences à l'égard du reste de la tradition marxiste. Son essai *Idéologie et Utopie* (1929) distingue deux concepts-clés, l'idéologie et l'utopie, qui sont pour lui deux types de discours politiques produits par deux types de groupes sociaux. Ludovic Gaussot résume cette opposition en écrivant que Mannheim :

« conçoit l'utopie et l'idéologie en tant que visions du monde non congruentes avec la réalité, orientées vers des objets n'existant pas dans la situation réelle et qui la dépassent (situationnellement transcendantes). Mais l'idéologie conforte l'ordre des choses régnant, tandis que l'utopie, tournée vers l'avenir, ébranle cet ordre. »⁸

Si on reformule, les dominants d'une société donnée désignent comme utopiques – au sens d'irréalistes – les projets politiques ébranlant leur domination tandis que les dominés qualifient d'idéologiques les discours hégémoniques que les dominants peuvent tenter de faire passer pour naturels⁹. Il est intéressant de relever que chez Mannheim, ces concepts ne sont pas des catégories scientifiques que le savant peut appliquer *a priori* et indépendamment sur des discours politiques : utopie et idéologie sont inséparables l'une de l'autre et n'existent que dans des rapports de force entre groupes sociaux. Ce ne sont que les « intellectuels sans attaches sociales », la couche sociale cultivée et indépendante de tout engagement politique, qui peuvent tenter de produire une connaissance plus neutre des idéologies et utopies en place dans leur société¹⁰. Mannheim se distinguait donc clairement du dogme marxiste incarné à l'époque par le régime soviétique : il ne défendait pas le rôle d'avant-garde joué par le Parti pour conduire la Révolution mais faisait plus confiance aux intellectuels, et il faisait de l'utopie un concept relationnel sans charge négative. Je trouve son travail compatible avec mon approche pour son

⁸ L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 115, n° 2, Presses Universitaires de France, 2003, p. 296

⁹ *Ibid.*, p. 297

¹⁰ T. BONNIER, « L'utopie dans les limites de la simple raison : lectures de Bronisław Baczko et Paul Ricœur », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 53-54 ; L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *op. cit.*, p. 297

aspect contextualiste mais Mannheim parlait spécifiquement des discours politiques de son temps et ne faisait pas de l'histoire des idées. Ses concepts sont donc utiles, mais je n'ai pas construit ma méthodologie sur une théorisation qui reste militante.

Le philosophe français Paul Ricœur a reformulé les travaux de Mannheim dans les années 1990 avec un point de vue autrement pessimiste sur l'utilité de l'utopie et le rôle des intellectuels¹¹. Dans *L'idéologie et l'utopie* (1997), il reprend la distinction utopie/idéologie et leur fonction politique respectivement créatrice et conservatrice¹², en soulignant les aspects positifs et négatifs des deux types de discours. Une idéologie peut être autant intégratrice que clivante, et une utopie peut permettre d'imaginer une meilleure société mais aussi risquer de se perdre dans des fantasmes stériles¹³. Il pose cependant « la révolution comme limite au-delà de laquelle l'utopie perd son statut d'utopie ; [...] le socialisme est voué à l'échec, non en raison d'une éventuelle contre-révolution, mais à cause de l'écart entre l'imaginaire et le réel. »¹⁴. Cette posture « résolument rationaliste »¹⁵ signale le scepticisme de Ricœur face à la mise en pratique de l'utopie, une position plutôt commune dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle alors que l'imagination utopique est associée par beaucoup à des expériences autoritaires voire totalitaires. Vouloir mettre en pratique des changements sociaux radicaux suscite l'inquiétude de tous ceux qui considèrent le régime soviétique comme un repoussoir pendant la Guerre Froide. Ricœur utilise le concept d'utopie pratique pour qualifier celles qui ont un « désir d'effectivité »¹⁶, une volonté de se réaliser, et se positionnent dans des luttes sociales concrètes. Dans un article très éclairant sur le sujet, le doctorant en littérature Tristan Bonnier objecte à cette posture « résolument rationaliste » de traiter l'utopie comme un simple « exercice mental au moyen duquel on échapperait aux mensonges des gouvernant·es. [Ricœur] prétend ainsi pouvoir, en vertu de la raison, mieux voir – ou dire mieux – ce que d'autres, les utopistes, auraient entrevu et énoncé obscurément »¹⁷. Je rejoins cette critique car si le fait de produire un jugement de valeur sur les utopies en fonction de leur réalisme est valide en philosophie, ce n'est pas ma démarche en histoire des idées ; et cette approche juge de la faisabilité voire de la

¹¹ L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *op. cit.*, p. 298

¹² *Id.*

¹³ R. LEVITAS, *The Concept of Utopia*, *op. cit.*, p. 89

¹⁴ T. BONNIER, « L'utopie dans les limites de la simple raison : lectures de Bronisław Baczko et Paul Ricœur », *op. cit.*, p. 65

¹⁵ *Id.*

¹⁶ S. ROMAN, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoire*, vol. 44, n° 2, 2015, p. 74

¹⁷ T. BONNIER, « L'utopie dans les limites de la simple raison : lectures de Bronisław Baczko et Paul Ricœur », *op. cit.*, p. 65

désirabilité des utopies avec des critères extérieurs et non avant tout en fonction de l'intention des auteurs.

Dans un monumental ouvrage de 1955 (*Le Principe Espérance*, publié en deux volumes en 1977 et 1982 en français), le philosophe allemand Ernst Bloch apporte une pierre hétérodoxe et controversée à l'édifice des rapports entre marxisme et utopie. Sa tentative d'intégrer au marxisme une vision mystique de l'utopie a été plus ou moins bien accueillie par ses contemporains - marxistes ou autres – car difficile à situer¹⁸. Il n'est pas fréquemment repris par les universitaires travaillant sur l'utopie mais a eu comme impact une revalorisation du concept auprès de certains marxistes, notamment l'École de Francfort dont il fut proche, et dans le champ de la théologie¹⁹. Bloch part d'une distinction qui ressemble à celles des auteurs précédents et a également une part de subjectivité dans l'établissement des critères. Il parle d'utopies abstraites (qui ont une fonction compensatoire d'évasion dans l'imaginaire) et concrètes (qui constituent des futurs possibles) mais ne les oppose pas absolument : l'utopie la plus abstraite qui soit vaut déjà mieux que du pessimisme ou du nihilisme pour lui, car le désir d'un futur meilleur est une force d'action politique. Pour lui l'utopie réelle, achevée, celle du socialisme, si elle n'est décrite, est caractérisée par la fin de l'aliénation, donc par une émancipation individuelle et collective²⁰. Là où il diverge de Marx, c'est dans sa vision de l'émancipation déconnectée des rapports de production mais définie subjectivement, avec un vocabulaire tiré du christianisme²¹. Cette tentative de rapprochement originale mérite d'être citée. Néanmoins, avec Bloch comme avec les auteurs précédents, je ne suis pas à l'aise avec le fait d'utiliser scientifiquement des catégories conçues à des fins évaluatives, ce qui me semble contradictoire et difficilement tenable.

La conceptualisation de l'utopie par Foucault (dans la conférence « Des espaces autres » donnée en 1967²²), a été comparée à la distinction de Ricœur entre les utopies littéraires irréalistes et les « utopies pratiques », mais présente une différence conceptuelle²³. Foucault distingue l'utopie, un lieu qui n'existe pas (et qui est idéal précisément parce qu'il n'existe pas) et l'hétérotopie, c'est-à-dire « une utopie réalisée, un lieu qui contient tous les autres ou qui les reflète tous, mais pour suspendre, neutraliser, ou inverser leurs rapports. Elle est la

¹⁸ R. LEVITAS, *The Concept of Utopia*, *op. cit.*, p. 97-98

¹⁹ *Ibid.*, p. 119-121

²⁰ *Ibid.*, p. 111

²¹ *Ibid.*, p. 114-116

²² Reproduite ici : M. FOUCAULT, « « Des espaces autres » », *Empan*, vol. 54, n° 2, 2004, p. 12-19

²³ Voir notamment les articles de Sébastien Roman et Maëlle Caugant : S. ROMAN, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *op. cit.* ; M. CAUGANT, « Construire un autre monde : penser la place des hétérotopies dans les luttes révolutionnaires. Exemple du féminisme autonome bolonais de 1971 à 1986. », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 139-142, n° 1-4, 2021, p. 139-144

matérialisation d'un espace autre, qui invite également à un temps autre (hétérochronie) par sa force contestataire. »²⁴. Contrairement à Ricœur, qui pense idéologie et utopie pratique comme des forces opposées dans des conflits politiques, Foucault théorise l'hétérotopie comme un espace autre, *en dehors* du cadre dominant, une alternative au sens littéral²⁵. Cet espace peut selon les interprétations être physique ou imaginaire, ce qui rend le concept plus ou moins adapté à l'étude d'utopies littéraires que j'entreprends.

Guy Bouchard, chercheur québécois que je mobilise considérablement dans ce mémoire, reprend le concept foucauldien d'hétérotopie dans un sens métaphorique – j'y reviendrai dans la première partie. Avec ce sociologue, on entre dans une phase universitaire des études de l'utopie, nourrie de conceptions philosophiques antérieures mais écrite avec une intention différente. Depuis les années 1980, un nombre conséquent de travaux académiques ont été consacrés au sujet en littérature, en philosophie et en histoire des idées. Ce sont ces analyses de l'utopie que je vais utiliser, pour leur objectif *analytique* et non *évaluatif*. Les rares chercheurs francophones du champ et les nombreux universitaires anglophones se rattachant aux *Utopian Studies* ne cherchent pas à déterminer le rôle ou la dangerosité de l'utopie pour un mouvement politique ou la société. Ils étudient des œuvres utopiques de différentes époques avec des programmes de recherche, pour répondre à des questions telles que la fonction qu'occupait la production d'utopie pour tel groupe social, la persistance ou l'évolution des codes du genre, etc... Cela ne signifie pas qu'ils étudient leur sujet en toute objectivité alors que les approches normatives n'ont aucune valeur du point de vue de la recherche. La connaissance universitaire n'est jamais totalement descriptive et explicative, elle contient à mes yeux toujours une part de subjectivité, ne serait-ce que dans le choix de son sujet et les questions qui guident la recherche. Réfléchir sur ses biais, se positionner vis-à-vis de son sujet, constitue en revanche une attitude de chercheur qui, peu importe l'empathie qu'il peut ressentir pour son sujet, cherche à répondre à des questions pour contribuer à créer de la connaissance plutôt que de formuler un programme politique.

Bouchard a consacré quasiment toute sa carrière à l'utopie, en reprenant de nombreux concepts de Foucault avec un point de vue féministe assumé²⁶. J'ai résumé précédemment certains de ses

²⁴ S. ROMAN, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *op. cit.*, p. 74

²⁵ M. CAUGANT, « Construire un autre monde : penser la place des hétérotopies dans les luttes révolutionnaires », *op. cit.*, p. 140

²⁶ Ci-après une sélection non exhaustive de ses travaux : G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, 8 août 2007, p. 483-501 ; G. BOUCHARD, « Marx, Bloch et l'utopie », *Philosophiques*, vol. 10, n° 2, 1983, p. 265-288 ; G. BOUCHARD, « L'hétéropolitique féministe », *Laval théologique et philosophique*, vol. 45, n° 1, 1989, p. 95-120 ; G. BOUCHARD, « Typologie des tendances théoriques

travaux qui ont la spécificité dans le contexte francophone de s'intéresser aux utopies féministes. D'après mes recherches, cet objet est peu présent dans le reste de la littérature existante en dehors de quelques articles et chapitres²⁷ et d'un livre de 2000 de Claude Cohen-Safir, *Cartographie du féminin dans l'utopie : de l'Europe à l'Amérique*²⁸. Les travaux d'Anne Besson²⁹ ou William Blanc³⁰ ont introduit l'étude du politique dans l'imaginaire à l'université ces dernières années, mais la science-fiction féministe reste un sujet de niche comparé aux œuvres plus connues (*Le Seigneur des Anneaux*, les comics Marvel ou DC) que ces chercheurs étudient pour leur impact sur la culture populaire. Il est par conséquent malaisé de distinguer des lignes de fracture au sein de ce champ. Je remarquerai simplement que le choix d'étudier des utopies féministes est un positionnement en soi, qui critique implicitement en s'en éloignant l'androcentrisme des chercheurs qui n'incluent pas ces œuvres dans leurs études de l'utopie. Faire l'histoire d'utopies écrites par des femmes méconnues de l'université implique une historiographie critique. Je ne me servirai de ces travaux que dans la mesure où ils ont un rapport étroit avec mon sujet (notamment pour les articles qui ont des objets de recherche très précis ne correspondant pas forcément au mien).

Dans le champ académique français de l'utopie et sans considération particulière pour l'utopie féministe (il est plutôt spécialiste des utopies de la Renaissance), je souhaite tout de même signaler ma dette envers Pierre-François Moreau, qui travaille sur l'utopie depuis les années 1980 lui aussi. Son histoire du genre a été très utile à ma première partie, et j'ai été influencée

du féminisme contemporain », *Philosophiques*, vol. 18, n° 1, 1991, p. 119-167 ; G. BOUCHARD, « Foucault, le féminisme et la condition masculine », *Laval théologique et philosophique*, vol. 54, n° 3, 1998, p. 565-577 ; G. BOUCHARD, « Le savoir-pouvoir de/du sexe », *Laval théologique et philosophique*, vol. 52, n° 2, 1996, p. 527-549 ; G. BOUCHARD, « L'androgynie comme modèle hétéropolitique », *Philosophiques*, vol. 15, n° 1, 1988, p. 210-220 ; G. BOUCHARD, L. GIROUX et G. LECLERC, *L'utopie aujourd'hui*, Montréal, Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal ; Editions de l'Université de Sherbrooke, 1985

²⁷ S. ALLOUCHE, « Politique de l'altération des corps et des facultés reproductrices humaines dans quatre utopies féministes de science-fiction », Michel Houdiard, 2006, p. 255 ; N. AUMAIS, L. DORION et O. GERMAIN, « L'entreprise au prisme de la première science-fiction féministe. *Le monde glorieux* (1666) de Margaret Cavendish », *Entreprises et histoire*, vol. 96, n° 3, 2019, p. 130-147 ; H. BREDAS, « Science-fiction féministe, des œuvres aux fans », *ReS Futuræ. Revue d'études sur la science-fiction*, n° 13, 30 mars 2019 (DOI : 10.4000/resf.2271) ; L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *op. cit.* ; M. RIOT-SARCEY, T. BOUCHET et A. PICON, *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2008 ; A. TURBIAU, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *Hypothèses*, 6 septembre 2020 (en ligne : <https://engagees.hypotheses.org/2492> ; consulté le 3 mai 2023) ; A. TURBIAU, « Sortir de l'enfer unidimensionnel ? L'utopie "réelle" de Monique Wittig », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 80-93 ; N. VAS-DEYRES, « Les Utopies féminines/féministes de la science-fiction face à l'histoire : figures de l'alternative ou de l'artifice ? », dans C. Bard, G. Bertin et L. Guillaud, *Figures de l'utopie, hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 139-150

²⁸ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie : de l'Europe à l'Amérique*, Paris, Harmattan, 2000

²⁹ Voir principalement A. BESSON, *Les pouvoirs de l'enchantement : usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*, Paris, Vendémiaire, 2021

³⁰ W. BLANC, *Super-héros, une histoire politique*, Paris, Libertalia, 2018 ; W. BLANC, *Winter is coming : une brève histoire politique de la fantasy*, Montreuil, Libertalia, 2019

par son approche de l'utopie dans son contexte. En témoigne le programme de recherche sur l'utopie qu'il conseille dans un entretien de 2021 :

« il me semble qu'il ne devrait pas se contenter d'énumérer les contenus de ces utopismes, mais qu'il devrait chercher aussi à quelles formes de conscience ils répondent (une conscience de catastrophe, par exemple ; ou une conscience d'injustice ; ou une indignation devant la misère [...]). Ces différentes formes de conscience induisent des formes d'espérance différentes. [...] C'est pourquoi, me semble-t-il, une telle enquête devrait se demander non seulement : de quoi rêvent-ils ? Mais aussi : qu'est-ce qui produit leur imaginaire ? Que mettent-ils entre parenthèses ? »³¹

Dans le monde anglophone, les *Utopian Studies* se sont constituées dans les années 1980 principalement autour de Tom Moylan et Fredric Jameson³². Il ne s'agit pas d'une discipline mais d'un champ de recherche investi par des chercheurs en littérature, philosophie, histoire des idées... Il faut relever que l'abondance d'utopies, notamment féministes, dans le monde anglophone comparé à la France explique la relative popularité de cet objet de recherche. Les controverses du champ d'étude tournent principalement autour de la caractérisation des utopies. Les spécialistes les plus influents des utopies féministes, Moylan, Barr et autres, ont tous leurs concepts et leurs catégories qui se concurrencent pour analyser la spécificité des œuvres d'une période. Ces divergences ne sont pas des simples affaires d'ego mais mettent en jeu comme souvent la délimitation de l'objet d'étude. Les définitions de l'utopie et de l'utopie féministe données sous différents noms par ces auteurs incluent ou excluent des formes littéraires, des auteurs ou des thèmes, leur conférant une légitimité ou non comme objet d'étude. Je ne vais pas faire un exposé fastidieux de toutes les œuvres appartenant de près ou de loin aux *Utopian Studies* mais citer les chercheurs ayant proposé des définitions originales et/ou ayant été beaucoup ré-utilisées.

L'une des précurseuses de ce champ à théoriser les fonctions spécifiques des utopies féministes fut Marleen Barr. En 1993, dans *Lost in Space: Probing Feminist Science Fiction and Beyond*, l'autrice présentait la science-fiction féministe et la théorie féministe comme formant un ensemble, la « *feminist fabulation* »³³, un terme parapluie pour rassembler les textes qui « démasquent la fictionnalité des récits patriarcaux, réécrivent les histoires patriarcales... »³⁴. Elle analyse la « fabulation féministe » comme une technique proche du post-modernisme, déconstruisant les codes du genre (au sens sexué et littéraire) pensés par des hommes, un point

³¹ N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « "Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire" », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 27-28

³² Voir notamment F. JAMESON, *Archéologies du futur : Le désir nommé utopie*, Paris, M. Milo, 2007

³³ M. S. BARR, *Lost in space: probing feminist science fiction and beyond*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993, p. 105

³⁴ [« *unmask the fictionality of patriarchal master narratives, rewrite patriarchal tales...* », Ma traduction], *Id.*

de vue logique pour les autrices qui ont écrit de la fiction et de la non-fiction en jouant avec les formes comme Joanna Russ.

Cette définition très large qui fait un pont entre écrits politiques de toute sorte, science-fiction et utopie, est clairement différente des utopies critiques théorisées par l'un des fondateurs des *Utopian Studies*, Tom Moylan, dans *Demand the Impossible. Science Fiction and the Utopian Imagination* en 1986. Ce terme s'applique spécifiquement à certaines œuvres de science-fiction américaines des années 1970 qui constituent pour l'auteur une rupture dans la fonction politique de l'utopie (en particulier féministe). Moylan distingue les objectifs historiquement situés des auteurs d'utopie à travers l'histoire, une typologie dont je me servirai ultérieurement dans ma brève histoire du genre³⁵. L'utopie critique est consciente des défauts de ses prédécesseurs et rejette l'utopie traditionnelle comme modèle à mettre en œuvre tout en la gardant comme rêve³⁶. Caractérisées par leur réflexivité vis-à-vis du genre littéraire dans lequel elles s'inscrivent (et dont elles ne reprennent pas forcément les codes), les utopies critiques des années 1970 présentent des histoires d'émancipation, des sociétés en mouvement et diverses, pas des cités idéales décrites par un voyageur masculin, blanc et hétérosexuel³⁷. Ancrées dans les luttes politiques de leur temps, ces œuvres ont une valeur programmatique :

"Là où l'utopie en tant que système ne peut être que souhaitée passivement, l'utopie en tant que lutte peut être entreprise dans un effort volontaire pour transformer le système social."³⁸

Cette définition ne s'applique qu'à quelques œuvres et dénote du contextualisme fort de Moylan, qui étudie une génération bien précise d'utopies, qu'on peut toutes qualifier de féministes (les œuvres de Le Guin, Russ, Tiptree, Piercy et Delany principalement). La coïncidence entre les travaux de Moylan et mon sujet les rendent particulièrement pertinents pour ce mémoire.

Ellen Peel a une démarche et donc une typologie différente. Cette philosophe féministe et pragmatiste fait dans un ouvrage de 2002 une distinction clé entre utopies statiques et pragmatiques :

"Le féminisme, comme la plupart des autres convictions politiques, se manifeste par deux modes utopiques fondamentaux : le mode statique met l'accent sur des idéaux fixes, tandis que le mode pragmatique implique des modèles provisoires et des remises en question incessantes."³⁹

³⁵ Voir T. MOYLAN, *Demand the impossible: science fiction and the utopian imagination*, Oxford, Lang, 2014, p. 5-9

³⁶ *Ibid.*, p. 10

³⁷ *Ibid.*, p. 45

³⁸ ["Where utopia as system can only be passively wished for, utopia as struggle can be taken on in a willed effort to transform the social system", Ma traduction], *Ibid.*, p. 48-49

³⁹ ["Feminism, like most other political beliefs, is manifested in two basic utopian modes: the static mode

L'autrice observe de plus en plus d'utopies féministes pragmatiques depuis les années 1970, et s'appuie sur des sources antérieures pour justifier son choix de vocabulaire. Les deux mots ont été associés explicitement par Charlene Haddock Seigfried dans *Pragmatism and Feminism : Reweaving the Social Fabric* ainsi que dans une *special issue* (hors-série) de la revue féministe *Hypatia*⁴⁰. Elle théorise également quatre types de « *feminist focuses* », de points de vue féministes exprimés dans des utopies, qui recourent presque les catégories de Bouchard que j'ai utilisées pour analyser mon corpus. La singularité féminine (« la norme féminine est l'unique norme »⁴¹) et la centralité féminine (« il y a deux normes mais la féminine est meilleure »⁴²) font penser au patriarcat en ce qu'elles élèvent une norme au-dessus de l'autre⁴³. En revanche, la dualité accorde le même respect au féminin et au masculin, selon diverses modalités comme celle de l'androgynie complémentaire, c'est-à-dire une combinaison de traits masculins et féminins, à laquelle on peut objecter qu'une société ou un individu androgyne ne garantit pas l'égalité des sexes si on conserve la domination et la servitude comme rôles de genre même combinés ; ou une dualité similaire (qui se concentre sur ce qu'on a en commun au-delà du genre)⁴⁴. Enfin la multiplicité remet en cause la dualité avec une conception des sexes comme *continuum* (certaines femmes ressemblent plus à des hommes pour certaines choses qu'à d'autres femmes)⁴⁵, une multiplicité des genres, encore plus riche vu que le genre est acquis et culturellement situé, donc très fluide même si l'autrice convient que les deux (sexe et genre) sont entremêlés dans la réalité⁴⁶. L'autrice favorise cette dernière option, qui laisse davantage de liberté (pas d'essentialisme, pas de catégorie monolithique mais une libre détermination de ses appartenances) et offre le plus de possibilités d'imagination utopique, même si tout déconstruire porte le risque d'atomiser le groupe des femmes et donc de disperser le sujet politique du féminisme⁴⁷. Le point de vue militant de l'autrice, qui prend clairement position vis-à-vis des catégories d'analyse et donc des œuvres qu'elle étudie, me les a faite manipuler avec prudence. Sa typologie est détaillée et cohérente, mais je n'ai pas basé mon travail de recherche sur une analyse aussi normative.

emphasizes fixed ideals, while the pragmatic mode entails provisional models and ceaseless, striving questioning”, Ma traduction], E. S. PEEL, *Politics, persuasion, and pragmatism: a rhetoric of feminist utopian fiction*, Columbus, Ohio State University Press, 2002, p. 2

⁴⁰ *Ibid.*, p. 10

⁴¹ [“*the female norm is, in effect, the only one*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 67

⁴² [“*there are two norms but that the female one is worthier*”, Ma Traduction], *Id.*

⁴³ *Ibid.*, p. 68

⁴⁴ *Ibid.*, p. 68-69

⁴⁵ *Ibid.*, p. 71-73

⁴⁶ *Ibid.*, p. 74-75

⁴⁷ *Ibid.*, p. 76-78

Enfin, une myriade d'articles en anglais sont disponibles sur les utopies les plus célèbres des années 1970. Quelques œuvres concentrent la quasi-totalité de l'attention académique, pour leur succès commercial, leur impact sur le champ de la SF féministe et les informations disponibles sur les auteurs. Les analyses littéraires des œuvres me sont moins utiles que les approches historiennes de l'utopie féministe de l'époque, qui se concentrent généralement sur une œuvre ou sur un thème revenant dans plusieurs œuvres. Je m'appuierai sur un certain nombre de ces travaux pour puiser des éléments de contexte intellectuel, social et politique, sur le féminisme de l'époque notamment, sans pouvoir relever un auteur qui m'ait plus influencée qu'un autre.

Méthode et positionnement

À partir de cet état des lieux de la recherche sur mon sujet, je peux situer ma méthodologie et mes objectifs dans ce mémoire par rapport aux approches existantes.

Quand j'ai commencé à réfléchir à mon sujet, mon ambition était d'apporter une nouvelle perspective sur les utopies féministes en faisant une typologie des modèles politiques proposés par leurs autrices, ce qui avait en fait déjà été tenté (par Guy Bouchard et Ellen Peel entre autres). Mes recherches bibliographiques étaient parties de la question : « à quoi ressemblerait une société féministe ? » et les utopies m'étaient apparues comme l'espace d'imagination politique du féminisme, permettant une projection vers une société meilleure ou au moins alternative. Cette intuition a été confirmée par les lectures qui m'ont amenée à choisir mon corpus. J'ai expliqué plus haut le processus de sélection d'une période et d'une zone géographique plus précises. Une fois mon sujet déterminé, ma lecture de la littérature secondaire et une réflexion sur la problématique à adopter m'ont fait évoluer dans mon angle d'approche. Même si une critique ou une actualisation des travaux existants sur les modèles politiques des sociétés utopiques aurait pu être intéressante, j'ai réorienté mon sujet pour ancrer mon angle d'analyse dans l'histoire de la pensée politique, la discipline de mon master.

J'exposerai à présent mes trois fondements méthodologiques.

La justification première de mon choix de sujet est l'assomption suivante : je considère que l'utopie crée un discours politique, elle ne *procède* pas d'une analyse. Ce pré-requis a pour but de donner une légitimité à mon corpus comme objet d'une histoire de la pensée politique et non uniquement d'une analyse littéraire. Elle constitue également une prise de position théorique vis-à-vis de conceptions existantes de l'utopie. Marleen Barr, que je citais ci-dessus, définit la

fabulation féministe comme un *continuum* dans lequel la théorie féministe est mise en pratique, réalisée dans l'utopie, dans le même ordre d'idée que la féministe matérialiste française Christine Delphy⁴⁸. Dans la lignée de Bouchard, j'aborde au contraire l'utopie comme le produit d'une pensée individuelle, ce qui la distingue de l'idéologie⁴⁹.

Je considère les utopies comme des discours politiques de leur propre droit, d'un genre différent que des essais ou des manifestes. Elles s'en distinguent en utilisant l'outil de la fiction pour proposer non pas un programme ou une critique théorique mais des mises en situation concrètes. Leurs auteurs écrivent dans un contexte intellectuel marqué par des débats, ils baignent dans des idéologies politiques, surtout s'ils côtoient des milieux militants, mais dire que leurs œuvres ne sont qu'une mise en application d'idées antérieures hiérarchise implicitement deux formes d'inventivité qu'on peut au contraire mettre en parallèle. Dans un article consacré aux utopies féministes, Natacha Vas-Deyres écrit ainsi :

« La pensée politique est de nature fondamentalement utopiste, créant une convergence forte avec la science-fiction : toutes deux portent sur le réel un regard oblique qui constitue la même expérience mentale, la même critique conduisant à l'élaboration de mondes parallèles mais différents »⁵⁰.

La différence entre écrits théoriques et utopies vient de l'outil principal du deuxième genre : la fiction. Je rejoins là encore Bouchard quand il écrit que « l'utopie au sens strict se situe à la confluence de la série romanesque et de la série théorique, là où la thématique socio-politique idéalisée s'intègre à une fiction idéique »⁵¹. C'est ce caractère hybride qui fait tout l'intérêt de l'utopie pour formuler des critiques ou des alternatives paraissant absurdes ou inatteignables en théorie. L'utopie permet de *montrer* ce que la pensée politique classique ne *dit* pas : une vie quotidienne, des personnages auxquels s'identifier, un attachement émotionnel envers un lieu et une culture idéaux.

Contre l'avis selon lequel les utopies sont inutiles quand elles ne peuvent pas se réaliser, une des chercheuses des *Utopian Studies*, Barbara Goodwin défend dans *The Politics of Utopia*⁵² la fonction spécifique de l'utopie comme théorie politique. Comme l'écrit Ruth Levitas dans sa discussion de l'œuvre de Goodwin :

« Lorsque la fonction de l'utopie est de catalyser le changement, la question de la possibilité pratique devient évidemment importante. Mais même dans ce cas, il n'est pas nécessaire que l'utopie soit concrètement possible ; il suffit qu'elle soit perçue comme telle pour mobiliser les

⁴⁸ L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *op. cit.*, p. 302

⁴⁹ G. BOUCHARD, L. GIROUX et G. LECLERC, *L'utopie aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 238

⁵⁰ N. VAS-DEYRES, « Les Utopies féminines/féministes de la science-fiction face à l'histoire », *op. cit.*, p. 140

⁵¹ G. BOUCHARD, L. GIROUX et G. LECLERC, *L'utopie aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 165

⁵² B. GOODWIN et K. TAYLOR, *The politics of Utopia: a study in theory and practice*, London, Hutchinson, 1982

gens en vue d'une action politique »⁵³

Je me place tout à fait dans la lignée d'une telle conception de l'utopie et de son usage politique. Sans juger de la désirabilité des utopies à l'étude, je considérerai toujours implicitement que ces œuvres ont eu un effet sur le réel par le simple fait d'exister en tant que discours politiques subversifs. C'est d'autant plus le cas car elles ont été publiées et lues par des publics intéressés et souvent politisés qui les ont discutées et reliées à leur expérience.

Après l'autonomie de l'utopie en tant que discours politique, la deuxième pré-notion que je souhaite poser est en effet l'ancrage de l'utopie dans l'histoire.

L'histoire des idées politiques n'est pas une discipline autonome : aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, elle dépend des facultés de droit ou de philosophie et consiste en l'étude de quelques grands textes. C'est surtout dans les années 1960 que des critiques de cette approche apparaissent, notamment à Cambridge où J. G. A. Pocock, John Dunn et surtout Quentin Skinner plaident pour une nouvelle histoire des idées. Plutôt que de sélectionner des textes canoniques de Platon à Hegel et de les mettre en dialogue sur des sujets de réflexion philosophiques universels par-delà les époques et les cultures⁵⁴, Skinner et l'École de Cambridge ont souhaité étudier les auteurs dans leurs contextes.

La thèse de Skinner, que je rejoins, est que la sélection et l'interprétation des idées des « grands » auteurs par les historiens sont des choix arbitraires. Il critique l'histoire des idées classique, qui conduit par exemple à dire que Machiavel a tenté de répondre à de grandes questions existentielles qui occupent toute la philosophie occidentale sur la base d'une lecture biaisée de son œuvre (visant consciemment ou non à y trouver des thèmes qui semblent familiers à l'historien). La méthode qu'il préconise consiste non pas à partir d'une hypothèse toute faite qu'on cherche à prouver en piochant ce qui nous arrange dans les textes du passé, mais à reconstituer le contexte dans lequel ces œuvres ont été produites. Pour lui, les discours politiques sont imaginés et publiés dans un contexte intellectuel situé. Les auteurs répondent à des controverses de leur temps, font des références qui nous échappent parfois *a posteriori*, et utilisent un vocabulaire dont le sens n'est pas forcément le même qu'aujourd'hui. Le travail de l'historien des idées est de décoder par une analyse linguistique du texte et une reconstruction du contexte l'intention de l'auteur. Voulait-il apporter une contribution à un débat

⁵³ R. LEVITAS, *The Concept of Utopia, op. cit.*, p. 221

⁵⁴ Pour un aperçu synthétique de l'approche traditionnelle de l'histoire des idées et ses critiques par Skinner, voir J. WEISBEIN et S. HAYAT, *Introduction à la sociohistoire des idées politiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 2020, p. 7-9

philosophique éternel ou plus prosaïquement répondre à un rival sur un débat de son temps ? Ce travail permet de restituer la performativité des idées politiques : ce que leur auteur a voulu leur faire faire⁵⁵. Skinner a consacré plusieurs écrits méthodologiques à son programme de recherche qui a par ailleurs été abondamment discuté. Le sujet n'est pas ici de le reconstituer dans son entier mais plutôt de situer mon approche par rapport à celle de Skinner car elle est incontournable en histoire des idées tant il a bouleversé la discipline.

Déterminer dans quelle mesure l'historien peut *effectivement* accéder à l'intention de l'auteur comme Skinner le préconise est sujet à débat. Pour ma part, je conserverai une certaine prudence en interprétant ce que les autrices de mon corpus ont voulu faire. Je considère que même l'historien des idées le plus réflexif ne peut totalement se libérer des biais dénoncés par Skinner en étudiant les textes du passé. On approche toujours un corpus (choisi) avec une problématique qui oriente notre lecture. Je retiens de la méthodologie de Skinner son approche du texte comme l'expression relativement autonome d'une idée individuelle, ancrée dans un contexte qui l'informe sans le déterminer. Ce pôle de recherche a guidé l'écriture de ce mémoire, par conséquent centré sur le contexte intellectuel et sur l'intention de l'auteur.

Le travail de Skinner est aussi caractérisé par sa méfiance envers un trop grand contextualisme. Le rejet d'une histoire des idées personnalisée et anhistorique peut mener à l'extrême inverse, c'est-à-dire à renier toute autonomie aux textes politiques en considérant qu'ils ne sont que le produit d'une époque. Après avoir martelé l'importance du contexte pour analyser des idées politiques, il faut souligner la critique que Skinner adresse à des approches contextualistes comme les lectures marxistes traditionnelles de la culture, qui ne laissent aucune part à l'imagination individuelle. Cette critique est à mes yeux justifiée : l'étude seule du contexte économique, social et politique (l'infrastructure pour parler grossièrement en termes marxistes) nous fait négliger l'originalité d'une pensée. L'attention portée par Skinner à l'intention de l'auteur redonne à celui-ci une agentivité sans pour autant le désencastrer du contexte dans lequel s'ancre sa réflexion.

Pour apporter un autre regard sur la question, je signale l'existence en France d'une autre approche plus récente, l'histoire sociale des idées⁵⁶ (représentée principalement par des sociologues et politistes d'inspiration bourdieusienne comme Frédérique Matonti, Chloé

⁵⁵ J'emprunte le terme de performativité dans ce contexte à Weisbien et Hayat dans *Ibid.*, p. 13

⁵⁶ Pour un ouvrage collectif rassemblant une partie des chercheurs s'inscrivant dans cette mouvance, voir C. GABORIAUX et A. SKORNICKI, *Vers une histoire sociale des idées politiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017

Gaboriaux, Arnault Skornicki ou Mathieu Hauchecorne), qui insère les idées politiques dans des champs sociaux et des rapports de pouvoir. Plus intéressée par les espaces sociaux qui produisent les discours, « la circulation des textes et leurs usages que leur force illocutoire »⁵⁷, cette histoire sociale des idées s'appuie beaucoup sur les trajectoires biographiques des individus et leurs diverses socialisations pour tracer le « portrait social de l'auteur »⁵⁸. Ses adeptes osent, contrairement à Skinner, tracer des liens causaux entre les champs sociaux dans lesquels évoluent les auteurs et le contenu des œuvres étudiés, et accordent moins d'autonomie que lui aux textes. Les deux approches ne sont cependant pas incompatibles⁵⁹. Sur le *continuum* qui structure le champ de recherche allant de l'autonomie des idées individuelles à leur détermination par les conditions matérielles, Skinner est légèrement plus proche du premier pôle tandis que l'histoire sociale des idées se rapproche résolument du second.

Or, ajouter une dose de matérialisme (puisque c'est de cela qu'il s'agit quand on parle de contextualisme pour l'histoire des idées) au programme de recherche intellectualiste de Skinner, centré sur l'histoire des idées et moins sur le contexte politique, économique ou culturel, me paraît pertinent. Les idées n'existent pas dans un monde séparé de la réalité sociale. Étudier l'organisation politique de l'eutopie *The Wanderground* de Sally Miller Gearhart (l'une des œuvres du corpus) en s'appuyant uniquement sur les écrits non-fictionnels de l'autrice et pas sur les pratiques des séparatistes lesbiennes des années 1970 signifie se priver d'une clé de lecture précieuse. Les combats pour le droit à l'avortement, à la contraception et le développement de la médecine féministe sont aussi importants pour comprendre les prises de position des autrices de mon corpus que les débats théoriques entre universitaires et entre militantes. Une approche à la fois matérialiste et intellectualiste se justifie donc ici. J'essaierai de marcher sur la ligne fine qui consiste à accorder à une autrice l'originalité de sa pensée tout en la replaçant dans le contexte qui l'a influencée et qu'elle a influencé.

En résumé, je mobiliserai des outils issus de la tradition skinnerienne et de l'histoire sociale des idées pour étudier des utopies en tant que discours politiques autonomes. Sans prétendre révolutionner le champ d'étude, je souhaite apporter une contribution inédite en français en

⁵⁷ M. HAUCHECORNE, « L'histoire sociale des idées politiques peut-elle s'en tenir aux intentions ? », dans C. Gaboriaux et A. Skornicki, *Vers une histoire sociale des idées politiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 144

⁵⁸ J. WEISBEIN et S. HAYAT, *Introduction à la sociohistoire des idées politiques*, op. cit., p. 14

⁵⁹ Comme le souligne Mathieu Hauchecorne dans M. HAUCHECORNE, « L'histoire sociale des idées politiques peut-elle s'en tenir aux intentions ? », op. cit.

étudiant les conditions matérielles et intellectuelles d'imagination des utopies féministes des années 1970, en quoi elles ont influé sur leur contenu et l'impact de ces œuvres sur leur contexte. La relation dialectique œuvre-contexte sera analysée à partir d'une mise en contexte historique et intellectuel des utopies à l'étude dans deux champs américains, ceux du féminisme et de la science-fiction ; mais aussi à partir des trajectoires biographiques des autrices (reconstituées grâce à des interviews, écrits de non-fiction, biographies et autres travaux universitaires produits par et sur les autrices).

Je conclurai cet exposé méthodologique en précisant mon positionnement vis-à-vis de mon sujet. Une question m'a préoccupée durant toutes mes recherches : choisir d'écrire sur un corpus féministe est-il en soi un acte militant ? Le sous-entendu étant : peut-on étudier de manière neutre un objet chargé de significations politiques ? La réponse est à mes yeux nuancée. Je ne me lancerai pas dans une reconstitution du débat centenaire qui agite les sciences humaines à propos du degré de neutralité attendu d'un chercheur⁶⁰, je me contenterai d'exposer ma position.

Le but de ce mémoire est de produire de la connaissance, en interprétant des données brutes (ici, un corpus) ou en discutant des travaux existants, pas de bâtir soi-même un discours politique ni même de juger de l'utilité politique ou de la désirabilité des discours politiques qu'on étudie. En un mot, je ne formulerai pas de discours normatif (sur ce que devrait être mon objet ou quoi que ce soit d'autre). Cette posture de retrait vis-à-vis de mon sujet est une forme d'objectivité : j'ai tenté tout au long de mon travail de laisser de côté, ou au moins d'avoir du recul pour les corriger, mes opinions philosophiques et politiques.

N'étant pas une spécialiste de mon sujet, j'ai découvert les utopies et leur étude en novice en une année, ce qui peut expliquer des angles morts dans les références que j'ai trouvées. Je suis arrivée sans préconception vis-à-vis de cet objet au-delà de ma définition basique de l'utopie. Pour autant, et comme je l'ai laissé entendre dans ma présentation de Skinner, je pense que la posture au combien délicate du chercheur ne permet pas une neutralité absolue. J'ai choisi ce sujet précis parce qu'il m'intéressait. Cela signifie d'abord que j'y ai trouvé une résonance avec des questionnements philosophiques personnels, ce qui me paraît inévitable quand on étudie des idées politiques. Le fait d'avoir sélectionné un corpus féministe en particulier est un positionnement en soi. Sans être militante d'aucune manière, j'ai des convictions quant à l'égalité hommes-femmes, qui font que l'histoire des écrits politiques féministes présente plus

⁶⁰ Sur le sujet, voir notamment la discussion des concepts de Max Weber et leur réception en France par Isabelle Kalinowski dans M. WEBER et I. KALINOWSKI, *La science, profession & vocation*, Marseille, Agone, 2005

d'attrait que d'autres pour moi. Faire de l'histoire ou de la littérature centrée sur les œuvres écrites par des femmes est l'angle de travail de nombreux chercheurs en Europe et aux États-Unis⁶¹. Cette orientation est partie dans les années 1970 du constat d'un désintérêt relatif des sciences humaines envers l'histoire des femmes et de leurs idées. Le vide engendré par ce biais dans la littérature est peu à peu rempli depuis une cinquantaine d'années, au point que les autrices que j'étudie ont des carrières et des œuvres très documentées. De ce fait, mon travail n'est pas une archéologie du passé visant à « redécouvrir » des autrices oubliées. Celles que j'ai choisies ont précisément été retenues pour le volume d'informations disponibles à leur sujet et toute la littérature dont elles ont déjà été l'objet. En ce qui concerne l'histoire intellectuelle à laquelle je vais me livrer, j'y ai un rapport assez distancié. Les débats des féministes des années 1970 ont acquis une mesure d'exotisme d'un point de vue actuel tant le mouvement et ses préoccupations ont évolué en quelques décennies, ce qui me donne un recul bienvenu sur mon objet d'étude.

Sans renier l'appétence personnelle qui m'a menée à mon sujet et les raisons pragmatiques de son choix, je m'efforcerai donc de produire un travail le plus neutre possible.

Présentation du corpus

Ayant exposé ma méthode, je peux à présent introduire le corpus auquel se consacre ce mémoire.

J'ai suggéré plus haut les raisons qui ont motivé son choix. Le temps réduit dont on dispose pour écrire un mémoire de Master couplé à mes faibles connaissances du sujet m'ont poussée à réduire mon corpus à cinq ouvrages. À partir de mes recherches bibliographiques, j'ai identifié rapidement la dizaine d'utopies féministes écrites dans les années 1970, puis sélectionné mon corpus à partir de trois critères.

Premièrement, j'ai souhaité étudier des utopies présentant des modèles divers, afin de pouvoir comparer les prises de position des autrices sur des débats de leur époque à partir de leurs choix narratifs.

Deuxièmement, vue mon approche relativement contextualiste, j'ai sélectionné des autrices pour lesquelles je disposais du plus de sources primaires et secondaires possibles. Une de mes

⁶¹ Pour un état des lieux de la recherche sur le sujet, voir l'anthologie G. LEDUC (éd.), *Nouvelles sources et nouvelles méthodologies de recherche dans les études sur les femmes*, Paris, Harmattan, 2004

ressources principales pour cela fut la thèse de Patrick Belk datant de 2014⁶², qui compile une somme énorme d'informations sur les autrices de mon corpus.

Enfin, l'interconnaissance bien documentée de quelques autrices est un paramètre inattendu qui m'a décidée à les retenir car il reliait plus étroitement que je ne l'avais imaginé les œuvres à l'étude. Dans son essai "Recent Feminist Utopias" (1981), Joanna Russ (l'une des autrices du corpus) faisait ainsi une liste d'écrivaines liées au mouvement féministe où elle incluait entre autres Ursula Le Guin, Marion Zimmer Bradley, Marge Piercy, Sally Miller Gearhart et elle-même, soit toutes les autrices de mon corpus⁶³.

La première œuvre que j'ai choisie, *La Main Gauche de la Nuit*⁶⁴, est apparue comme une évidence. Publiée par Ursula Le Guin en 1969, cette utopie féministe est la première d'une génération. Elle « est considérée comme le premier roman SF basé sur le genre à remporter un succès commercial et critique »⁶⁵. En plus de remporter le prix Hugo et le prix Nebula, elle est citée parmi les romans qui ont fait de la science-fiction un genre respectable, lu au-delà du *fandom* restreint des décennies précédentes⁶⁶. De plus, l'utopie ambiguë proposée par Le Guin est originale en ce qu'elle imagine un monde asexué, où les êtres humains ne sont pas des hommes ou des femmes ou les deux mais des *autres*. Cette expérience de pensée lui permet de déconstruire toutes les structures sociales rattachées au sexe sans pour autant représenter un monde idéal.

Joanna Russ écrivit le manuscrit de *The Female Man*⁶⁷ en 1969-1970, le fit relire par Samuel Delany et Ursula Le Guin mais ne put le faire publier qu'en 1975, après qu'il ait été rejeté par de nombreux éditeurs⁶⁸. Un style et une structure non-conventionnels ainsi que des thèmes très politiques ont dérouté les lecteurs et font de cette œuvre un classique subversif de la SF. Russ y dépeint la rencontre de quatre femmes qui sont des alter ego venues de réalités parallèles. Deux d'entre elles ressemblent à la nôtre, la troisième est une dystopie en pleine guerre entre

⁶² P. N. BELK, *Let's just steal the rockets: 1970s feminist science fiction as radical rhetorical revisioning*, Thèse de doctorat de philosophie, 2014, University of North Carolina, 2014 [sous la direction de Hephzibah Roskelly]

⁶³ *Ibid.*, p. 75

⁶⁴ En version originale *The Left Hand of Darkness*, d'abord traduit chez Robert Laffont en 1971. J'ai utilisé l'édition U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, Paris, Le livre de poche, 2006

⁶⁵ ["is considered to be the first gender-based SF novel to win both critical and commercial success", Ma traduction], D. HIGGINS, « Science Fiction, 1960-2005 : Novels and Short fiction », dans R. A. Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2009, p. 77

⁶⁶ R. SCHOLES et E. S. RABKIN, *Science fiction: history, science, vision*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 78-79

⁶⁷ J'utiliserai l'édition J. RUSS, *The Female Man*, London, Gollancz, 2010

⁶⁸ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, *op. cit.*, p. 54-55

hommes et femmes et la dernière est une eutopie gynocentrique (qui nous intéressera particulièrement ici).

*Woman on the Edge of Time*⁶⁹ de Marge Piercy, paru en 1976, eut un certain succès aux États-Unis et reste comme les deux œuvres précédentes une référence incontournable des utopies de sa génération. C'est le roman de mon corpus qui se rapproche le plus de la structure narrative classique de l'utopie : une voyageuse (ici temporelle) découvre tous les aspects d'une société eutopique. Ancrée dans de multiples luttes sociales des années 1970, cette société idéale est androgyne, post-capitaliste, écologiste, non-raciste et radicalement démocratique.

*The Wanderground*⁷⁰ de Sally Miller Gearhart (SMG), publié en 1978, est construit comme un recueil de tranches de vie des femmes des collines « *Hill women* ». L'histoire est située dans un futur proche où la violence masculine est devenue insupportable à certaines femmes qui se sont réfugiées dans la campagne de l'Ouest américain, protégées par de nouveaux pouvoirs psychiques. Cette société gynocentrique fait directement référence aux expériences de communes séparatistes lesbiennes qui se multipliaient dans les années 1970. Le roman est un symbole de ce courant mais a eu une audience plus confidentielle au-delà, notamment en dehors des États-Unis.

*Les Ruines d'Isis*⁷¹ de Marion Zimmer Bradley (MZB), paru en 1978, est l'œuvre la moins connue du corpus, et celle que j'ai le plus hésité à inclure. Son contenu est tout à fait pertinent : il s'agit d'une utopie gynocratique explorée et changée par deux chercheurs venus d'une autre planète. L'intention de l'autrice est en revanche difficile à décrypter pour deux raisons. Les choix narratifs sont ambigus à cause du peu de fiabilité de la narratrice et surtout, cette autrice est moins connectée que les autres à des engagements militants. Sa relation au féminisme fut conflictuelle de son vivant et elle fait l'objet depuis sa mort d'accusations d'abus de la part de ses enfants, ainsi que de complicité envers les actes pédophiles de son mari⁷². J'ai choisi de l'étudier en toute connaissance de cause : sans prendre ces révélations post-mortem comme grille d'interprétation exclusive de l'œuvre, qui doit être considérée dans son contexte, mais sans éluder cette question qui se posera à nouveau dans le mémoire quand j'analyserai le rapport de MZB au féminisme. Je pense qu'il est intéressant d'une part d'accorder de l'attention à une œuvre moins étudiée que les quatre autres (peut-être à cause de son message ambigu) et d'autre

⁶⁹ M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, London, Del Rey, 2019

⁷⁰ S. M. GEARHART, *The Wanderground: Stories of the Hill Women*, London, Women's Press, 1985

⁷¹ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, Paris, Pocket, 1998

⁷² A. FLOOD, « SFF community reeling after Marion Zimmer Bradley's daughter accuses her of abuse », *The Guardian*, 27 juin 2014 (en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2014/jun/27/sff-community-marion-zimmer-bradley-daughter-accuses-abuse> ; consulté le 22 juin 2023)

part de ne pas me cantonner à des autrices aux positionnements clairs et assumés mais de m'intéresser également à une figure célèbre (pour ses romans de fantasy notamment) mais jugée problématique aujourd'hui.

J'ai choisi de lire mon corpus en anglais ou dans leur traduction française selon la disponibilité des livres en France (*The Wanderground* n'a jamais été traduit et à l'exception de *La Main Gauche de la Nuit* les autres sont difficiles à trouver car peu réédités).

Problématisation du sujet

J'ai construit ma problématique de recherche à partir de plusieurs questionnements imbriqués. D'abord, comment les autrices de mon corpus se situent-elles vis-à-vis du mouvement féministe ? Se qualifient-elles et qualifient-elles leurs œuvres de féministes ?

Par ailleurs, quelles sont les controverses au sein du mouvement féministe américain de l'époque ? Dans quelle mesure les utopies, considérées comme des discours politiques d'un genre particulier, contiennent des prises de position sur ces débats ? En tant qu'espaces d'expérimentation politique, les récits étudiés sont-ils le lieu d'une réflexion sur les stratégies à adopter pour le mouvement féministe ?

À partir de là, dans quel but ces utopies ont-elles été écrites ? En somme, à quel type de discours politique a-t-on affaire ? Doivent-elles être lues comme des discours critiques ou programmatiques ? Jusqu'où peut-on accéder à l'intention des autrices sur ce point ?

Enfin, si l'enjeu de la domination masculine est le prisme majeur à travers lequel ces œuvres seront étudiées, par rapport à quelles autres luttes politiques de l'époque (contre le racisme, la guerre, le capitalisme) les autrices prennent-elles position dans ces romans ?

Cet enchaînement de questions peut être résumé en une problématique : dans quelles conditions et avec quelle intention une génération d'utopies féministes des années 1970 furent-elles écrites ?

Avant de détailler le plan avec lequel je compte répondre à cette problématique, je pense important de spécifier ce que ce mémoire ne sera *pas*. Il n'inclura pas un travail « littéraire » à proprement parler sur la construction des récits et les choix stylistiques, ce qui serait au-delà de mes compétences et à côté de ma problématique. Le contenu des utopies, y compris les intrigues, sera analysé d'abord comme un discours politique écrit dans une certaine optique.

Il ne s'agit pas non plus d'un travail d'historien ou de sociologue sur la réception des œuvres par le public de l'époque. Je m'intéresserai davantage à l'impact des œuvres sur le débat intellectuel et encore de manière limitée (pour des questions de faisabilité) ...

Je souhaite soulever une limite possible de mon approche à prendre en compte : à quel point les controverses et courants féministes que je vais définir et analyser dans ce travail sont-ils reconstruits *a posteriori* par les chercheurs ? L'histoire des idées comme le reste des sciences sociales procède nécessairement à une simplification et à une généralisation des phénomènes étudiés pour en faire sens. Ranger des êtres et des œuvres en camps, traditions, partis, a toujours une part d'artificialité, mais le caractère archétypal de la catégorisation ne la rend pas moins pertinente pour comprendre le réel. Ici, je m'appuie sur des catégorisations en partie produites par des commentateurs postérieurs mais aussi par des féministes de l'époque. Ce mouvement est caractérisé par une grande réflexivité sur son unité, ses fractures, ses débats internes. Pour le dire en une phrase, définir qui peut être féministe et pour qui se battent les féministes (le sujet politique du mouvement) est un objet de débat intense que je qualifierais d'intrinsèque à cette famille idéologique. Par conséquent, je peux appuyer ma réflexion non seulement sur des travaux universitaires (parfois produits par des universitaires féministes) mais aussi sur des sources d'époque (des revues militantes aux manifestes en passant par les conférences et les fanzines de science-fiction féministe) analysant « en direct » les divisions du mouvement. Pour donner un exemple, quand on parle de séparatisme lesbien, il ne s'agit pas d'un concept scientifique construit par des sociologues ou politistes mais un terme indigène, utilisé par des militantes. L'auto-positionnement des autrices étudiées vis-à-vis des débats identifiés par les féministes des années 1970 est donc particulièrement intéressant à prendre en compte même s'il peut être discuté.

J'ai construit mon plan de manière thématique, en m'intéressant à trois débats politiques du mouvement féministe américain des années 1970 dans deux parties articulées entre elles.

Dans un premier temps, après un rappel sur l'histoire de l'utopie, j'examinerai la fonction de l'utopie féministe dans les mouvements sociaux des années 1970 et les stratégies politiques qui peuvent en être tirées. Je me pencherai ensuite sur le positionnement des utopies étudiées sur des débats féministes de l'époque : la question épineuse de la nature féminine, c'est-à-dire de la revendication ou la dénaturalisation par les courants féministes de la féminité et des traits qui y sont traditionnellement rattachés et la place des hommes dans le mouvement et surtout dans un futur féministe.

I. *De la critique au programme : les fonctions de l'utopie féministe des années 1970*

Le terme d'utopie est polysémique, et appliqué en conséquence à un certain nombre de discours politiques. Il est nécessaire de faire un retour sur ce que le terme a signifié et pourquoi il a été utilisé au fil de l'histoire pour interpréter les utopies des années 1970 que j'ai choisi d'étudier. Cette introduction à l'histoire d'un genre littéraire particulier me permettra de situer mon corpus parmi les utopies de son temps. J'esquisserai alors une typologie des prises de position des autrices de mon corpus dans le débat aussi vieux que le genre sur la fonction et la définition de l'utopie. Cette catégorisation sera basée sur l'intentionnalité des autrices, que je tenterai de reconstruire à partir des sources à ma disposition et de l'analyse des textes comme discours politiques.

A/ Un genre et ses utilisations

De More aux marxistes : brève histoire de l'utopie

Pour commencer, faisons un retour sur les usages politiques et scientifiques de l'utopie depuis la Renaissance. L'utopie est un terme « indigène », chargé de connotations politiques. Peut-il être également un concept scientifique ? Les universitaires qui l'utilisent dans les nombreux travaux existants justifient cet usage par un rigoureux effort de définition, qui implique de dire ce qu'est l'utopie et ce qu'elle n'est pas. Comme l'écrit un spécialiste français de l'histoire du concept, Pierre-François Moreau, « la démarcation [entre utopies et autres récits] est une étape nécessaire si l'on veut ensuite chercher ce qui réunit sans tomber dans l'illusion des rapprochements par similitude »⁷³.

Les histoires de l'utopie remontent souvent jusqu'à Platon et Saint-Augustin pour trouver des théorisations de cités idéales⁷⁴. Le but de ce travail n'étant pas une généalogie du concept, je me contenterai de rappeler que selon l'historiographie consacrée, le terme *utopia*, traduit en français comme « utopie », fut inventé par l'écrivain anglais Thomas More dans son œuvre éponyme de 1516. Ce néologisme a une double origine grecque. Il peut venir de οὐ-τόπος / ou-

⁷³ N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « “Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire” », *op. cit.*, p. 25

⁷⁴ Pour un panorama historique de l'utopie et son historiographie, voir entre autres I. GILCHER-HOLTEY, « Les formes changeantes de l'utopie de Thomas More à Jürgen Habermas », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 64-85

tópos, « en aucun lieu », et désigne alors une société qui n'existe pas – ce qui ne signifie pas qu'elle est impossible⁷⁵. Mais il peut également être issu de εὖ-τόπος / *eu-tópos*, signifiant littéralement « le lieu du bon »⁷⁶. Cela fait du terme utopie un mot ambigu dès sa création : c'est un lieu bon et/ou imaginaire.

Comme le rappelle Tom Moylan, on peut en chercher des ancêtres ou des équivalents dans d'autres cultures et dans l'histoire, mais l'utopie littéraire au sens où on l'entend aujourd'hui en Occident a été inventée par Thomas More au XVI^{ème} siècle, dans un contexte de profond changement. La découverte du Nouveau Monde rend l'imagination d'une île merveilleuse plausible. Les nouvelles terres sont souvent pensées par les Européens comme des lieux d'expérimentation. C'est l'époque des balbutiements du capitalisme et des nations, en bref l'entrée dans la modernité politique et économique, une ère où le changement social et politique est plus facilement concevable que dans des sociétés froides aux structures presque inchangées depuis des siècles comme au Moyen Age⁷⁷. Le récit utopique de la Renaissance est donc « une pensée de l'État abstrait »⁷⁸ née dans un contexte de bouleversements économiques, politiques, institutionnels, intellectuels concomitants⁷⁹.

Ce nouveau genre se distingue des récits de l'âge d'or existant depuis l'Antiquité (chez Hésiode, Ovide ou Virgile). Pour reprendre la formule concise de Moreau, « l'utopie est une société autre, alors que l'âge d'or est antérieur à la société »⁸⁰. Ce mythe représente des humains en harmonie avec la nature, sans institutions créées par l'homme. C'est un idéal pré-politique, naturel, tout comme le paradis des religions monothéistes : il n'est pas créé par la volonté humaine mais existe simplement⁸¹.

Au contraire, Thomas More puis Francis Bacon et les autres auteurs d'utopies du début de l'ère moderne sont des membres des appareils d'État naissants, autour desquels se centre leur réflexion⁸². Leurs récits mettent en scène des communautés politiques qui ont une histoire et ne sont pas organisées de manière « naturelle ». Ce sont des expérimentations sous cloche

⁷⁵ Sur cette nuance, voir notamment R. MORDACCI, « Essence et méthode de l'utopie », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 7-22

⁷⁶ Dans la première édition de *L'Utopie*, More ne parle que de la première origine, *ou-tópos*. Le double sens est évoqué pour la première fois par More dans une lettre à Erasme datée du 3 septembre 1517. Voir A. KOUVOUAMA, « Les figures narratives et descriptives de l'utopie : entre nature et communauté / société », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 53

⁷⁷ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, *op. cit.*, p. 2-3

⁷⁸ N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « “Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire” », *op. cit.*, p. 21

⁷⁹ *Ibid.*, p. 23

⁸⁰ P.-F. MOREAU, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'Etat*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 32

⁸¹ *Ibid.*, p. 35-40

⁸² N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « “Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire” », *op. cit.*, p. 16

caractérisées par leur imperméabilité que seule contredit la venue exceptionnelle du visiteur qui décrit l'utopie. Les sociétés utopiques modernes sont repliées sur elles-mêmes pour protéger leur idéal d'un extérieur corrompateur. Au contraire d'autres discours politiques et moraux, l'utopie pense la gestion concrète de la cité, ce qui se fait plus facilement dans un espace fermé⁸³. C'est aussi cette fermeture qui rend possible une « anthropologie de l'égalité » : au sein de l'espace de la cité on peut « annuler les disparités entre sujets », les rendre insignifiantes⁸⁴. A la Renaissance, l'expérimentation politique de l'utopie « a contribué à répandre, dans une société en transformation réelle et progressive, l'idée d'une possible transformation du monde de fond en comble. »⁸⁵. Ce filon a été creusé jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle dans des utopies mettant en scène des sociétés idéales dans des lieux imaginaires ou des temps futurs (comme *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier en 1780)⁸⁶.

Les « utopies sociales » du XIX^{ème} siècle marquent une rupture. Ingrid Gilcher-Holtey qualifie ainsi les œuvres de ceux que les marxistes appelleront les socialistes utopiques et qui se caractérisent par la centralité de la question sociale. Ces utopies écrites par des activistes du mouvement ouvrier (qui n'ont plus le profil de politicien ou haut-fonctionnaire des More et Bacon) sont des programmes politiques. Avec Fourier ou Proudhon, l'utopie devient un « projet annonciateur », ce qu'elle n'avait pas vocation à être au XVI^{ème} siècle⁸⁷. La mutation de la fonction sociale de l'utopie va de pair avec une mise en pratique des expérimentations jusque-là virtuelles de l'espace utopique. Les expériences de phalanges, des communautés inspirées par les travaux du socialiste français Charles Fourier, furent nombreuses en France et États-Unis au XIX^{ème} siècle, notamment à Guise dans l'Aisne (jusqu'en 1968). C'est pourquoi Moreau ajoute à la définition classique – littéraire - de l'utopie :

« des programmes d'action qui ressemblent parfois à la mise en œuvre de fictions (ou qui s'en inspirent) ; des réalisations concrètes qui s'éloignent, sur un plan ou un autre, des formes de vie sociale usuelles (aussi bien dans des communautés que dans des initiatives paternalistes) ; et des mouvements qui s'activent pour mettre en œuvre tel ou tel programme ou exiger ou imposer la satisfaction de telle ou telle revendication avec plus ou moins de maximalisme »⁸⁸.

La faisabilité et la scientificité de l'approche des socialistes utopiques fut battue en brèche par les marxistes, donnant à l'utopie une connotation négative d'idéalisme, déjà suggérée par les

⁸³ P.-F. MOREAU, *Le récit utopique*, *op. cit.*, p. 44-47

⁸⁴ *Ibid.*, p. 54

⁸⁵ N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « "Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire" », *op. cit.*, p. 24

⁸⁶ I. GILCHER-HOLTEY, « Les formes changeantes de l'utopie de Thomas More à Jürgen Habermas », *op. cit.*, p. 68

⁸⁷ *Ibid.*, p. 70

⁸⁸ N. LE BLANC et P.-F. MOREAU, « "Il n'y a rien de plus réel que l'imaginaire" », *op. cit.*, p. 24

critiques conservatrices rattachant ce genre littéraire aux Lumières et à la Révolution française⁸⁹.

L'utopie retrouva un sens positif sous la plume de communistes hétérodoxes comme Bloch et Mannheim au tournant du XX^{ème} siècle⁹⁰. Cependant, entre le milieu du XIX^{ème} siècle et le milieu du XX^{ème} siècle, l'utopie reste principalement cantonnée au monde des théories. Le genre littéraire est peu usité en Europe et aux États-Unis en dehors de quelques exceptions telles que *Herland* de Charlotte Perkins Gilman (publié en 1915). Les contre-utopies ou dystopies se développent en revanche tout au long du XX^{ème} siècle, de *Nous* d'Évgueni Zamiatine (1920) à *1984* de George Orwell (1948) en passant par *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley (1932) pour citer les plus célèbres.

Le genre connaît un regain puis un pic de popularité dans les années 1970, notamment dans le monde anglophone. L'état d'esprit optimiste du temps est exprimé par Herbert Marcuse dans sa conférence « La fin de l'utopie » donnée le 13 juin 1967 à l'Université libre de Berlin. Le penseur-phare de la contre-culture des années 60 récuse le caractère irréaliste associé au concept d'utopie par le marxisme orthodoxe et affirme la nécessité de l'imagination utopique pour les mouvements sociaux⁹¹. Je m'attarderai plus en détail sur les caractéristiques des utopies des années 1970, la période que j'étudie ici, dans la sous-partie suivante.

La société occidentale plus individualisée et désindustrialisée de la deuxième partie du XX^{ème} siècle se détourne des utopies sociales centrées sur le travail et l'économie au profit de ce qu'Ingrid Gilcher-Holte appelle des utopies de la communication.

« L'objectif de l'utopie est désormais une société émancipée par la communication, qui serait capable d'identifier et d'appliquer les conditions de la possibilité d'une communication libre de toute domination et de permettre ainsi aux participants de réaliser les possibilités concrètes d'une vie meilleure [...] en fonction de leurs propres besoins et intuitions »⁹².

Quand on a détaillé (rapidement) les formes historiques de l'utopie, on réalise les tensions internes au concept, qui rendent impossibles l'adoption d'une définition unique. Une utopie est-elle avant tout une œuvre critique ou doit-elle être réalisable ? Doit-elle être universelle ou répondre à des besoins particuliers ? La société décrite doit-elle être un idéal universel ou être appréciée dans son contexte ? Autant de choix scientifiques et normatifs qui ont été débattus par des générations de théoriciens, comme l'état de l'art l'a montré.

⁸⁹ I. GILCHER-HOLTEY, « Les formes changeantes de l'utopie de Thomas More à Jürgen Habermas », *op. cit.*, p. 70-71

⁹⁰ Voir *supra*, p. 7-9.

⁹¹ I. GILCHER-HOLTEY, « Les formes changeantes de l'utopie de Thomas More à Jürgen Habermas », *op. cit.*, p. 76

⁹² *Ibid.*, p. 79

J'ai fait le choix d'une définition stricte et fonctionnelle pour ce mémoire. Sans s'attaquer de front à la question épineuse du rôle politique que devrait jouer l'utopie, les catégories d'analyse proposées dans les années 1980 par le chercheur québécois Guy Bouchard ont le mérite d'être des outils descriptifs simples à comprendre et à manier. Élaborées à partir d'une comparaison de la plupart des définitions existantes, elles sont pertinentes pour mon sujet. Bouchard rassemble « le thème sociopolitique idéalisé en général, c'est-à-dire [...] la présentation d'une société qui n'existe qu'au niveau des idées et qui est non seulement différente des sociétés connues, mais encore meilleure ou pire que celles-ci. »⁹³ sous le terme d'hétéropolitique, emprunté à Foucault. Il déroule plusieurs concepts emboîtés au sein de l'hétéropolitique :

« l'utopie, c'est la pensée hétéropolitique qui s'exprime sur le mode de la fiction; elle s'incarne en eutopie lorsqu'elle présente une société meilleure que la société de référence, comme l'*Utopie* de Thomas More ou *Herland* de Charlotte Perkins Gilman; et en dystopie s'il s'agit d'une société pire que la société de référence, comme *1984* d'Orwell et *L'Euguélienne* de Louky Bersianik. Quant à l'incarnation de la pensée hétéropolitique sur le mode de la théorie, elle relève de la para-utopie. »⁹⁴

En plus de leur clarté que je soulignais plus tôt, j'utiliserai les catégories de Bouchard pour deux raisons.

Comme je le suggérais à l'instant, son approche de l'utopie a l'avantage d'évacuer la question normative du rôle de l'utopie en prenant pour critères de définition une forme littéraire (le roman) et un thème (sociopolitique). En cela, elle constitue un outil scientifique moins chargé normativement que des approches théoriques plus connues de l'utopie comme celles de Mannheim ou Ricoeur. Dans ce mémoire d'histoire de la pensée, je ne prends pas part à un débat philosophique sur l'utopie. J'étudie des formes historiques précises d'utopies dont la qualification en tant que telles par leurs autrices et les commentateurs et les objectifs de cette qualification seront discutées. En un mot, je ne répondrai pas à la question « Qu'est-ce que l'utopie devrait être ? » mais j'essaierai de reconstituer comment les autrices que j'étudie l'ont fait dans leurs œuvres.

À partir de là se dessine une deuxième motivation prosaïque de mon choix. La neutralité de la définition de l'utopie me paraît utile pour englober toutes les œuvres de mon corpus sans se prononcer sur la désirabilité des sociétés décrites. L'intérêt de ces idéaux-types est qu'une œuvre peut être qualifiée d'utopie quand elle mélange des caractères eutopiques et dystopiques ou qu'on ne sait comment la ranger. En effet, apposer l'étiquette « eutopie » ou « dystopie » sur une œuvre ambiguë serait une prise de position *a priori* sur les intentions de l'autrice pour

⁹³ G. BOUCHARD, « L'hétéropolitique féministe », *op. cit.*, p. 97-98

⁹⁴ G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *op. cit.*, p. 485

son œuvre, question épineuse qui mérite une réflexion en profondeur au préalable. Les catégories utopie/eutopie/dystopie/para-utopie de Bouchard me permettent donc une certaine prudence.

Ceci étant dit, le bref aperçu historique et la définition que j'ai donnés de l'utopie ont un angle mort. Peu d'utopies écrites par des hommes ont remis en cause la domination masculine, du XVI^{ème} au XXI^{ème} siècle. L'ordre des utopies classiques est très conservateur en matière de genre⁹⁵ et l'université s'est peu intéressée à la question⁹⁶. La doctorante en littérature comparée Aurore Turbiau remarque que l'utopie est traditionnellement considérée à l'université comme écrite par des hommes. Elle est étudiée dans une optique patriarcale, avec un « fondateur » reconnu du genre, Thomas More, alors que *Le Livre de la Cité des Dames* de Christine de Pizan (paru en 1405) est une œuvre plus ancienne pertinente à considérer comme utopique même si elle n'a pas inventé le terme⁹⁷. Sans me lancer dans une contre-histoire de l'utopie⁹⁸ qui n'est pas le sujet, je vais me tourner vers un sous-genre particulier, l'utopie féministe (inclue ou distinguée selon les auteurs dans la science-fiction féministe), qui fait partie du genre canonique de l'utopie qu'on a exploré jusque-là tout en s'en éloignant sur un point crucial : sa focalisation sur les rapports hommes-femmes et les rôles de genre.

Qu'est-ce qu'une utopie féministe ?

« Le féminisme, aujourd'hui, est le projet le plus utopique que l'on puisse trouver. Cela signifie qu'il exige la plus radicale et la plus authentiquement révolutionnaire transformation de la société, et qu'il s'incarne d'une extraordinaire variété de manières. »⁹⁹. Ce genre de définition du féminisme (ici sous la plume de Daphne Patai, professeure de littérature à l'Université du Massachussetts) est courante chez les universitaires travaillant sur les utopies féministes¹⁰⁰. Cet

⁹⁵ A. TURBIAU, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *op. cit.*, p. 5

⁹⁶ A titre d'exemple, dans *L'utopie*, une somme accessible sur le sujet publié en 2005 par Roger-Michel Allemand, l'utopie féministe n'occupe en tout et pour tout qu'un paragraphe... (R.-M. ALLEMAND, *L'utopie*, Paris, Ellipses, 2005)

⁹⁷ A. TURBIAU, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *op. cit.*, p. 3-4

⁹⁸ Pour des histoires féministes de l'utopie, voir par exemple : R. ROHRICH et E. HOFFMAN BARUCH, *Women in search of utopia: mavericks and mythmakers*, New York, Schocken, 1984 ; G. LERNER, *The creation of feminist consciousness: From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, New York, Oxford Univ. Press, 1994 ; H. MERRICK, *The secret feminist cabal: a cultural history of science fiction feminisms*, Seattle, WA, Aqueduct Press, 2009

⁹⁹ D. PATAI, « Afterword », dans K. Burdekin, *The End of This Day's Business*, New York, NY, Feminist Press at the City Univ. of New York, 1989, p. 151

¹⁰⁰ Autre exemple, cette assertion de la philosophe féministe Mary O'Brien : « L'objectif de la praxis féministe, c'est d'inventer un futur [...] » (M. O'BRIEN, *La dialectique de la reproduction*, Montréal, Editions du Remue-menage, 1987, p. 19)

objet d'étude est un enfant (illégitime) du genre de l'utopie et a fait l'objet de peu de travaux en français en dehors de ceux de Guy Bouchard, que je vais à nouveau mobiliser dans un instant.

Définir ce qu'est une utopie féministe est délicat à deux niveaux : aux problématiques entourant la définition de l'utopie que j'ai évoquées plus haut s'ajoute l'évasive définition du féminisme. Le mot désigne un mouvement politique et une famille de pensées diverses et en concurrence. Pétri de contradictions et de controverses, le féminisme est le plus souvent défini par ce qu'il n'est pas, donc assimilé au rejet du patriarcat.

« Le patriarcat est l'organisation et la division de toutes les pratiques et significations dans la culture en termes de genre, et le privilège d'un genre sur l'autre, donnant aux hommes le contrôle sur la sexualité, la fertilité et le travail des femmes. Bien qu'apparemment universelle, la structure particulière du patriarcat à un moment donné est toujours historiquement déterminée puisqu'elle se forme en conjonction avec une formation sociale spécifique et son mode de production dominant. »¹⁰¹

Une société féministe sera donc caractérisée par la philosophe pragmatiste Ellen Peel comme « l'absence d'un pouvoir et d'un point de vue dominants masculins »¹⁰². Elle souligne qu'il est plus aisé d'approcher le féminisme par les questions et problèmes qu'il pose pour accommoder les différents courants du féminisme qui n'y apportent pas les mêmes solutions.

À partir de cette définition négative, on peut arguer que tout discours présentant *autre chose* que les rapports hommes-femmes et les rôles de genre d'une société patriarcale (pour le meilleur et pour le pire¹⁰³) est féministe. L'effort d'imaginer une société différente est un positionnement politique en ce qu'il dénature et questionne des structures sociales qui sont si ancrées dans nos pratiques et nos manières de pensée qu'elles paraissent évidentes. C'est ce que le sociologue Ludovic Gaussot appelle la « fonction épistémologique de l'utopie »¹⁰⁴ : elle permet de

dé-fataliser, de dé-nécessiter, de dénaturer, de rendre à la fois contingent (produit ici et maintenant) et arbitraire (pas de justification absolue), donc finalement modifiable, transformable, renversable, mais avant cela pensable, ce qui, faute d'être remis en question et

¹⁰¹ [«Patriarchy is the organization and division of all practices and signification in culture in terms of gender and the privileging of one gender over the other, giving males control over female sexuality, fertility, and labor. While seemingly universal, the particular structure of patriarchy at any given moment is always historically determined since it is formed in conjunction with a specific social formation and its dominating mode of production.», Ma Traduction], T. L. EBERT, « The Romance of Patriarchy: Ideology, Subjectivity, and Postmodern Feminist Cultural Theory », *Cultural Critique*, n° 10, University of Minnesota Press, 1988, p. 19-20

¹⁰² [« the absence of dominant male power and focus », Ma Traduction], E. S. PEEL, *Politics, persuasion, and pragmatism, op. cit.*, p. 63

¹⁰³ Cet article d'Elisabetta Di Minico défend par exemple d'un point de vue féministe la puissance critique des dystopies présentant des rapports hommes-femmes encore plus violents et inégalitaires qu'ils ne sont : E. MINICO, « Spatial and Psychophysical Domination of Women in Dystopia: *Swastika Night*, *Woman on the Edge of Time* and *The Handmaid's Tale* », *Humanities*, vol. 8, n° 1, 26 février 2019, p. 38

¹⁰⁴ L. GAUSSOT, *Pensée sociologique et position sociale : l'effet du genre et des rapports sociaux de sexe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 77

faute d'être pensé comme pouvant être remis en question, était resté impensé, non questionné¹⁰⁵.

Avec ce postulat, je considère que des œuvres peuvent être qualifiées de féministes même quand leurs autrices ne se revendiquent pas comme telles – ou que le qualificatif n'existe pas encore pour des œuvres anciennes¹⁰⁶. Dans ces cas, comme l'écrit sur le sujet Lisa Maria Hogeland, de l'Université de Chicago, le plus important n'est pas le label attribué aux autrices par elles-mêmes et par les autres mais « en quoi les romans participèrent, façonnèrent et furent façonnés, reflétèrent et approfondirent les débats, discours et idées féministes des années 1970 »¹⁰⁷. Cependant, l'utopie a à l'évidence une fonction créative. Si on conserve une définition négative de l'utopie féministe pour y inclure une variété d'œuvres, l'objet de ce mémoire sera d'analyser le contenu positif que les autrices donnent à leur vision du féminisme.

Le choix d'une définition ouverte est logique pour les tentatives d'histoire des utopies féministes, qui remontent souvent jusqu'à *La Cité des Dames* susmentionnée (qui dépeint une cité idéale réservée aux femmes) ou au *Monde glorieux* de Margaret Cavendish (1666), dont l'héroïne philosophe devient l'impératrice d'un univers parallèle plus avancé technologiquement (ce roman protéiforme est aussi considéré comme précurseur de la science-fiction¹⁰⁸). Ces entreprises viennent souvent de chercheuses féministes qui souhaitent mettre en lumière une tradition à laquelle l'historiographie classique n'a pas accordé d'importance. C'est le travail militant que réclame l'une des autrices de mon corpus, Joanna Russ, dans son célèbre essai de 1983 *How to Suppress Women's Writing*. Elle souligne que « quand le souvenir de ses devancières est enfoui, l'assomption persiste qu'il n'y en a aucune et chaque génération de femmes se croit chargée du fardeau de tout faire pour la première fois »¹⁰⁹. De fait, c'est à partir des années 1970, dans un contexte de militantisme ardent sur les campus universitaires, que des

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 77.

¹⁰⁶ Par exemple chez Gayle Greene : « quelle que soit la relation d'un auteur avec le mouvement de libération des femmes, un roman peut être qualifié de 'féministe' pour son analyse du genre comme socialement construit et pour son engagement dans le processus du changement » [“whatever a writer's relation to the women's movement, a novel may be termed "feminist" for its analysis of gender as socially constructed and capable of being reconstructed and for its enlistment of narrative in the process of change.”, Ma Traduction], G. GREENE, « Feminist Fiction and the Uses of Memory », *Signs*, vol. 16, n° 2, 1991, p. 291

¹⁰⁷ [“the ways that the novels participated in, shaped and were shaped by, reflected and furthered feminist debates, discourses, and ideas in the 1970s”, Ma Traduction], L. M. HOGELAND, « Sexuality in the Consciousness-Raising Novel of the 1970s », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 5, n° 4, 1995, p. 605

¹⁰⁸ Pour une présentation extensive de cette œuvre dans son contexte, voir N. AUMAIS, L. DORION et O. GERMAIN, « L'entreprise au prisme de la première science-fiction féministe. *Le monde glorieux* (1666) de Margaret Cavendish », *op. cit.*

¹⁰⁹ [“When the memory of one's predecessors is buried, the assumption persists that there were none and each generation of women believes itself to be faced with the burden of doing everything for the first time”, Ma traduction], J. RUSS, *How to suppress women's writing*, 1st ed, Austin, University of Texas Press, 1983, p. 93

utopies féministes du XIX^{ème} siècle ou antérieures ont été rééditées et étudiées aux États-Unis¹¹⁰.

Le travail de bibliographie exhaustif effectué par la professeure de littérature Carol Kessler à la *Library of Congress* à partir des années 1980 a ainsi permis de découvrir que 137 romans utopiques écrits par des femmes étaient parus aux États-Unis uniquement entre 1830 et 1980 (elle les qualifie ou non de féministes selon le type de société proposé)¹¹¹. Le tournant du XX^{ème} siècle est un moment de forte production utopique états-unienne, féministe ou non, qui coïncide avec une prolifération d'expériences communautaires de différente nature (communautés religieuses, féministes comme la Hull House à Chicago¹¹²...). *Mizora* de Mary E. Bradley Lane (1880) dépeint une société de femmes avec une technologie avancée (et qui pratique l'eugénisme, un thème à la mode...). *Beatrice the Sixteenth* d'Irene Clyde (1909) suit une voyageuse dans un monde peuplé d'êtres qu'on peut considérer comme asexués. *Herland* de Charlotte Perkins Gilman (1915) présente une communauté de femmes découvertes par des hommes de notre monde.

Les utopies féministes connaissent dans les décennies suivantes le même relatif déclin que le reste du genre à l'exception de quelques œuvres ayant eu du succès comme *Memoirs of a Spacewoman* de Naomi Mitchison (1962), les aventures d'une astronaute venant d'une société égalitaire, où hommes et femmes peuvent diriger. Ce sont les années 1970 qui voient un renouveau et un succès critique et commercial du genre, comme je l'ai relevé en introduction. Des efforts semblables de bibliographie n'ont pas été entrepris pour la production utopique francophone à ma connaissance, mais il apparaît de toute façon que les États-Unis ont été un foyer particulièrement prolifique pour ce genre.

Des précautions épistémologiques et un aperçu historique ayant été donnés, j'en arrive à la définition de l'utopie féministe avec laquelle j'ai travaillé dans ce mémoire. Comme je l'évoquais en amont, je m'appuie sur les travaux de Guy Bouchard. Il résume de manière claire l'objectif de ce genre, qui

« nous oblige à concevoir que la monarchie, l'aristocratie, la démocratie, le totalitarisme, les rébellions, révoltes et révolutions du passé, bref, que toutes les formes de gouvernement et de changement de gouvernement que nous avons connues, ont été les formes d'un unique pouvoir : l'androcratie. La perspective

¹¹⁰ J. VOISIN, *Making Dreams Come True: Feminist Speculative Fiction And Cultural Politics*, Mémoire de Master, Ottawa, Carleton University, 1996 [soutenu le 9 avril 1996], p. 62

¹¹¹ C. F. KESSLER, « Bibliography of Utopian Fiction by United States Women 1836-1988 », *Utopian Studies*, vol. 1, n° 1, 1990, p. 1-58

¹¹² C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, op. cit., p. 22-23

féministe oblige la politique, sa théorie et les fictions qui l'illustrent, à dévoiler leur idéologie masculiniste. »¹¹³

Lui aussi définit les utopies féministes par leur point commun : présenter autre chose qu'une androcratie, c'est-à-dire une société où les hommes ont le pouvoir. À partir de là, il établit une typologie des sociétés proposées par ces œuvres. Malgré la diversité du genre au cours de l'histoire, ses trois archétypes fonctionnent, sans doute parce qu'ils sont très simples. La société androgyne, la gynocratie et le gynocentrisme sont définis par la localisation du pouvoir et les rapports hommes-femmes.

La notion d'androgynie est empruntée par Bouchard à Carolyn Heilbrun, chez qui elle renvoie à une société idéale où les attitudes et les caractéristiques ne sont pas rattachées à un genre mais choisies librement par les individus¹¹⁴. Bouchard précise bien qu'il ne s'agit pas

« d'un simple cumul des traits actuellement considérés comme masculins ou féminins, mais de leur redéfinition réciproque, et donc de leur dissolution éventuelle. [...] en dissolvant la polarisation du féminin et du masculin, l'androgynie sape le fondement du rapport de domination-subordination greffé à cette polarisation.»¹¹⁵

Bouchard considère que beaucoup de féministes, des libérales aux marxistes (des courants définis ultérieurement) défendent une forme d'androgynie dans le sens où elles remettent en cause – plus ou moins radicalement – la naturalité de l'ordre genre¹¹⁶.

Le modèle gynocratique désigne littéralement une société dominée par les femmes. Il peut prendre différentes formes selon les autrices, mais pour Bouchard il n'est jamais programmatique, un jugement que je partage comme on le verra dans la troisième partie. Dans les années 1970, certaines féministes recherchent en revanche dans un passé mythifié des origines matriarcales aux sociétés actuelles, ce qui est une entreprise se rapprochant de la construction d'un âge d'or¹¹⁷. Les gynocraties utopiques reposent généralement sur un cataclysme majeur qui a permis de « déconstruire toutes les relations de pouvoir actuelles et instaurer une société différente »¹¹⁸. Imaginer une société où les femmes dominent les hommes (dans un retournement du patriarcat ou dans des modalités plus subtiles) relève à part exception d'une expérimentation de pensée qui permet de démontrer l'absurdité de la binarité des rôles de genre et dénoncer la domination masculine.

¹¹³ G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *op. cit.*, p. 486-487

¹¹⁴ C. HEILBRUN, « Further Notes Toward a Recognition of Androgyny », *Women's Studies*, 2, 1974, 2, p. 143-149; *Toward a Recognition of Androgyny*, New York, W. W. Norton and Co., 1982, p. ix-xv)

¹¹⁵ G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *op. cit.*, p. 487-488

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 488

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 491-492

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 492

Encore moins de féministes réclament ou envisagent la disparition totale de l'homme mais certaines se contentent d'un « gynocentrisme symbolique » pour « créer un nouvel environnement spatio-temporel permettant aux femmes de s'évader de la culture masculine pour édifier une culture au féminin »¹¹⁹. Une société gynocentrique est en effet une société de femmes, vivant séparées des hommes ou leur ayant survécu à la suite d'une catastrophe (ou autre outil narratif) ayant entraîné la disparition de la gent masculine. Ce modèle repose souvent sur l'idée que l'ennemi est les hommes en tant que classe, que ce soit avec une base essentialiste ou matérialiste (des catégories explicitées dans la deuxième partie). On observe souvent dans ce type d'utopies un mécanisme d'inversion des valeurs, le féminin devenant le positif et le valorisé, ce qui reproduit les dichotomies homme/femme et l'inégalité qui s'y rattache. L'essentialisme que Bouchard reproche à ce modèle¹²⁰ et son usage stratégique seront également discutés ultérieurement.

Pour continuer à justifier l'usage de la typologie de Bouchard et la compléter, j'ajouterai qu'elle est proche de celle proposée par Isabelle Knight à la même époque, dans les années 1980, et reprise par Jean Pfaelzer. Elle distingue les utopies « mono-genrées » (« *monogendered* »), où une culture féminine est centrale et valorisée (dans un cadre gynocentrique) ; les sociétés fusionnées (« *gender-merged* ») où les traits masculins et féminins traditionnels sont autant valorisés mais pas déconstruits (ce qui est généralement le cas des gynocraties) ; et les modèles d'androgynie dialectique (« *dialectical androgyny* »), où la binarité des genres n'existe pas/plus, une correspondance évidente¹²¹. Cette typologie recoupe à peu près celle de Bouchard mais repose sur un critère différent, la culture plutôt que la répartition du pouvoir, ce qui rend les deux complémentaires.

La différence entre utopie et science-fiction : une parenthèse

Au terme du processus de définition des termes de mon sujet, il est un mot que j'ai quasiment laissé de côté : la science-fiction (SF). Ce genre et l'utopie se croisent ou se superposent selon les auteurs, donc toutes les œuvres de mon corpus peuvent être considérées comme relevant de l'utopie et/ou de la science-fiction. Les querelles définitionnelles sur ce dernier genre n'ont que

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 493

¹²⁰ *Ibid.*, p. 495

¹²¹ I. KNIGHT, « The Feminist Scholar and the Future of Gender », *Alternative Futures*, n° 4, Spring/Summer 1981, p. 29-30

peu d'intérêt pour mon sujet, les dimensions utopique et féministe des œuvres étudiées m'apparaissant comme les caractéristiques les plus pertinentes à discuter.

Je noterai simplement ici que la science-fiction, souvent définie littéralement comme un récit reposant au moins en partie sur des avancées technologiques, est en fait un genre aux contours flous car comme l'écrit Suzanne Damarin :

« la science-fiction n'est pas un genre pur mais emprunte généreusement à d'autres formes littéraires pour rendre le familier étrange et l'étrange familier. »¹²²

En ce sens, les utopies que j'étudierai correspondent bien aux critères de la SF. J'utiliserai ce terme à plusieurs endroits du mémoire pour son intérêt biographique. De fait, alors que l'utopie était en berne au milieu du XX^{ème} siècle, la science-fiction américaine était en plein fleurissement. Toutes les autrices étudiées dans ce mémoire furent biberonnées aux magazines *pulp* des années 1950, format privilégié de la science-fiction et de la fantasy américaine d'alors. Plutôt adressées à un public masculin, les nouvelles publiées dans ces magazines à succès comme *Weird Tales* avaient pourtant un lectorat féminin considérable (au moins un quart des lecteurs si on se base sur les lettres de fans aux signatures clairement genrées¹²³).

Toute une génération d'autrices s'est construite en opposition aux rôles de genre caricaturaux des (rares) personnages féminins de ces histoires et à leur approche de la science¹²⁴. Comme l'écrit David Higgins, cette nouvelle génération

« chercha à combiner le pouvoir d'exploration et le sens de l'émerveillement de la SF avec des expérimentations littéraires d'avant-garde et une emphase sur les sciences humaines (comme la psychologie et la sociologie) au contraire des sciences dures (physique, biologie, mathématiques) préférées par la SF traditionnelle. Les écrivains de la Nouvelle Vague des années 1960 étaient déterminés à rejeter et/ou exposer les sous-basements idéologiques des conventions du *pulp* »¹²⁵

La Nouvelle Vague s'est d'abord formée au Royaume-Uni dans les années 60 autour de la revue *New Worlds* de Michael Moorcock, puis a été popularisée aux États-Unis par Harlan Ellison, notamment via des anthologies¹²⁶ qui incluent entre autres Ursula Le Guin et Joanna Russ,

¹²² [“science fiction is not a pure genre but borrows liberally from other literary forms to make the familiar strange and the strange familiar”, Ma Traduction], S. DAMARIN, « Chapter Three: Required Reading: Feminist Sci-Fi and Post-Millennial Curriculum », *Counterpoints*, vol. 158, 2004, p. 53

¹²³ E. L. DAVIN, « Science Fiction, 1900–1959: Novels and Short Fiction », dans R. A. Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2009, p. 47

¹²⁴ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 100-101

¹²⁵ [“sought to combine SF's extrapolative power and sense of wonder with avant-garde literary experimentation and an emphasis on the soft sciences (such as psychology and sociology) in contrast to the hard physical sciences (physics, biology, mathematics) championed by traditional SF. New Wave writers of the 1960s were determined to reject and/or expose the ideological underpinnings of pulp conventions.”, Ma Traduction], D. HIGGINS, « Science Fiction, 1960-2005 : Novels and Short fiction », *op. cit.*, p. 74

¹²⁶ R. SCHOLLES et E. S. RABKIN, *Science fiction*, *op. cit.*, p. 88-93

deux autrices du corpus¹²⁷. Les autres ne se rattachent pas à ce courant littéraire caractérisé par « une nouvelle conscience littéraire et une nouvelle conscience sociale »¹²⁸, mais leurs œuvres ont aussi été écrites dans ce contexte d'expérimentations stylistiques et de d'apparition de sujets politiques dans la SF. Tout le monde se connaît dans le petit monde des lecteurs et auteurs de science-fiction de l'époque. Aux États-Unis jusqu'au milieu des années 1970, entre 10 et 20% seulement des auteur.ice.s de SF étaient des femmes (selon les estimations)¹²⁹. Les correspondances entre autrices et avec le public sont monnaie courante dans les *fanzines*, les magazines de fan, et particulièrement pour les autrices et les lectrices¹³⁰. Comme l'écrit Patrick Belk :

« Il est impossible de comprendre pleinement le fonctionnement du dialogue des écrivaines féministes de SF dans les années 1970 sans comprendre la place des *fanzines* dans cette conversation. Plus encore que les précieuses lettres, et souvent de concert avec elles, les *fanzines* - magazines créés et imprimés par des éditeurs fans souvent dévoués et parfois distraits, sans véritable soutien financier - constituaient le principal moyen de communication entre ces écrivaines. »¹³¹

C'est aussi à cette période qu'on commence à parler de science-fiction féministe. Damarin en donne une définition extensive, que je relève ici car elle nous donne une idée des thèmes hégémoniques de la SF féministe de l'époque. Elle voit quatre caractéristiques particulières de ce sous-genre par rapport au reste de la SF : un brouillage des catégories manichéennes de Bien et Mal (l'eutopie et la dystopie sont étroitement imbriqués) et de sexe et de genre, peu d'intérêt pour la technologie guerrière (ce qui me paraît discutable comme la sous-partie suivante le montrera) et un usage massif de capacités extra-sensorielles et psychiques¹³².

On peut faire correspondre ce sous-genre à celui de l'utopie féministe, là encore selon les définitions. Ayant adopté une lecture neutre et très englobante de l'utopie féministe, j'utiliserai les deux termes indifféremment.

¹²⁷ D. HIGGINS, « Science Fiction, 1960-2005 : Novels and Short fiction », *op. cit.*, p. 75

¹²⁸ [« *a new literary self-consciousness and a new social awareness* », Ma traduction], R. SHOLES et E. S. RABKIN, *Science fiction*, *op. cit.*, p. 88

¹²⁹ E. L. DAVIN, « Science Fiction, 1900–1959: Novels and Short Fiction », *op. cit.*, p. 48

¹³⁰ Voir notamment la thèse de Patrick Belk qui compile beaucoup d'informations précieuses sur les *fanzines* et les liens entre auteur.ice.s et lecteur.ice.s de SF, sur lesquelles je m'appuierai dans la suite du mémoire. [P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, *op. cit.*]

¹³¹ [“*It is impossible to fully understand how the conversation of feminist SF writers worked in the 1970s without understanding the place of fanzines in the conversation. Even more than the valuable letters, and often in concert with them, fanzines – magazines created and printed by often dedicated and sometimes distracted fan editors with no real financial backing – provided the primary means of communication between these writers.*”, Ma traduction], *Ibid.*, p. 82

¹³² S. DAMARIN, « Chapter Three: Required Reading: Feminist Sci-Fi and Post-Millennial Curriculum », *op. cit.*, p. 57

Pourquoi écrire des eutopies : les motivations d'une génération

À partir de ces définitions, j'en arrive au cœur de mon argument, c'est-à-dire la caractérisation d'une génération d'utopies féministes et ma proposition d'une typologie des intentions de leurs autrices. Il ne s'agit pas d'une théorie générale applicable à l'ensemble du genre, elle provient de l'étude de mon corpus et est déterminée par les caractéristiques d'une génération d'utopies féministes.

Quelles sont-elles ? Qu'y a-t-il de particulier dans cette génération d'utopies ? On peut d'abord considérer (élément que j'emprunte à Jean Pfaelzer) que ces utopies développent une épistémologie féministe :

« Privées de pouvoir et vivant en marge de la vie politique et sociale, les femmes ont un point de vue privilégié. Elles peuvent voir des réalités et envisager des possibilités qui sont inaccessibles à ceux dont l'attention est concentrée sur la préservation du pouvoir. [Leur altérité devient une opposition au patriarcat, à l'idéologie. Pour notre propos, cette altérité devient le point de vue de l'utopie féministe, le lieu qui représente le refus des femmes d'intérioriser le patriarcat.]¹³³

Marquées par la Deuxième Vague du féminisme, les cinq autrices que j'ai étudiées ont en commun d'interroger la naturalité de la hiérarchie entre hommes et femmes. Il n'était pas inévitable qu'elles s'attaquent à cette question parce qu'elles étaient des femmes. Pour des raisons différentes, que j'exposerai, elles ont fait le *choix* de proposer des histoires racontées et vécues par des êtres ayant une conception différente des rapports entre les sexes, ce qui a produit une génération d'utopies qu'on peut qualifier de féministes. La science-fiction féministe des années 1970 fut un mouvement, elle correspondit à une période où les éditeurs comme Silverberg et Ellison osèrent publier des œuvres radicales comme celles de mon corpus, où les critiques accordèrent beaucoup d'attention à des utopies souvent écrites par des universitaires, et avec une communauté de *fans* très active, notamment dans les magazines dédiés au sujet¹³⁴. Les œuvres de mon corpus partagent donc le plus petit dénominateur commun du féminisme et des conditions matérielles d'imagination communes que j'identifierai dans la deuxième partie. Si on reste pour l'instant dans l'histoire intellectuelle, je rejoins l'appréciation de nombreux commentateurs¹³⁵ selon lesquels cette décennie a vu s'imposer un nouveau type d'utopie. Tom

¹³³ [« Barred from power and living as political and social outsiders, women have a privileged vantage point. Women can see realities and envision possibilities which are inaccessible to those whose attention is focussed on preserving power. [...] Their otherness becomes an opposition to patriarchy, to ideology. For our purposes, this otherness becomes the vantage point of the feminist utopia, the place which represents women's refusal to internalize patriarchy. », Ma traduction], J. PFAELZER, « The Changing of the Avant Garde: The Feminist Utopia », *Science Fiction Studies*, vol. 15, n° 3, 1988, p. 287

¹³⁴ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, op. cit., p. 105

¹³⁵ Voir en particulier T. MOYLAN, *Demand the impossible*, op. cit. ; E. S. PEEL, *Politics, persuasion, and*

Moylan différencie les utopies critiques des années 70 de leurs prédécesseuses car dans ces œuvres :

« L'utopie elle-même est présentée de manière ambiguë comme imparfaite, sujette à des difficultés, des incohérences, des défauts, des changements. Et l'utopie n'est pas un résultat nécessaire du présent, mais un futur possible, qui peut ou non être réalisé. En effet, les romans récents contiennent souvent des futurs alternatifs dystopiques et eutopiques, comme des avertissements de ce qui pourrait arriver si des mesures appropriées n'étaient pas prises »¹³⁶.

Il interprète cette prudence comme une nécessité pour la survie du genre : une utopie ambiguë est moins susceptible d'être accusée de totalitarisme, elle est aussi moins statique et donc ennuyeuse que les anciennes utopies. Le point de vue féministe des autrices les amenait d'autant plus à remettre en cause la perfection supposée des utopies classiques, notamment leur caractère rigide et homogène. La prise en compte de la diversité humaine (sexuelle, culturelle...) par les autrices des années 1970 rendait improbable la possibilité d'imaginer une utopie universelle satisfaisant tout le monde.

C'est pourquoi cette génération d'utopies présente des sociétés en mouvement, qui n'ont pas atteint un stade de perfection (si tant est qu'il existe) mais connaissent des défis internes ou externes, du conflit politique... Ce sont souvent des eutopies en devenir, ou des œuvres qui balancent entre eutopie et dystopie, ce qui est plus réaliste¹³⁷. Le fait qu'elles soient concentrées sur l'action et pas sur un système parfait témoigne mieux de la volonté de transformation de l'utopie¹³⁸. Comme l'écrit la sociologue britannique Hilary Rose : « Alors que l'ancienne dystopie ou utopie était complète, fixe et définitive dans son inexorabilité lugubre ou sa perfection ennuyeuse, la nouvelle accepte que la lutte soit continue et intéressante »¹³⁹. Ces utopies ont toutes en commun de connaître du désordre, ce que Bouchard analyse finement comme une condition de possibilité de l'eutopie :

« la décision de maintenir l'ordre en sacrifiant nos possibilités de désorganiser l'ensemble social constitue elle-même un acte libre qui n'est pas nécessairement posé une fois pour toutes : l'eutopie doit être assumée par chacun, et quotidiennement. C'est précisément lorsque cette assomption n'est plus possible que l'eutopie se transforme en dystopie »¹⁴⁰.

pragmatism, op. cit. ; G. BOUCHARD, L. GIROUX et G. LECLERC, *L'utopie aujourd'hui, op. cit.*

¹³⁶ [« *Utopia itself is presented ambiguously as imperfect, subject to difficulties, inconsistencies, faults, change. And utopia is not a necessary outcome of the present but a possible future, which may or may not be achieved. Indeed, recent novels frequently contain alternative dystopian futures as well as eutopian ones, as warnings of what may come about if appropriate action is not taken* », Ma traduction], T. MOYLAN, *Demand the impossible, op. cit.*, p. 198

¹³⁷ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets, op. cit.*, p. 56

¹³⁸ T. MOYLAN, *Demand the impossible, op. cit.*, p. 198-199

¹³⁹ [« *Whereas the old dystopia or utopia was complete, fixed and final in its gloomy inexorability or its boring perfection, the new accepts that struggle is continuous and interesting* », Ma traduction], H. ROSE, « Dreaming the Future », *Hypatia*, vol. 3, n° 1, 1988, p. 121

¹⁴⁰ G. BOUCHARD, L. GIROUX et G. LECLERC, *L'utopie aujourd'hui, op. cit.*, p. 210

Dans le même ordre d'idée, Nadia Khouri considère que le besoin d'utopie naît dans les textes d'une dynamique de réactions-contre-réactions : les obstacles à l'utopie sont paradoxalement nécessaires car ils apportent du réalisme au processus de construction d'une société meilleure¹⁴¹.

Comme le souligne Ruth Levitas, les utopies existent dans des contextes historiques où un certain écart entre les désirs et les satisfactions disponibles s'observe¹⁴². Les utopies de cette génération répondent donc à des besoins spécifiques, qui se retrouvent dans leurs thèmes récurrents.

Michèle Riot-Sarcey souligne la décentralisation du pouvoir dans ces utopies, au contraire des États tout-puissants des dystopies comme *1984*¹⁴³. La question de l'organisation politique renvoie à deux motifs plus subtils et qui me paraissent centraux pour caractériser cette génération d'utopies : la stratégie féministe et le rapport à la violence. La philosophe allemande Eva von Redecker conceptualise une stratégie féministe distincte des logiques violentes, de *tabula rasa* ou de miracle qui dominent les différentes théories de la révolution (léniniste, anarchiste, de Rosa Luxembourg ou d'Hannah Arendt). Ni martiale ni événementielle, ce serait « la réalisation progressive de moments utopiques dans la vie quotidienne »¹⁴⁴. Inspirée par le sociologue marxiste Erik Olin Wright, elle théorise un changement politique « interstitiel » inspiré de la tradition anarchiste, mais avec la stratégie du nouveau mouvement des femmes qui offre une perspective bien plus vaste et emblématique. On peut résumer cette stratégie qu'elle observe dans le mouvement féministe, comme suit : « Au lieu d'attendre la révolution, des 'modèles de société utopique' devront être développés dès à présent. La révolution n'est plus un moyen pour donner corps à l'utopie, celle-ci se développera peu à peu de manière provisoire et autonome. »¹⁴⁵. Cette extension temporelle et dans les pratiques quotidiennes de la révolution permettrait de contourner la question difficile de la transition entre ancien régime et futur utopique : celui-ci serait mis en pratique à l'échelle locale, sans scénario pré-établi ou objectif figé¹⁴⁶. Cette stratégie politique contourne la dichotomie classique entre réforme et révolution en se concentrant non sur une échéance temporelle ou la compromission avec un système en place mais sur un changement radical de toute la société¹⁴⁷. Il s'agit de construire une utopie,

¹⁴¹ N. KHOURI, « The Dialectics of Power: Utopia in the Science Fiction of Le Guin, Jeury, and Piercy », *Science Fiction Studies*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 49

¹⁴² R. LEVITAS, *The Concept of Utopia*, *op. cit.*, p. 210

¹⁴³ M. RIOT-SARCEY, T. BOUCHET et A. PICON, *Dictionnaire des utopies*, *op. cit.*, p. 65

¹⁴⁴ E. VON REDECKER, « Stratégie féministe et révolution », J. Heinen et R. Pfefferkorn (trad.), *Cahiers du Genre*, vol. 56, n° 1, 2014, p. 153

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 154

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 155-156

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 156-157

un espace d'hétéropolitique comme Foucault le théorise. Von Redecker répond à une objection évidente : « une structure comme le système économique capitaliste — fondée notamment sur le patriarcat et les rôles genrés — est-elle construite de telle manière que des subversions et des alternatives locales puissent la changer en profondeur ? »¹⁴⁸ en affirmant que l'infrastructure économique et genrée est dépendante de la manière dont chacun la renforce ou la subvertit : l'échelon local a son sens pour faire révolution, ce qui n'exclut pas une articulation des actions au niveau global¹⁴⁹. La stratégie révolutionnaire de von Redecker s'inspire de visions anarchistes antérieures mais elle l'applique le mouvement féministe, pour elle particulièrement adaptée à une forme d'action locale et parfois sécessionniste vis-à-vis du reste de la société. L'idée pratique de cette stratégie est que « si au moins une partie de l'ordre nouveau est en place, on devra moins se préoccuper de son surgissement magique après la révolution. »¹⁵⁰. Cette autrice identifie selon moi un débat-clé qui agitait le mouvement féministe des années 1960-1970 : la stratégie politique à adopter. Celle qu'elle décrit renvoie pour moi à la troisième voie séparatiste empruntée par certaines féministes de l'époque en opposition au réformisme des libérales et à la vision de la révolution des radicales. J'approfondirai ce débat et celui qui entoure la féminité et de la maternité dans la deuxième partie, mais je les cite ici car ils sont pour moi les thèmes majeurs qui relient les utopies de cette génération, se répondant les unes les autres sur le sujet.

Le deuxième thème majeur que je vais traiter plutôt dans cette partie, et qui est lié à la stratégie, est la vision de la violence (masculine et autre). Les utopies féministes des années 1970 oscillent entre deux pôles : le rejet complet ou un usage stratégique de la violence (dans le deuxième cas, avec pour horizon une société pacifiée), ce qui se retrouve au cœur des utopies. Stratégie et violence sont évidemment liées : les utopies, terrains d'expérimentation théoriques ou ancrés dans le réel, permettent à des autrices d'explorer la désirabilité de telle et telle solution politique pour le mouvement, à court et long terme.

On peut reconstruire une génération d'utopies féministes dans les années 1970, fondée sur des conditions matérielles proches pour des autrices qui se connaissaient, mais aussi des thèmes communs et surtout une fonction politique qui se distingue de celles des générations précédentes. Il y a eu un tournant dans le rôle social de l'utopie dans cette décennie : de compensatoire, elle est devenue soit critique soit propositionnelle.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 157

¹⁴⁹ *Id.*

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 158

« S'il fallait identifier, au-delà de ces manifestations multiples, une constante du genre, c'est sans doute paradoxalement la valeur toujours délibérément instrumentale du récit utopique : quelle que soit l'époque en effet, l'utopie est une arme spécifiquement conçue pour livrer bataille sur le terrain de l'hégémonie symbolique. L'utopie se définit ainsi d'abord comme la reconnaissance en acte de l'utilité immédiatement pragmatique de l'imaginaire. »¹⁵¹

L'utopie considérée comme un discours politique permet de rendre accessible à un large public une vision du futur plus apte à être appropriée par l'imaginaire politique que des théories érudites¹⁵². Pour affiner cette vision instrumentale de l'utopie, rappelons que plusieurs auteurs ont souligné que l'utopie oscille depuis More entre deux fonctions, critique et propositionnelle¹⁵³. Pour faire simple, on peut placer les motivations politiques des auteurs d'utopies sur un spectre qui relie deux pôles : la critique de la société d'une part et la description d'un monde meilleur « réaliste » ou du moins réalisable de l'autre.

Si une œuvre est plus proche du premier pôle, elle ne cherche pas à proposer un futur idéal qui puisse être atteint à plus ou moins long terme par des moyens humains. Ce type d'œuvre propose une expérience mentale : les auteurs imaginent une société différente de la leur, en mieux ou en pire, mais pas une société qu'ils souhaitent voir advenir dans la réalité. Imaginer des structures sociales et politiques alternatives permet de mettre en lumière l'absurdité, la désirabilité ou la dangerosité de celles qui existent dans la réalité. Que le but de l'auteur soit de défendre le *statu quo* ou de le critiquer avec ce type d'utopie, sa fonction est comparative. Elle met à distance le réel pour produire un discours politique à son sujet.

Au contraire, plus une utopie se rapproche du deuxième pôle, celui de la proposition politique, plus elle dépeint une société réaliste et idéale – une *eutopie*. Ces deux éléments (le caractère atteignable et désirable de l'eutopie) sont articulés entre eux car l'auteur cherche à mettre en application un programme politique. Ce terme n'est pas à comprendre littéralement comme le manifeste d'un parti ou d'un candidat, mais comme un ensemble d'objectifs politiques, qui peuvent appartenir à une organisation ou être articulés par l'auteur seul à partir de ses convictions. Dans ce type d'utopie, les auteurs essaient de prouver que certains changements politiques et sociaux sont possibles et souhaitables.

Les deux pôles ne s'excluent pas mutuellement, puisqu'ils sont comme je l'ai dit les extrémités d'un spectre de possibilités. Je distingue deux outils avec lesquels placer les utopies de mon corpus sur ce spectre : le texte et le contexte.

¹⁵¹ S. COTTIN-MARX *et al.*, « Éditorial. On est plus tard ou le moment réaliste de l'utopie », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 10-11

¹⁵² M. EICHLER, « Science fiction as desirable feminist scenarios », *Women's Studies International Quarterly*, vol. 4, n° 1, 1981, p. 51

¹⁵³ R. MORDACCI, « Essence et méthode de l'utopie », *op. cit.*, p. 8

Pour ce qui est du second, il est possible d'interpréter les indices laissés par les autrices dans leur correspondance, conférences, essais ou interviews pour reconstruire leur vision contemporaine et postérieure de leur propre œuvre. Même si le jugement porté *a posteriori* est à manier avec encore plus de précaution que le reste, tant les changements de circonstance peuvent biaiser les souvenirs, l'intention des autrices pour leur œuvre peut être exprimée ouvertement. De plus, les trajectoires biographiques et la connaissance de l'environnement social et intellectuel dans lequel elles évoluaient au moment de l'écriture offrent une grille d'interprétation du texte.

J'ai dit ultérieurement laisser de côté toute interprétation littéraire de mon corpus. Cela ne signifie pas qu'on ne peut rien tirer du texte en termes d'histoire des idées. Je l'analyse avec des critères ayant trait au contenu moins qu'au style, et toujours avec les éléments de contexte en tête. J'ai conscience que l'interprétation des choix narratifs reste pour autant toujours en partie biaisée, même avec les critères les plus factuels possibles. J'assume cette part de subjectivité, qui ne remet pas en cause la validité de mon analyse (prudente) de l'intentionnalité des autrices. L'interprétation que je donne d'éléments des intrigues des utopies à l'étude ne nie pas non plus la pertinence d'autres travaux, les discours étant toujours sujets à de nombreux angles d'analyse. Le même élément textuel peut être analysé de dix manières pertinentes.

Les trois critères avec lesquels j'ai approché mon corpus sont les suivants.

L'utilisation d'éléments fantastiques, futuristes, relevant de la science-fiction ou de capacités surnaturelles, est commune à toutes les utopies de mon corpus, mais à plus ou moins grande échelle. Marge Piercy adapte la convention utopique du voyageur découvrant une société idéale (un outil narratif utile pour exposer tous les aspects de la société utopique¹⁵⁴) en voyageur temporel, une touche de surnaturel qui n'a pas de conséquences sur la faisabilité des changements sociaux dépeints. De même, imaginer des avancées technologiques ne fait pas automatiquement d'une œuvre un fantasme irréaliste : faire des projections à partir des connaissances scientifiques de son temps est la base de la science-fiction et lui donne sa valeur expérimentale¹⁵⁵. En revanche, faire reposer sa société idéale sur des événements surnaturels et improbables tels que l'obtention de pouvoirs extra-sensoriels ou la disparition opportune de la gent masculine signifie que l'autrice ne cherche pas absolument à produire un programme

¹⁵⁴ Notamment décrit par Lucy Sargisson : L. SARGISSON, *Contemporary feminist utopianism*, 1. publ, London, Routledge, 1996, p. 179

¹⁵⁵ Sur le sujet, voir notamment Y. RUMPALA, « Science-fiction, spéculations écologiques et éthique du futur », *Revue française d'éthique appliquée*, vol. 2, n° 2, 2016, p. 74-89

d'action *applicable* mais que son œuvre a une valeur plus critique et permet de s'évader dans un monde meilleur. On voit se dessiner mon critère d'interprétation : plus l'usage d'éléments surnaturels conditionne l'existence de la société utopique, moins celle-ci constitue un programme d'action. Au contraire, plus cette société fictive est ancrée dans le réel, plus elle prend une valeur programmatique.

Deuxièmement et dans le même ordre d'idée, l'ancrage de l'histoire et de ses thèmes dans le contexte des années 1970 signale l'intention propositionnelle de l'autrice. Quand on représente une société utopique sur une autre planète, sans faire référence aux mouvements sociaux et aux événements historiques de son époque, comme Ursula Le Guin, on trace une frontière entre l'utopie et la réalité. Même si l'œuvre est dans tous les cas influencée par son contexte, plus sa société fictive est éloignée géographiquement et culturellement de celle de l'autrice, plus une mise à distance s'opère, et moins l'identification de références à l'actualité politique est possible pour le lecteur. Au contraire, une autrice qui place son œuvre aux États-Unis, utilise le vocabulaire politique de son temps et fait des références à des controverses brûlantes au sein du mouvement féministe, ancre son texte dans le réel. Elle peut aller jusqu'à répondre point par point à des débats politiques que les lecteurs n'auront pas de mal à identifier. L'analyse du vocabulaire et des thèmes prégnants dérive donc en partie de l'attention portée à l'ancrage géographique et culturel de l'intrigue.

Mon dernier critère est le plus nébuleux. La suggestion ou l'affirmation du caractère eutopique et donc désirable de la société dépeinte est difficile à discerner, en fonction des commentaires laissés ou non par les autrices autour de l'œuvre, et du message politique assumé ou flou de l'œuvre elle-même. Pour autant, je soutiens qu'on peut prudemment supposer une différence d'intention entre Joanna Russ, qui s'adresse au lecteur à la première personne dans son utopie, dans des passages qui relèvent de l'essai politique, et Marion Zimmer Bradley, dont les personnages ont des opinions si changeantes qu'on finit son livre sans être certains de ce qu'eux-mêmes pensent de l'utopie décrite, sans parler de l'autrice.

B/ De l'expérience mentale au programme politique : mon corpus sur le spectre de l'intentionnalité utopique

Esquisser les trajectoires biographiques des autrices de mon corpus et leur relation au mouvement féministe me permettra de donner un contexte à leur vision de l'utopie, et ainsi de confronter les œuvres à la typologie que je viens d'esquisser.

Pour commencer, qui sont les autrices de mon corpus ? J'ai évoqué leurs noms et le synopsis de leurs œuvres dans l'introduction mais sans donner plus d'informations sur elles ni les situer en détail dans leur contexte d'écriture. Ce sont cinq autrices de science-fiction qui ont eu plus ou moins de succès mais ont toutes été actives dans le *fandom* de la SF féministe et ont interagi entre elles par le biais de lettres et de magazines durant toute la décennie.

Les *fanzines* explicitement féministes apparurent en 1974, autour de la critique de la représentation des femmes dans la SF classique et du manque d'autrices dans le genre¹⁵⁶. Les autrices de mon corpus écrivaient toutes régulièrement des contributions dans *Khatru* ou *Janus*¹⁵⁷, des publications qui permettaient une

« convergence [...] entre autrices et réceptrices, la frontière entre ces deux statuts pouvant être brouillée. [...] Une contributrice pouvait par ailleurs publier sa critique féministe d'une œuvre de science-fiction et recevoir une réponse de la romancière visée, l'un et l'autre texte étant publiés dans des numéros différents du même magazine amateur »¹⁵⁸.

Il a indubitablement existé une communauté de fans de SF féministe des années 1970, à partir de la publication de *La Main Gauche de la Nuit*, qui suscita des débats parmi les féministes (pour qui il provoqua de la frustration comme chez Joanna Russ ou de l'inspiration comme chez Marge Piercy)¹⁵⁹. Les critiques de l'époque (Linda Hogeland ou Jennifer Burwell notamment) et les universitaires des décennies suivantes (Tom Moylan, Fredric Jameson...) sont unanimes dans leur appréciation de cette utopie comme ayant ouvert la boîte de Pandore de la question des femmes dans la SF¹⁶⁰. Je dirais que ce roman et le mouvement qu'il a lancé sont également caractérisés par une nouvelle vision de l'utopie, que j'ai exposée dans la partie précédente.

C'est pourquoi il me paraît pertinent de reconstruire l'intention des principales autrices d'utopies de la décennie en relation avec leur vision de la SF et du féminisme. A mes yeux *La Main Gauche de la Nuit* et *Les ruines d'Isis* sont clairement des expérimentations et *Woman on*

¹⁵⁶ B. L. BOSKY et A. D. HLAVATY, « Fandom », dans R. A. Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2009, p. 286

¹⁵⁷ *Id.*

¹⁵⁸ H. BREDÁ, « Science-fiction féministe, des œuvres aux fans », *op. cit.*, p. 5

¹⁵⁹ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 128

¹⁶⁰ *Id.*

the Edge of Time une proposition politique. J'ai eu plus de mal à placer *The Wandergound* et *The Female Man*, qui ont des éléments critiques et programmatiques, je les ai donc positionnées dans une catégorie intermédiaire.

Les utopies critiques : formulation d'une critique politique sans solution

Deux des œuvres du corpus sont purement critiques : elles furent conçues par leurs autrices comme des opérations intellectuelles, à la qualification féministe débattue à l'époque. *La Main Gauche de la Nuit* et *Les ruines d'Isis* ont un propos politique et constituent de fait des prises de position dans les débats féministes de l'époque (ce qui sera approfondi dans la deuxième partie) – mais elles n'ont pas de valeur programmatique contrairement à d'autres utopies.

La Main Gauche de la Nuit : une expérience au-delà du genre

Ursula Kroeber est la fille de deux anthropologues de Berkeley. Diplômée en anthropologie elle-même, elle fit une thèse en France, intitulée *Les idées de la mort dans la poésie de Ronsard*, et elle épousa l'historien français Charles Le Guin, dont elle prit le nom¹⁶¹. Ils vécurent dans l'Oregon avec leurs trois enfants à partir de la fin des années 1950¹⁶². Après avoir écrit de nombreuses nouvelles dans des magazines de SF, Le Guin se lança en 1964 dans le *Cycle de l'Ekumen*, qui comporte six romans et quatre nouvelles écrites entre 1964 et 1974¹⁶³. Sans avoir d'intrigues connectées entre elles, les histoires de ce cycle se déroulent dans le même univers dominé par l'Ekumen, une fédération de 83 planètes rassemblant 3000 nations humaines¹⁶⁴. Le narrateur de *La Main Gauche*, un envoyé de cette organisation, la décrit ainsi : « L'Ékumen n'est pas un royaume, c'est un organisme de coordination, une chambre de compensation commerciale et culturelle, faute de quoi les relations interplanétaires se feraient à l'aveuglette et les échanges commerciaux seraient aléatoires. »¹⁶⁵. *La Main Gauche de la Nuit*, qui paraît en 1969, n'est pas le premier tome du cycle mais celui qui rendit son autrice célèbre, et lui fit remporter les prix Nebula et Hugo, les plus prestigieux du monde de l'imaginaire. Le dernier roman du cycle, *Les Dépossédés* (1974) est une autre utopie ambiguë et l'une de ses œuvres les

¹⁶¹ A. SOUCHEYRE, « Ursula K. Le Guin a quitté notre réalité », *L'Humanité*, 28 janvier 2018 (en ligne : <https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/ursula-k-le-guin-quitte-notre-realite-649429> ; consulté le 16 juillet 2023)

¹⁶² S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, op. cit., p. 131

¹⁶³ E. CUMMINS, *Understanding Ursula K. Le Guin*, Columbia, University of South Carolina Press, 1993, p. 68

¹⁶⁴ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 46

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 47

plus célèbres. Le *Cycle de Terremar* est l'autre série de livres de Le Guin, cette fois en fantasy. Autrice respectée de science-fiction et de fantasy (même si elle est moins connue en France qu'aux États-Unis), Ursula Le Guin est de loin la figure la plus célèbre de mon corpus, et aussi celle qui a laissé le plus de commentaires sur sa propre œuvre, écrivant jusqu'à son décès en 2018.

Elle a notamment laissé un certain nombre d'essais ou de conférences sur son rapport compliqué au féminisme. Dans ses écrits des années 1970, Le Guin décrit son œuvre comme essentiellement apolitique et rejette globalement les critiques ou revendications de *La Main Gauche* par les féministes - qui discutent énormément cette utopie à sa sortie, vu le bouleversement qu'elle imprime à la SF et à toutes les réflexions sur le genre. Mais elle a lentement évolué au fil des décennies vers plus de réflexivité sur son œuvre, jusqu'à réécrire certains textes et regretter certains choix¹⁶⁶. Cette ambivalence quant à son œuvre est concentrée sur *La Main Gauche*, dont je vais analyser les buts politiques en lien avec les autres écrits de Le Guin et le contexte d'écriture. Ma source la plus précieuse est l'essai de l'autrice « L'identité de genre est-elle une nécessité ? », écrit en 1976 et révisé en 1987 (les deux versions sont prises en compte).

La Main Gauche de la Nuit décrit le périple d'un voyageur terrien sur la planète glacée nommée Gethen ou Nivôse. Ce narrateur, Genty Aï, est un envoyé de l'Ekumen censé entrer en contact avec la civilisation de ce monde reculé, et éventuellement négocier une adhésion à la fédération. Les Géthéniens, qui sont répartis en quelques États aux régimes différents, ont une particularité commune qui laisse les autres mondes perplexes : ce sont des êtres asexués la plupart du temps. Ils ont chaque mois une période de chaleurs, la *kemma*, durant laquelle ils développent des organes génitaux féminins ou masculins selon les stimulations auxquelles ils sont exposés. Cette détermination biologique conditionne leur rythme de vie et a de fortes conséquences sur leur organisation sociale, car celle-ci ne connaît pas de genre¹⁶⁷. Genty Aï résume la conséquence philosophique de ce caractère biologique en une pensée :

« Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégées, êtres dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine peut se trouver atténuée ou modifiée sur Nivôse. »¹⁶⁸

¹⁶⁶ Sur le sujet, voir l'article suivant: A. LOTHIAN, « Grinding Axes and Balancing Oppositions: The Transformation of Feminism in Ursula K. Le Guin's Science Fiction », *Extrapolation*, vol. 47, 2006, p. 380-395

¹⁶⁷ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 112

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 113

L'intérêt de cette utopie, aux dires mêmes d'Ursula Le Guin, est qu'elle a « éliminé l'identité de genre pour voir ce qui resterait. Selon toute probabilité, me disais-je, la part restante serait, tout simplement, l'humain. Elle délimiterait strictement ce qu'hommes et femmes ont en commun »¹⁶⁹. Le Guin se considérait comme une féministe à ce moment de sa carrière, mais admit en 1976 qu'elle n'avait pas plus réfléchi à ce que cela impliquait avant d'écrire cette utopie, fruit de son cheminement intellectuel : « je n'étais ni philosophe, ni politicienne, ni militante, ni sociologue. J'étais et je reste une écrivaine de fiction. Ma manière de réfléchir, c'est le roman. Et le roman que j'ai écrit, *La main gauche de la nuit*, retrace ma propre prise de conscience, mon processus de pensée personnel. »¹⁷⁰. Ce point de vue situé, qui ne prétend pas à l'universel, se ressent dans le choix de l'auteurice de raconter l'histoire du point de vue exclusif d'un narrateur qui ne cache pas ses biais. Ainsi au début du roman, il prévient les lecteurs (qui sont dans l'histoire ses mandataires de l'Ekumen) : « Je donnerai à mon rapport la forme d'un récit romancé. C'est que l'on m'a appris lorsque j'étais petit, sur ma planète natale, que la Vérité est affaire d'imagination. Un fait irréfutable peut être accepté ou refusé suivant le style dans lequel il est présenté »¹⁷¹. Reliée à l'auto-réflexion de l'auteurice, cette citation est le signal d'un *storytelling* assumé : ni l'auteurice ni le protagoniste n'ont de prétention à la vérité, ils partagent simplement une histoire avec un public intéressé. Ce choix narratif concorde avec la fonction critique que j'attribue à cette utopie.

Les modèles politiques des deux États décrits sur Gethen, la Karhaïde et Orgoreyn, sont loin d'être idéaux. L'auteurice admet y avoir reproduit des « structures étatiques familières (une monarchie féodale, une bureaucratie moderne) »¹⁷² alors que des sociétés avec une différence aussi profonde pourraient être totalement autres. Le propos de Le Guin n'est pas d'imaginer des modèles cliniquement purs de régimes parfaits. Elle se méfie même de cette tendance typique de l'utopie dans un essai de 1982 (« Une vision non-euclidienne de la Californie comme lieu froid d'être au monde ») où elle écrit que « l'utopie rationaliste est une ivresse de pouvoir »¹⁷³ qui échappe difficilement à l'auto-destruction. A ses yeux, avoir foi en la raison humaine pour imaginer ce qu'il y a de mieux c'est vivre dans une projection vers un futur parfait qui ne garantit en rien le bonheur au présent.

Le Guin assume proposer un modèle imparfait, marqué par un certain désordre, en un mot une utopie et pas une eutopie. L'instabilité de la société utopique de Gethen fait partie de sa fonction

¹⁶⁹ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde : mots, femmes, territoires*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2020, p. 23

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 20-21

¹⁷¹ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, *op. cit.*, p. 9

¹⁷² *Ibid.*, p. 29

¹⁷³ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, *op. cit.*, p. 110

critique. L'autrice n'écrit pas pour proposer un programme politique ou une stratégie d'action pour le mouvement féministe mais une expérience de pensée. Cependant, sa vision du changement politique, de la violence ou de l'histoire sont des prises de position dans des débats de philosophie politique.

Contrairement aux autres œuvres du corpus qui fondent leur société utopique sur une révolution ou une sécession, la société géthénienne vient probablement d'une expérience scientifique. C'est en tout cas l'hypothèse des savants de l'Ekumen qui se sont penchés sur la question. La scientifique dont Genty Aï lit le rapport à ce sujet suppose que les Géthéniens sont le résultat d'une expérience visant à voir ce qu'une société d'eunuques peut accomplir culturellement : « Les anciens Hainiens [auteurs probables de cette expérience] auraient-ils postulé un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée, qui ne se rencontrent l'une et l'autre chez aucun mammifère à l'exception de l'homme ? »¹⁷⁴. Sorte de méta-référence à sa propre entreprise en créant cette utopie, Le Guin justifie son existence dans le livre par une expérimentation.

Il est notable que l'hypothèse la plus probable motivant la création des Géthéniens ait été un lien supposé entre sexe et violence. La question de la violence est de fait centrale dans *La Main Gauche* comme dans toutes les utopies de cette génération.

Les personnages de *La Main Gauche* remarquent tous le relatif pacifisme de l'ensemble des Géthéniens, qui n'ont pas connu de guerre en plusieurs siècles d'histoire. Des formes de violence existent (assassinats, querelles, vols) mais jamais à grande échelle. Genty Aï juge cet état de fait avec une forme de mépris ou au mieux d'incompréhension : « ils ne faisaient pas la guerre. Il leur manquait pour cela, semblait-il, la capacité de mobiliser. Ils se comportaient à cet égard comme des animaux, ou comme des femmes. Ils ne se conduisaient pas en hommes, ni comme des fourmis. »¹⁷⁵. La distinction faite inconsciemment par le personnage est significative : sur la Terre dont il vient comme sur la nôtre, la masculinité et l'agressivité sont traditionnellement associées, alors que la féminité est reliée à une forme de passivité. Cela ne signifie pas qu'il y a un lien naturel, biologique, entre le fait d'avoir des attributs sexuels masculins ou féminins et un caractère ou une manière d'être. J'explorerai dans la deuxième partie sur la vision du genre de Le Guin, mais je peux déjà souligner que Genty parle plutôt d'une culture qui valorise plus le pacifisme que la violence. Gethen est une société où personne ne prouve sa virilité en étant agressif et dominant, car ce concept n'existe pas. Les valeurs géthéniennes sont totalement différentes. Par exemple, le « *shiftgrethor* » est un « mot

¹⁷⁴ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 115

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 62

intraduisible et principe essentiel du pouvoir social »¹⁷⁶ qui renvoie au prestige et la réputation que les Géthéniens essayent de préserver dans tous les rapports humains. Je signale sans m'y attarder qu'une autre explication de la passivité géthénienne est citée dans les rapports des scientifiques de l'Ekumen : le climat. De fait, « le facteur dominant de la vie nivôsane n'est ni la sexualité ni aucun autre élément humain ; c'est le milieu naturel, c'est leur monde glacial. Ici l'homme a un ennemi encore plus cruel que lui-même. »¹⁷⁷. Pour notre propos, je retiendrai que la première chose que Le Guin a imaginé dans son utopie sans rôles genrées est l'absence de guerre, comme elle le relève elle-même dans son essai de 1976 : même si la concurrence et des formes circonscrites de violence existent sur Gethen, on n'y trouve pas d'invasion, d'empire, d'État centralisé... Cela vient selon elle de la structure sociale de base qu'est le foyer (les Géthéniens vivent toujours en communauté), or celui-ci vient de nécessités biologiques (il faut qu'il y ait un certain seuil d'individus en *kemmer* en même temps pour que personne ne soit frustré)¹⁷⁸. En anthropologue, Le Guin a projeté des fonctions sociales pour les structures qu'elles imaginaient, ou l'inverse. Elle l'écrit en 1987 : « A l'origine, j'avais envie d'écrire un roman mettant en scène les habitants d'une planète qui n'avait jamais connu la guerre. Telle était mon intention première. Le thème de l'hermaphrodisme est venu en second. (Lequel est la cause et lequel l'effet ?) »¹⁷⁹. Le Guin a déconstruit les qualités rattachées en Occident à la masculinité et à la féminité pour les replacer dans un contexte radicalement autre, pour proposer au lecteur un recul inédit sur des structures sociales tellement évidentes qu'on ne les questionne pas :

« Sur Gethen, les deux pôles que notre conditionnement culturel nous amène à percevoir comme masculine et féminin ne sont ni l'un ni l'autre, et coexistent en équilibre : consensus et autorité, décentralisation et centralisation, souplesse et rigidité, circularité et linéarité, hiérarchie et structure réticulaire. Mais il ne s'agit pas d'un équilibre figé, car dans la vie, ça n'existe pas ; et au moment où se déroule le roman, cet équilibre est dangereusement perturbé. »¹⁸⁰

Dans le même ordre d'idée, la vision terrienne du progrès et de l'histoire est étrangère à Gethen. L'idée que l'histoire est un mouvement, qu'il faut « aller de l'avant », n'a pas tellement de sens sur cette planète prise dans un hiver éternel et qui n'est pas mue comme les Terriens par une soif de conquête. Genty Aï constate dans ses observations l'absence de Révolution industrielle sur Gethen, comparée au destin de sa planète d'origine : « Nivôse n'a pas accompli en trente siècles ce que la Terre réalisa autrefois en trente décennies. Mais Nivôse n'a jamais eu à payer

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 23-24

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 115-116

¹⁷⁸ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, op. cit., p. 24

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 25

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 26

le prix qu'il en a coûté à la Terre. »¹⁸¹. Les Géthéniens n'ont pas soumis la Nature à leurs besoins, peut-être parce qu'ils n'en avaient pas l'envie, peut-être parce que leur environnement était particulièrement hostile. Cela signifie qu'ils vivent au jour le jour, ont une civilisation qui évolue lentement, et peu d'avancées technologiques. « La marche du progrès sur Nivôse n'est pas le cours bondissant du torrent mais le lent cheminement du glacier. »¹⁸², écrit encore Genty. Cependant, dans cette utopie comme dans *Les Ruines d'Isis*, qu'on examinera juste après, l'arrivée de voyageurs étrangers sur une planète autarcique a un effet déstabilisateur irrésistible. A la fin de *La Main Gauche*, alors qu'après maintes péripéties et intrigues politiques Genty a obtenu de la Karhaïde qu'elle reçoive une délégation de l'Ekumen pour négocier une adhésion, l'autrice commente dans une rare intervention que « Cet homme d'un autre monde, qui était malade, cloué au lit dans sa chambre de Sassinoth et indifférent à tout, causa en dix jours la chute de deux gouvernements. »¹⁸³. Le choc culturel posé par l'arrivée du Terrien et surtout le bouleversement politique qu'amènerait une adhésion à l'Ekumen en reliant Gethen au reste de la galaxie, ont en effet modifié les équilibres politiques des deux principaux États de la planète, la Karhaïde et l'Orgoreyn. Genty, manipulé et malmené par différents camps politiques, n'a pas orchestré ces évolutions, mais a été un catalyseur pour le changement dans un contexte favorable.

Comme Le Guin le soulignait dans sa citation sur l'équilibre menacé plus haut, Gethen est au seuil d'une guerre. Après des siècles de paix, le développement d'une forme de patriotisme dans les États voisins de Karhaïde et d'Orgoreyn et surtout la centralisation développée par le second grâce à une stabilité matérielle plus grande (après 1500 ans d'habitat sur cette planète, la survie est assurée et de nouvelles préoccupations politiques naissent), causent des tensions grandissantes entre les deux États. La Karhaïde, effrayée par la puissance de son voisin, voit un « moyen infallible, rapide et durable de transformer un peuple en une nation : la guerre. »¹⁸⁴. Le Guin admet dans son essai de 1976 ne pas être certaine elle-même de pourquoi elle a choisi d'introduire cette déstabilisation qui contredit la base de son utopie, si ce n'est pour souligner le réalisme de celle-ci et le fait que l'équilibre entre « pression centralisatrice et décentralisatrice, rigidité et flexibilité, linéarité et circularité » est « par nature précaire »¹⁸⁵. Le désordre introduit dans l'utopie par des défis internes et externe fait partie du genre dans les

¹⁸¹ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 118

¹⁸² *Id.*

¹⁸³ *Ibid.*, p. 331

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 122

¹⁸⁵ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, op. cit., p. 25

années 1970, notamment dans les utopies critiques. L'autrice ne prétend pas dépeindre une société parfaite, juste une société qui peut nous faire réfléchir.

Dans son essai sur la question, Le Guin est très claire sur les intentions qui l'animaient durant l'écriture : elle n'a pas écrit ces personnages pour « en faire un modèle pour l'humanité [...] C'était un procédé heuristique, une expérience de pensée »¹⁸⁶. Elle ne considère pas son livre comme une utopie (entendue au sens eutopie) car il « n'offre aucune solution de rechange réalisable à la société contemporaine puisqu'il se fonde sur une altération imaginaire et radicale de l'anatomie humaine. »¹⁸⁷. Je trouve cette réflexion particulièrement intéressante pour notre propos. Lorsqu'elle écrit en 1969, Le Guin voit l'utopie comme un genre programmatique, dont elle distingue son œuvre car celle-ci a une fonction différente, de dénaturalisation des évidences qui fondent notre société. Cela la place clairement dans le pôle critique de l'utopie : de fait, *La Main Gauche* ne peut être considéré comme un modèle à appliquer dans la mesure où sa société repose sur des caractéristiques biologiques imaginées. On en revient au critère que j'avais évoqué dans la première partie : on peut raisonnablement affirmer au vu de ses propos et du texte que Le Guin n'a pas recherché à représenter le possible ou le souhaitable mais à proposer une expérience de pensée, un voyage vers un univers radicalement différent du nôtre – littéralement sur une autre planète. Même le Terrien dont on suit le point de vue vient d'une Terre alternative dont on sait peu de chose. Le sentiment d'altérité est total est à la lecture de cette utopie, et si on croit Le Guin elle-même, c'était l'effet recherché. Cette fonction utopique critique, qui s'accommode de plus de fantaisie qu'une proposition d'avenir possible, est ancrée dans le mouvement féministe américain de l'époque.

Le fait que Le Guin ait eu l'idée d'imaginer un monde androgyne n'est pas venu de nulle part. Sans citer d'inspiration particulière, elle décrit avoir baigné dans un environnement où les livres féministes « en vogue » aux États-Unis circulaient : du *Deuxième Sexe* de Beauvoir (1949, traduit en anglais en 1953, dans une version tronquée mais qui eut beaucoup de succès) à *La Femme mystifiée* de Betty Friedan (1963). Dans le milieu universitaire dont elle et son mari étaient issus, et dans le monde de la SF féministe, qu'elle connaissait par le biais des fanzines où elle était très active¹⁸⁸, les années 1960 virent un intérêt grandissant pour les droits des femmes. Le Guin connaissait des féministes radicales comme Joanna Russ, avec qui elle

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 22-23

¹⁸⁷ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 31

¹⁸⁸ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, op. cit., p. 75

échangea des lettres après la parution de *La Main Gauche*. Russ le jugeait trop peu subversif, un point de vue sur sa propre œuvre que Le Guin rejoindrait dans les années 1980¹⁸⁹. Elle écrit dans la version revisitée de son essai sur *La Main Gauche* en 1987 :

« Voici comment je vois les choses aujourd’hui : les hommes ont aimé le livre parce qu’il leur permettait de s’aventurer sans risque dans l’androgynie et d’en revenir indemnes, et tout en se plaçant d’un point de vue éminemment masculin. Mais beaucoup de femmes auraient voulu qu’il aille plus loin, qu’il ait plus d’audace, afin d’explorer l’androgynie d’un point de vue féminin et masculin. »¹⁹⁰

Le livre fut en effet accueilli d’une manière mitigée par les féministes de l’époque. On ne peut surestimer l’impact qu’a eu cette utopie d’un genre nouveau sur la science-fiction de l’époque vu son succès critique et commercial, qui a donné à Le Guin une autorité certaine dans ce champ¹⁹¹. Une lettre de James Tiptree Jr. (de son vrai nom, Alice Bradley Sheldon, une des autrices de SF féministe faisant partie de la génération de mes autrices) à Joanna Russ analysa l’œuvre de Le Guin comme un livre féministe « modéré » qui pouvait être critiqué d’un point de vue radical, mais qui avait le mérite de toucher un public inédit pour le mouvement.

« Tu es un Malcolm X ; elle est une sorte de Martin King. Sa *Main Gauche de la Nuit* [...] met à mal, de manière discrète et inoubliable, les stéréotypes sexuels pour certains lecteurs que tu ne peux pas atteindre... [...] Comme le disait Lénine ou Marx, à chacun selon ses pouvoirs. Elle utilise ses pouvoirs. Tranquillement, avec persistance, elle donne l’impression qu’il y a quelque chose de très injuste et d’absurde entre les sexes. (Tu ne te rends peut-être pas compte à quel point cette idée transparait clairement ? C’est le cas.) C’est une fonction très utile »¹⁹²

La fonction politique de cette utopie, qui a fait réfléchir toute une génération de lecteurs de SF et de féministes (deux mondes qui se rencontraient justement à cette époque) n’était pas forcément voulue par l’autrice mais ses effets de politisation, de dénaturalisation et de déconstruction des structures patriarcales de la société furent indéniables. Comme Le Guin l’écrivit elle-même à propos des autrices de SF : « notre imagination sur la façon dont les choses pourraient être différentes, ou meilleures, est requise de toute urgence » par les féministes à la recherche d’alternatives¹⁹³. *La Main Gauche* est née d’un contexte où une utopie féministe était une lecture *possible* pour un public assez large pour produire des effets sur les

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 135-136

¹⁹⁰ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, *op. cit.*, p. 30

¹⁹¹ P. N. BELK, *Let’s just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 127

¹⁹² [“*You are a Malcolm X; she is a sort of Martin King. Her Left Hand of Darkness [...] quietly and unforgettably undercuts sexual stereotypes for certain readers you can’t reach.. [...] As Lenin or was it Marx said, from each according to his powers. She uses her powers. Quietly, persistently, she inserts the impression that there is something very wrong and absurd between the sexes. (Maybe you don’t realise how clearly that idea comes through? It does.) That is a very useful function*”, Ma Traduction], lettre de James Tiptree JR. à Joanna Russ (22 Sept. 1974), citée par Patrick Belk dans *Ibid.*, p. 137

¹⁹³ [“*our imagination of how things might be different, or better, is urgently wanted*” by feminists seeking alternatives”, Ma Traduction], Ursula Le Guin, “Books”, p. 54, cité par Patrick Belk dans *Ibid.*, p. 114

champs féministes et de la SF. Les débats provoqués dans ces deux aires sociales par une œuvre produite à la confluence de celles-ci ont certainement rendu possible la floraison d'utopies féministes dans la décennie suivante. Le Guin avait un rapport contrarié au féminisme, qu'elle revendique naturellement tout en se méfiant de ses aspects extrêmes. Pour autant, l'œuvre critique qu'elle a produite sur le genre, qu'elle voyait avant tout comme un roman de SF et une réflexion personnelle, a produit des effets de politisation que l'autrice n'avait peut-être pas envisagés.

Les Ruines d'Isis : entre critique du sexisme ordinaire et défense du statu quo

Marion Zimmer est née dans une famille modeste dans la campagne de l'État de New York, en 1930¹⁹⁴. Introduite à la littérature par sa mère, elle commença à lire de la science-fiction à la fin de l'adolescence dans des *pulp magazines*, les publications bon marché en plein essor au milieu du siècle¹⁹⁵. Elle commença à écrire des nouvelles pour des fanzines pendant ses études au *Teachers' College* d'Albany, où elle étudiait la musique grâce à une bourse. Elle épousa en 1949 un fan de SF rencontré via leur passion commune, Robert Alden Bradley. De trente-deux ans son aîné, ce télégraphiste l'emmena vivre au Texas, où elle mit au monde leur fils David en 1950¹⁹⁶. Peu épanouie dans son rôle de femme au foyer de province, MZB publia son propre fanzine, *Astra's Tower*, et continua à écrire des nouvelles de SF¹⁹⁷. Au bout de quelques années, elle gagna suffisamment bien sa vie grâce à la vente de ses histoires à des *pulp magazines* pour financer une licence de littérature au Hardin-Simmons College. Aux dires de sa belle-sœur Diana Paxson, qui a écrit sur sa vie,

« son succès en tant qu'autrice de fictions commerciales l'a empêchée d'être tentée d'écrire des fictions "littéraires", qui auraient pu être plus respectables selon les normes de l'époque, mais qui n'auraient pas touché autant de personnes et qui ne lui auraient pas permis de gagner sa vie »¹⁹⁸.

Elle quitta son premier mari en 1964 pour Walter Breen, un numismate lui aussi passionné de SF et rencontré via des fanzines. Elle eut avec lui deux enfants biologiques, Patrick et Moira, et en adopta plusieurs autres. Sa sexualité a été sujette à débat, l'autrice ayant écrit un certain nombre de textes sur le lesbianisme et ses proches attestant de sa liaison avec sa secrétaire Elizabeth Waters - confirmée plus tard par leurs dépositions judiciaires¹⁹⁹. Dans le même temps,

¹⁹⁴ D. L. PAXSON, « Marion Zimmer Bradley and *The Mists of Avalon* », *Arthuriana*, vol. 9, n° 1, 1999, p. 110

¹⁹⁵ J. VOISIN, *Making Dreams Come True: Feminist Speculative Fiction And Cultural Politics*, *op. cit.*, p. 66

¹⁹⁶ D. L. PAXSON, « Marion Zimmer Bradley and *The Mists of Avalon* », *op. cit.*, p. 112

¹⁹⁷ *Id.*

¹⁹⁸ *Id.*

¹⁹⁹ S. GOLDIN, « MZB Depositions 1&2 », 25 août 2016 (en ligne :

je n'ai pas trouvé de trace attestant que son orientation sexuelle ait été connue des féministes de l'époque, avec qui elle a pu correspondre sur l'homosexualité et l'hétérosexualité. A une époque où les orientations sexuelles étaient de plus en plus revendiquées, MZB a toujours entretenu un certain flou.

C'est elle qui soutenait financièrement le foyer avec ses revenus d'écrivaine, son mari n'ayant pas de poste de titulaire à l'université jusqu'au début des années 1970²⁰⁰. Elle put alors se concentrer sur l'écriture de romans, et sortit en 1972 le premier tome du *Cycle de Ténébreuse* (*Darkover* en anglais), une série de romans se déroulant sur la même planète et mélangeant fantasy et science-fiction. *Darkover* rencontra dès sa sortie un grand succès, et installa MZB comme l'une des autrices de science-fiction les plus lues de sa génération. Elle écrivit des dizaines de romans et de nouvelles de SF et de fantasy jusqu'aux années 1990, mais sa série la plus célèbre après *Darkover* fut sans conteste le *Cycle d'Avalon*, dont le premier tome, *Les Dames du Lac*, remporta en 1984 le prix Locus (attribué par les lecteurs du célèbre magazine de SF du même nom). Réécriture de la légende arthurienne du point de vue des femmes de l'histoire, c'est notamment ce classique de la fantasy qui valut à MZB une réputation de féministe sur laquelle je me concentrerai dans un instant. A la fin de sa vie, MZB écrivait moins à cause de problèmes de santé récurrents, et prit sous son aile de nombreuses jeunes autrices de fantasy et de science-fiction, qui continuèrent certaines de ses séries de livres²⁰¹.

La biographie (officielle) que je viens de dérouler est entrée en collision depuis quelques années avec une contre-histoire. MZB se sépara de son époux en 1979 mais ne divorça qu'en 1990, quand il fut arrêté pour pédophilie. Il avait déjà été condamné avec sursis pour viol sur mineur en 1954. La connaissance de cette condamnation était *a priori* peu répandue, en revanche ses penchants étaient dans une certaine mesure connus dans le monde de la SF : il fut temporairement exclu de conventions de fans au début des années 1960 après que le fanzine *Breendoggle* (le nom donné à l'affaire dans la communauté de SF) ait révélé qu'il avait eu des relations sexuelles avec un enfant de dix ans²⁰². La même année, il publia sous pseudonyme un livre intitulé *Greek Love*, édité par MZB, dans lequel il faisait l'histoire de l'homosexualité et

<https://web.archive.org/web/20160825222220/http://www.stephengoldin.com/MZB%20Website/MZB%20Depositions%201&2.html> ; consulté le 24 juillet 2023)

²⁰⁰ D. L. PAXSON, « Marion Zimmer Bradley and *The Mists of Avalon* », *op. cit.*, p. 113

²⁰¹ D. V. SUTHERLAND, « A Tarnished Legacy: The End of Marion Zimmer Bradley's Sword and Sorceress », sur *WWAC*, 24 décembre 2019 (en ligne : <https://womenwriteaboutcomics.com/2019/12/a-tarnished-legacy-the-end-of-marion-zimmer-bradleys-sword-and-sorceress/> ; consulté le 24 juillet 2023)

²⁰² C. MORGAN et H. WALKER, « Confronting Breen », sur *CoinWeek: Rare Coin, Currency, and Bullion News for Collectors*, 3 novembre 2015 (en ligne : <https://coinweek.com/confronting-breen/> ; consulté le 24 juillet 2023)

de la pédérastie à Athènes, en justifiant la deuxième pratique, c'est-à-dire le mentorat de garçons par des hommes adultes accompagné de relations sexuelles (une position qu'il défendit dans de nombreux articles et conférences dans les années 1970). Breen ne fut pas condamné et le scandale fut peu à peu étouffé dans les années 1960, des figures proéminentes du *fandom* prenant la défense de Breen et rejetant les accusations comme des calomnies. Son arrestation pour viol sur mineur en 1990 concernait Ken Smith, le beau-fils adolescent de Stephen Goldin, un écrivain de science-fiction et ami du couple. Il plaida coupable et fut condamné à trois ans de prison avec sursis, puis fut condamné à dix ans de prison l'année suivante pour huit viols sur mineurs avérés²⁰³. Il mourut en prison en 1993. Une fois majeur en 1997, Ken Smith poursuivit MZB et Elizabeth Waters en justice pour complicité. Elles déposèrent de leur côté une plainte contre la mère du jeune homme, arguant qu'elle était au courant des agressions sur son fils depuis le début. Après des dépositions devant une cour, une décision fut prise en août 1999 en faveur de la tenue d'un procès suite à la plainte de Smith tandis que MZB et Waters étaient déboutées. Le procès n'eut cependant jamais lieu car MZB mourut d'un infarctus du myocarde le 25 septembre de la même année. Après les révélations de sa fille Moira Greyland en 2014 sur les abus subis par sa mère et sa complicité dans les actes de son mari, ses éditeurs américains décidèrent de reverser les revenus issus de la vente de ses livres à des associations pour les droits de l'enfant²⁰⁴. Elizabeth Waters, qui est jusqu'à ce jour la bénéficiaire du *Marion Zimmer Bradley Literary Works Trust*, et qui édita ses anthologies jusqu'à sa retraite en 2018, n'a jamais fait de commentaire sur les affaires, mais a été accusée par Moira Greyland dans son autobiographie d'avoir couvert les viols et les maltraitances perpétrés par MZB et son mari²⁰⁵. Il est difficile de savoir rétrospectivement dans quelle mesure les affaires de pédophilie de Breen et MZB étaient connues dans le petit monde de la SF, mais il est certain qu'elles ont échappé au grand public jusqu'en 2014²⁰⁶. Il faut relever que les affaires concernant des mineurs, avaient été traitées à huis-clos et que jusqu'à Moira Greyland s'exprime en 2014, les victimes n'avaient pas pris la parole dans les médias. Greyland a déclaré avoir eu peur de la réaction des fans de sa mère, et de ne pas être crue²⁰⁷. Stephen Goldin, beau-père de Kenneth Smith, a créé en 1999 un blog (toujours accessible) retranscrivant notamment *in extenso* les

²⁰³ *Id.*

²⁰⁴ D. RODRIGUES, « Bradley, Marion Zimmer (Miriam Gardner, Morgan Ives) », sur *The Lesbian Pulp Fiction Collection*, 2023 (en ligne : <https://msvulpf.omeka.net/items/show/829> ; consulté le 24 juillet 2023)

²⁰⁵ D. V. SUTHERLAND, « A Tarnished Legacy », *op. cit.*

²⁰⁶ *Id.*

²⁰⁷ A. FLOOD, « SFF community reeling after Marion Zimmer Bradley's daughter accuses her of abuse », *op. cit.*

dépositions de MZB devant la justice²⁰⁸. Elle y admet avoir appris les penchants de son mari juste après son mariage et n'avoir rien fait pour l'empêcher de violer des enfants.

Ces révélations tranchent radicalement avec le récit que MZB a fait de sa propre vie, à travers ses publications et celles de ses proches, notamment Elizabeth Waters. Il me paraissait important d'y revenir en détail avant de me lancer dans une analyse de son texte. Je ne prendrai pas ces informations pour seule grille de lecture d'un roman qui comme les autres œuvres de mon corpus est ancrée dans une génération d'utopies, et a en tant que tel sa place dans ce mémoire. En revanche, je ne pouvais pas en toute bonne conscience faire comme si ce pan de la vie de MZB n'existait pas, particulièrement pour traiter le sujet qui va nous occuper à présent. En effet, une question épineuse s'est posée au fil de mes recherches : la relation de Marion Zimmer Bradley au féminisme. Savoir qu'elle a été complice d'un pédocriminel et est accusée d'en être une elle-même doit pour moi être pris en compte quand on tente de déterminer sa vision du féminisme. Se demander si une personne accusée de viols et complice d'actes pédocriminels peut être féministe est un questionnement politique et moral entendable. Mon rôle dans le cadre de ce mémoire n'est pas de me prononcer en la matière, mais de tenter de reconstituer la trajectoire d'une autrice pour expliquer ses positionnements politiques dans une utopie. Il est difficile de faire ce processus de manière détachée et sans se laisser influencer par notre connaissance des révélations postérieures, mais j'essaierai, car c'est la méthodologie de ce mémoire, de replacer *Les Ruines d'Isis* dans son contexte, y compris celui de la vie de l'autrice, sans basculer dans un jugement moral sur celle-ci.

Les lecteurs et les universitaires ont eu des difficultés à situer Marion Zimmer Bradley par rapport au féminisme dans les années 1970, et d'autant plus aujourd'hui à la lumière des accusations de pédophilie dont elle a fait l'objet après sa mort. Le problème principal vient du peu de sources disponibles sur le sujet comparé aux autres autrices de mon corpus. MZB a écrit dans de nombreux fanzines où elle a parfois commenté son œuvre, mais il est difficile de mettre la main sur ces publications tirées à très peu d'exemplaires, particulièrement depuis la France. La plupart des informations que j'ai tirées de MZB elle-même sur ses positionnements politiques et ses relations avec les féministes sont rapportées, en dehors d'un long billet consacré à sa série *Darkover*, disponible sur le site du *Marion Zimmer Bradley Literary Works Trust*²⁰⁹. Ses proches ont beaucoup écrit sur elle, entretenant sa légende après sa mort, et

²⁰⁸ S. GOLDIN, « MZB Depositions 1&2 », *op. cit.*

²⁰⁹ M. ZIMMER BRADLEY, « A Darkover Retrospective », sur *Marion Zimmer Bradley Works*, 1980 (en ligne : <https://www.mzbworks.com/Darkover-Retrospective.htm> ; consulté le 24 juillet 2023)

présentant sans doute un récit orienté de sa vie. Diana Paxson se décrit comme la belle-sœur de MZB (son mari avait été adopté par la famille Zimmer). Elles fréquentaient le même cercle de femmes au *Center for Non-Traditional Religion*, où elles discutaient de spiritualité féminine et du culte de la Déesse. Paxson, elle-même une écrivaine de science-fiction, écrivit quelques livres en collaboration avec MZB ainsi que plusieurs textes biographiques sur elle après sa mort. Moira Greyland innocentait Paxson de toute connaissance des faits lors de ses révélations en 2014, à la suite desquelles Paxson se dit « choquée et horrifiée »²¹⁰. En attendant, les textes publiés sur elle avant 2014 sont hagiographiques envers MZB, très aimée des fans de SF.

Cela rend délicat mon travail de reconstruction de l'intention de l'autrice vis-à-vis de son utopie. Je serai plus prudente encore dans mes analyses des *Ruines d'Isis* que tout le reste de mon corpus pour cette raison.

MZB a cultivé une image d'autrice progressiste et paradoxalement retirée du monde politique et militant. Dans ses souvenirs sur sa série *Darkover*, elle décrit de manière très intéressante les réactions à sa représentation d'une scène de sexe homosexuelle dans un roman de la série (une première dans le genre) :

« parce que j'étais la première à attaquer ce problème de front, j'ai acquis une réputation de grande sympathie ; en fait, pendant un certain temps, j'ai réussi à devenir en quelque sorte l'homosexuelle de service de la science-fiction ! Je n'avais pas d'aversion particulière pour cette position ; mais je suis sûre qu'elle a encouragé beaucoup d'autres écrivains à ne plus avoir peur du sujet, tant dans leurs écrits que dans leur vie privée. J'ai reçu beaucoup de courrier à ce sujet. »²¹¹

Elle poursuit en déclarant que l'accueil positif réservé à cette scène avait encouragé son éditeur à autoriser des scènes similaires chez d'autres auteurs. Cette anecdote laisse voir pour moi la volonté de MZB de se positionner comme une autrice progressiste sans pour autant avoir un activisme politique qui menacerait son succès commercial en lui aliénant une partie de son public.

J'ai évoqué l'activité intense de Marion Zimmer Bradley dans la communauté des fans de SF, dès les années 1950 via les fanzines. Ce *fandom* étant relativement réduit, elle y a croisé la route de toutes les autrices que j'étudie dans ce mémoire, et débattu sur leurs œuvres respectives par

²¹⁰ D. PAXSON, « Marion Zimmer Bradley », 25 juin 2014 (en ligne : <https://web.archive.org/web/20160428231857/http://diana-paxson.com/writing/avalon/marion-zimmer-bradley/> ; consulté le 24 juillet 2023)

²¹¹ [“because I was the first person to attack this problem straight on, I became known as highly sympathetic; in fact, for a time, I managed to become something like science fiction's token homosexual! I had no particular aversion for this position; but I am sure that it encouraged many other writers to stop being afraid of the subject, both in their writings and their private lives. I received a great deal of mail on the subject”, Ma Traduction], M. ZIMMER BRADLEY, « A Darkover Retrospective », *op. cit.*

le biais de lettres publiées dans les fanzines. Plus encore qu'Ursula Le Guin, MZB fut régulièrement critiquée par les féministes radicales pour son manque d'engagement envers la cause en dehors du fait de représenter des héroïnes dans ses récits de SF (ce qui était déjà plus féministe que la plupart des récits écrits par des hommes à l'époque). MZB fut accusée par l'autrice de SF féministe Dorothy Bryant d'avoir réussi à être publiée uniquement car elle s'était « vendue » à l'establishment masculin de l'industrie en acceptant d'écrire une SF commerciale et pas trop politique²¹².

Mais c'est une controverse en particulier qui a été relevée par les spécialistes de SF féministe : une série de lettres entre MZB et l'autrice de SF Vonda McIntyre puis Joanna Russ dans *The Witch and the Chameleon*, un fanzine de science-fiction canadien²¹³. Les deux autrices accusaient MZB d'antiféminisme dans son roman de SF *La Planète aux vents de folie* (*Darkover Landfall* en version originale, publié en 1972), le premier roman du *Cycle de Ténébreuse* qui l'a rendue célèbre. Le point de discorde venait en substance du fait que MZB défendait la morale du livre, selon laquelle « la survie de la race humaine sur Ténébreuse pourrait, et devrait, être autorisée à supplanter la convenance personnelle de n'importe quelle femme du groupe »²¹⁴ et de manière générale qu'elle réduisait les femmes de son histoire à leur fonction biologique de mère. En plein débat sur le droit à disposer de son corps (l'avortement fut autorisé par la Cour suprême des États-Unis le 20 janvier 1973 dans l'arrêt *Roe vs Wade*), l'argument nataliste justifié par MZB dans son livre provoqua l'ire des autrices féministes avec qui elle discuta vivement dans plusieurs numéros du fanzine. Dans ses souvenirs de 1980, elle refusa d'aborder à nouveau le sujet à part pour conclure qu'elle demandait « à ceux qui refusent d'accepter le principe selon lequel "la biologie est le destin", [...] de me montrer un lion ou un tigre végétarien avant de poursuivre le débat »²¹⁵. Cette analogie entre le régime alimentaire et la maternité suggère l'opinion de l'autrice sur la question : pour elle, avoir un utérus est une détermination biologique qui destine les femmes à être mères. Cette position peut être qualifiée d'essentialiste : elle réduit la moitié de la population à une caractéristique. L'essentialisme n'est pas *par essence* antiféministe, comme on le verra dans la deuxième partie. Cependant ici, MZB reproduit indéniablement l'un des rôles de genre attribués aux femmes dans une société patriarcale, une position qui n'a rien de subversif. C'est pour moi un exemple de l'ambivalence

²¹² J. VOISIN, *Making Dreams Come True: Feminist Speculative Fiction And Cultural Politics*, op. cit., p. 85

²¹³ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, op. cit., p. 83

²¹⁴ [“that the survival of the human race on Darkover could, and should, be allowed to supersede the personal convenience of any single woman in the group”, Ma Traduction], M. ZIMMER BRADLEY, « A Darkover Retrospective », op. cit.

²¹⁵ [“to those who refuse to accept the tenet that "Biology is Destiny," [...] to show me a vegetarian lion or tiger before they debate the issue further”, Ma Traduction], *Id.*

de l’auteur vis-à-vis des mouvements sociaux de son temps : ses livres ont été lus comme progressistes par le grand public et la critique de son temps en dehors de militants plus critiques, sans pour autant que les prises de position de MZB aillent au-delà d’une *représentation* d’héroïnes ou de thèmes tabous.

Je ne peux ainsi m’empêcher de relever son étonnement face aux « méchantes lettres » qu’elle reçut d’hommes homosexuels du *Gay Activist Movement* après la parution de *L’Héritage d’Hastur* (quinzième tome de *Darkover* en 1975). Le roman traite de plusieurs relations homosexuelles, et décrit le viol d’un adolescent par un homme adulte. Les courriers l’accusaient « de préjugés parce que, professant ma sympathie pour l’homosexualité, j’avais perpétré le stéréotype de l’homosexuel en sadique brutal, s’attaquant à de jeunes garçons »²¹⁶. Elle répond simplement : « Je ne suis pas une défenseuse de quoi que ce soit, si ce n’est du droit de chacun à être ce qu’il doit être, sans être brutalisé par les opinions d’autrui. »²¹⁷. Je trouve son commentaire éclairant sur son intentionnalité politique dans ses romans : elle ne considère pas avoir le devoir de *bien* représenter telle ou telle cause (homosexuelle, féministe, pacifiste...). Ce sont surtout les fans qui s’emparèrent des sous-textes réels ou supposés de la série *Darkover*, dont les romans laissent peu d’indices sur ce que MZB pensait des motifs représentés.

Je reviens en détail sur ces différentes controverses, qui permettent de reconstruire en pointillé l’intention de l’auteur pour *Les Ruines d’Isis*, paru en 1978 en anglais (sous le titre *The Ruins of Isis*). L’éditeur français de MZB a publié *Les Ruines d’Isis* comme le troisième tome de la trilogie de l’*Unité*, ce qui est totalement artificiel car le roman est indépendant en version originale. Le seul point commun des deux premiers romans de la « trilogie » (*Chasse sur la lune rouge* et *Les Survivants*, écrits avec son frère Paul Zimmer en 1973 et 1979) avec *Les Ruines d’Isis* est qu’ils se déroulent dans le même univers, mais les personnages et les planètes mentionnées n’ont rien à voir. L’*Unité*, une fédération de planètes faisant penser à l’*Ekumen* d’Ursula Le Guin, est tout ce qui relie les trois romans. Aucun n’a été un grand succès, comparé au phénomène *Darkover*, même si *Les Ruines d’Isis* a été plus réédité et est cité çà et là dans des travaux sur la science-fiction féministe (c’est ainsi que je l’ai trouvé). Je n’ai en revanche pu mettre la main sur aucun travail universitaire consacré à ce roman, au contraire des autres œuvres du corpus, à l’exception d’un article de 2022 traduit de l’allemand²¹⁸.

²¹⁶ [“of prejudice because I, professing to be sympathetic toward homosexuality, had perpetrated the stereotype of the homosexual as brutal sadist, preying on young boys”, Ma traduction], *Id.*

²¹⁷ [“I am not a crusader for anything except the right of everyone to be what he must be, without being brutalized by the opinions of others”, *Id.*

²¹⁸ C. Z. ÖVERMANN, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley’s *The Ruins of Isis* (1978) », *Zeitschrift für Fantastikforschung*, vol. 10, n° 1, Open Library of Humanities, 19 décembre 2022 (DOI : 10.16995/zff.7937 consulté le 25 février 2023)

Ce roman est raconté du point de vue de Cendri, une anthropologue envoyée par l'Unité en mission d'observation sur la planète appelée Cendrillon ou Isis. Elle est accompagnée de son mari archéologue, Dahl, qui n'est pas là pour étudier la société d'Isis mais des ruines. La particularité de cette planète est d'abriter un matriarcat unique dans la galaxie. Cette société est née quelques siècles plus tôt de la volonté d'un

« groupe d'historiennes, tenantes de la théorie insensée selon laquelle la souche humaine originelle provenait d'une culture matriarcale primitive, et que la décadence avait commencé quand l'adoration de la Déesse Mère, sorte de Terre-Mère planétaire, avait été abandonnée à la faveur de changements climatiques ayant convaincu cette société primitive que l'adoration des dieux du soleil et de la pluie, qui régulaient le climat, était plus importante que les cultes de la Déesse. »²¹⁹

Complètement autarcique, cette planète est vue par l'Unité comme fondée sur le « fanatisme religieux »²²⁰ car une sorte de culte de la Déesse, qui parle aux femmes (et pas aux hommes) sur le lieu saint des ruines étudiées par Dahl, régit toute l'organisation sociale. Sur Isis, l'inégalité entre hommes et femmes est renversée : ce sont les femmes qui asservissent les hommes, utilisés pour la reproduction et les travaux de force mais considérés comme inférieurs. L'arrivée de Dahl et Cendri, venus d'une planète universitaire où les hommes et les femmes sont égaux en droits (même si Dahl est né sur une planète plus machiste), perturbe la hiérarchie d'Isis. Inversement, la domination soudaine exercée par Cendri sur son mari à cause des lois d'Isis fait naître des tensions dans leur couple.

La trame narrative est proche de celle de *La Main Gauche* : des voyageurs bouleversent par leur arrivée l'équilibre politique d'une planète autarcique, dont la société radicalement différente de la leur bouleverse en retour leur vision du monde. L'intrigue se déroulant sur une autre planète sans lien avec la Terre, l'identification est également difficile pour le lecteur. Le dépaysement est visé par la description d'une société totalement différente de la nôtre. La suspension consentie de l'incrédulité par le lecteur fait partie intégrante de la science-fiction, qui postule l'existence d'autres mondes, de technologies plus avancées, de formes de vie imaginaires. *Les Ruines d'Isis* ne fait pas exception à la règle : l'organisation matriarcale de la planète repose ainsi en partie sur la communication entre les femmes et des entités extra-terrestres qu'elles prennent pour une Déesse. Les éléments surnaturels essentiels à l'intrigue montrent à mes yeux que l'auteur ne cherchait pas forcément le réalisme. Je relève cependant que les institutions scientifiques de l'Unité rappellent un peu le monde universitaire américain, un élément familier

²¹⁹ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, op. cit., p. 81-82

²²⁰ *Ibid.*, p. 81

pour le lecteur. Comme je le montrerai dans un instant, les inégalités hommes-femmes à l'université est justement pour moi l'un des points sur lesquels MZB se montre la plus clairement critique.

Le roman est pour le moins ambigu, et discerner l'intention de l'autrice pour son utopie est donc compliqué. Nous découvrons l'univers matriarcal d'Isis uniquement du point de vue de la narratrice, qui n'est pas forcément fiable : elle a ses propres biais, dont elle a en partie conscience en anthropologue. Cependant, son ton de scientifique donne à ses observations un vernis de neutralité démenti par les jugements personnels qui ressortent régulièrement. Par exemple, quand elle décrit les « femmes-par-courtoisies », des hommes autorisés à se comporter comme des femmes, elle cache avec difficulté sa révolusion :

« La transformation de mâle en femme-par-courtoisie était-elle chirurgicale ou simplement psychologique ? [...] Elle dissimula le dégoût qu'éveillait en elle cet obèse qui avait renoncé à son sexe pour vivre parmi les femmes. Apparemment, cette société récompensait les comportements féminins même chez les hommes ; elle aurait dû s'y attendre. »²²¹

Le récit de Cendri est donc à prendre avec autant de pincettes que celui de Genty Aï dans *La Main Gauche*, à la différence que dans cette utopie, on est prévenu que l'histoire qu'on va lire est racontée d'un point de vue situé, comme on l'a vu. Dans *Les Ruines d'Isis*, la posture d'anthropologue de Cendri entretient le flou sur un point important : le point de vue de la narratrice reflète-t-il celui de l'autrice ? Par moments on peut penser que oui et à d'autres on peut lire de l'ironie dans la manière dont MZB fait réagir son héroïne. Quand Cendri décrit la lutte de succession entre deux candidates au poste de Grande Matriarche (cheffe du gouvernement), sa réflexion politique sur la situation n'est contredite par aucun sarcasme :

« C'était le vieux débat entre la règle de la majorité, la tyrannie et l'anarchie, pensa Cendri, la lutte éternelle entre l'efficacité et la liberté personnelle. La plupart des sociétés sacrifiaient un peu de l'une et de l'autre et choisissaient une forme ou une autre de démocratie participative. Les tyrans sacrifiaient la liberté individuelle, les anarchistes sacrifiaient l'efficacité. Chaque forme de gouvernement avait son prix. »²²².

En revanche, je lis de l'ironie dans la description de certaines réactions de Cendri par MZB, comme par exemple quand elle s'étonne innocemment de l'unicité des vêtements portés par les hommes et les femmes sur Isis : « Il lui aurait semblé normal qu'une société structurée par des femmes donne beaucoup d'importance à la mode. N'était-ce pas l'une des préoccupations essentielles des femmes dans toutes les sociétés ? »²²³. J'ai lu la question rhétorique au second

²²¹ *Ibid.*, p. 74

²²² *Ibid.*, p. 255-256

²²³ *Ibid.*, p. 62

degré, comme une trace d'humour de l'autrice pour dénoncer subtilement le sexisme ordinaire qui se cache derrière des phrases de la vie quotidiennes sur les hommes et les femmes. Ces éléments sont assez discrets pour ne pas remettre en cause la posture de neutralité de l'autrice, qui présente son œuvre au lecteur sans décrire la planète matriarcale comme meilleure ou pire que la nôtre. Le processus d'inversion presque satirique des clichés entre hommes et femmes (qu'on retrouve dans d'autres œuvres de l'époque comme *Les filles d'Egalie*, de Gerd Brantenberg, publié en 1977 en norvégien) permet également de mettre à distance le sexisme ordinaire sans questionner les racines systémiques du patriarcat.

Tous ces éléments placent à mes yeux *Les ruines d'Isis* dans le pôle critique de l'utopie. Comme *La Main Gauche*, cette œuvre ne dépeint pas un avenir radieux. La société matriarcale peut avoir des aspects séduisants pour la narratrice, mais celle-ci rejette du début à la fin son fondement inégalitaire. On peut supposer que l'exotisme de cette société vise à faire réfléchir le lecteur sur la naturalité des inégalités de genre de notre monde en les retournant, et que MZB y affirme discrètement mais sûrement ses opinions sur plusieurs débats féministes. En revanche, rien dans le texte ne permet de discerner l'intention de dépeindre une eutopie et un programme d'action pour y parvenir. Le matriarcat est un mélange de théocratie et de gynocratie justifié par l'une de ses dirigeantes comme suit :

« Oui, nous pourrions faire une société fondée non pas sur la volonté de la Déesse, mais sur notre volonté, appuyée sur des lois faites par les femmes elles-mêmes. De telles lois engendrent toujours la tyrannie ; nous vivons mieux sous la douce main de la nature, sous la loi de la Déesse, que sous des lois que nous aurions inventées nous-mêmes et qu'il faudrait faire respecter par la peur, la menace et les châtiments.»²²⁴

Ce rejet patent de la modernité politique est à l'opposé de la philosophie de la non-domination qui anime le féminisme de l'époque. Les modèles politiques de ce roman et de *La Main Gauche* sont les plus dystopiques du corpus, car les plus centralisés et inégalitaires, ce qui est aussi révélateur en miroir d'une tendance plus large à la décentralisation et la non-domination dans les utopies de l'époque, qu'on retrouvera dans le reste du corpus.

L'autre point commun intéressant des *Ruines d'Isis* avec sa génération d'utopies est sa vision de la guerre. On retrouve dans les discours en miroir de Dahl (représentant de la science androcentrée de l'Unité) et des habitantes d'Isis (des scientifiques tenant pour vraie la supériorité intellectuelle des femmes) une réflexion sur la violence et le progrès en lien avec le

²²⁴ *Ibid.*, p. 239

genre. Dahl voit l'histoire comme une conquête, un progrès vers la domination d'une société humaine sur la nature, et ce progrès vient des hommes :

« il existe certaines priorités qui, dans une société aussi jeune que la leur, doivent passer avant des choses aussi inutiles que le confort matériel. D'abord, la conquête – et s'il n'y a pas d'ennemis à combattre, le terrain et le climat doivent être conquis et soumis. Puis viennent l'expansion, l'instauration d'une hiérarchie, et les directives permettant de structurer les objectifs sociaux. Une société donnant la priorité à des choses importantes uniquement pour les femmes n'atteindra jamais aucun de ces stades d'évolution sous une forme viable ou vigoureuse. »²²⁵

A ses yeux, les femmes vivent au présent, sont centrées sur la survie, et n'ont aucun intérêt pour la perspective historique, réservée à l'esprit masculin²²⁶. Cette assomption est en quelque sorte confortée par les dirigeantes d'Isis qui expliquent plusieurs fois à Cendri « que toute société gouvernée par les hommes a toujours été détruite de l'intérieur par des guerres, parce que telle est la nature compétitive et agressive de l'animal mâle. »²²⁷. Elles ont aussi une vision linéaire de l'histoire, mais partant d'un matriarcat originel idéalisé pour arriver à l'oppression des femmes et à la guerre à cause de la nature belliqueuse des hommes. On retrouve les mêmes débats sur l'association entre masculinité et violence qu'on a évoqué pour *La Main Gauche*.

Mon interprétation est que Marion Zimmer Bradley a été imprégnée par le *Zeitgeist* de son temps. Et dans le monde de la SF, cela a signifié remettre en cause la représentation des femmes dans la SF et plus largement intégrer des discours féministes de plus en plus *mainstream* sur l'oppression des femmes dans une société patriarcale. La simple prise en compte des acquis de la Deuxième Vague féministe (l'égalité hommes-femmes en termes de capacité, de rémunération, le droit à disposer de son corps, la libération sexuelle...) dans ses textes a fait d'elle une féministe aux yeux du public et des critiques. Sa sexualité ambiguë et sa représentation de l'homosexualité féminine et masculine dans plusieurs textes ont renforcé cette image, savamment entretenue par son entourage. Pour autant, MZB avait des relations compliquées avec les féministes radicales, pour qui elle était au mieux modérée, et n'a pas eu à ma connaissance de militantisme dans des organisations féministes de l'époque. *Les Ruines d'Isis* est donc certainement le produit d'une époque propice à l'écriture d'utopies féministes, dont elle reprend des codes, et a constitué une expérience d'écriture pour l'auteurice, qui lui a permis de faire des critiques prudentes du patriarcat, notamment par l'ironie, tout en présentant

²²⁵ *Ibid.*, p. 57-58

²²⁶ *Ibid.*, p. 58

²²⁷ *Ibid.*, p. 49-50

l'histoire d'un couple hétérosexuel qui ne remet pas en cause les rôles de genre et un matriarcat qui n'est guère eutopique.

La Main Gauche comme *Les Ruines d'Isis* ne sont pas des œuvres de stratégie pour le mouvement féministe au sens où elles présentent des sociétés éloignées géographiquement et culturellement des nôtres (sans identification évidente d'éléments de ces livres aux mouvements sociaux de l'époque) et où leurs modèles politiques qui oscillent entre eutopie et dystopie ne sont pas des idéaux à atteindre. Ces deux utopies critiques proposent à un large public de lecteurs de SF peu familiers avec le féminisme un voyage dépaysant dans une contrée étrange car non-patriarcale, sans être rebutés par un contenu *trop* militant.

Les eutopies à l'intentionnalité ambiguë : les rêves séparatistes et le problème de leur mise en application

Les deux œuvres que nous allons examiner à présent ne prennent pas les mêmes pincettes pour confronter le lecteur à la violence de la domination masculine. Joanna Russ et Sally Miller Gearhart, deux militantes féministes et lesbiennes, ont produit dans leurs utopies féministes des modèles de changement politique radicaux tout en s'autorisant une mesure d'*escapism* vers une réalité gynocentrique eutopique.

***The Female Man* : une évasion vers le gynocentrisme et une stratégie pour les féministes**

Joanna Russ est née en 1937, et a grandi à New York dans une famille juive du Bronx. Passionnée de littérature, elle fit des études d'art dramatique à Cornell et Yale. Elle enseigna l'anglais dans plusieurs universités jusqu'à sa retraite en 1994²²⁸, et fut une pionnière des *Women's studies*, un champ d'études émergent avec le féminisme de la Deuxième Vague et faisant entrer une perspective féministe dans les sciences sociales. Elle publia sa première nouvelle de SF, « Nor Custom Stale », en 1959, et devint très active dans les fanzines²²⁹. Jusqu'à son décès en 2011, elle écrivit une douzaine de romans et de recueils de nouvelles en plus de celles jamais publiées ailleurs que dans les fanzines²³⁰. Son premier roman, *Pique-nique au Paradis*, (*Picnic on Paradise*, 1968) suivait les aventures d'Alyx, une aventurière temporelle

²²⁸ J. TOLBERT, « In Memoriam: Joanna Russ (1937-2011) », sur *SFWA*, 29 avril 2011 (en ligne : <https://www.sfw.org/2011/04/29/in-memoriam-joanna-russ-1937-2011/> ; consulté le 26 juillet 2023)

²²⁹ *Id.*

²³⁰ S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, op. cit., p. 126

qu'elle avait déjà fait figurer dans plusieurs nouvelles. Mais c'est *The Female Man*²³¹ qui lui attira une certaine célébrité et est aujourd'hui considéré comme un classique de la SF²³². La nouvelle *When it changed* (1972), qui se déroule à Whileaway, l'utopie gynocentrique de *The Female Man*, lui fit également remporter le prix Nebula. En plus de ses activités de professeure d'université et d'écrivaine de SF, elle était connue dans les années 1960-1970 pour son rôle de critique dans *The Magazine of Science Fiction and Fantasy*, qui lui fit remporter un *Pilgrim Award* en 1988²³³. Ses essais incluent *How to Suppress Women's Writing* (1983) et *To Write Like a Woman* (1995), s'intéressant à l'histoire de la littérature d'un point de vue féministe²³⁴. Comme je l'ai évoqué dans la première partie, elle faisait partie des universitaires ayant recherché et republié des œuvres écrites par des autrices oubliées comme Mary Shelley, redécouverte dans les années 1970²³⁵. Elle était enfin une pionnière des études sur l'ancêtre de la *fan-fiction*, le *slash*, une forme de fiction homoérotique écrite et lue principalement par des femmes lesbiennes dans les années 1980. Son étude de 1985, *Pornography By Women for Women, With Love* reste une référence dans ce champ d'études marginal²³⁶.

Critique littéraire intransigeante, écrivant de et sur la science-fiction, Joanna Russ n'a jamais caché ses opinions féministes radicales. Dans un style post-moderniste typique de la *New Wave* de la science-fiction dont elle faisait partie, Russ a dans toutes ses œuvres dépeint des héroïnes éloignées des clichés de demoiselles en détresse ou de femmes fatales dévolus aux personnages féminins dans la SF traditionnelle²³⁷. De par son relatif succès commercial et son rôle critique dans le monde de la SF, elle s'est impliquée dans de nombreuses controverses avec les auteurs et autrices du genre²³⁸, n'hésitant pas à critiquer durement les autres autrices féministes pour leurs choix narratifs²³⁹. Elle échangeait également beaucoup de lettres avec celles-ci, et les quelques auteurs masculins à écrire de la SF féministe tel que Samuel Delany (qui était ouvertement homosexuel et féministe). Dans leur correspondance de 1970, ils discutaient du *Deuxième Sexe* de Beauvoir, qu'ils avaient manifestement tous deux lu, et débattaient des

²³¹ Traduit en français en 1977 sous le titre *L'autre Moitié de l'homme*, il sera réédité en août 2023 sous le titre *L'Humanité-Femme*.

²³² J. TOLBERT, « In Memoriam », *op. cit.*

²³³ *Id.*

²³⁴ C. PRIEST, « Joanna Russ obituary », *The Guardian*, 12 mai 2011 (en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2011/may/12/joanna-russ-obituary> ; consulté le 26 juillet 2023)

²³⁵ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 28-29

²³⁶ Sur le sujet, voir l'interview de Joanna Russ par deux universitaires en 2011 : J. RUSS, C. FRANCIS et A. PIEPMEIER, « Interview: Joanna Russ », *Journal of Popular Romance Studies*, 31 mars 2011 (en ligne : <https://www.jprstudies.org/2011/03/interview-joanna-russ/> ; consulté le 26 février 2023)

²³⁷ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, *op. cit.*, p. 55

²³⁸ C. PRIEST, « Joanna Russ obituary », *op. cit.*

²³⁹ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 140-141

changements que verrait le monde si l'égalité hommes-femmes était une réalité²⁴⁰. Je n'ai pas trouvé de trace que Joanna Russ ait fait partie d'une organisation féministe en particulier mais elle a pris position publiquement sur de nombreux débats du temps, dans ses essais et ses œuvres de fiction. Elle écrit en 1998 qu'elle était devenue féministe « dès qu'elle a su que le mouvement existait », en 1969, sans doute politisée par le biais des mobilisations étudiantes se déroulant sur les campus où elle enseignait²⁴¹. Dans le même texte, elle tire trois leçons majeures de ces décennies de lutte :

« La logique du féminisme est de s'étendre inexorablement vers un radicalisme généralisé. [...] que l'activisme sur une seule question est une impasse, que les classes, le sexisme et le racisme dépendent les uns des autres et que le féminisme qui ne comprend pas cela se décomposera inévitablement en carrières pour les femmes blanches bien formées (qui pensent qu'elles sont représentatives de toutes les femmes du monde), et que le féminisme ne peut pas se contenter d'être un mouvement de masse. »²⁴²

Elle regrette la radicalité du mouvement des années 1960-1970, remplacé à ses yeux par une instrumentalisation du terme "féminisme" par les riches femmes blanches pour leur avancement personnel et un féminisme académique aux écrits tellement jargonneux qu'il est incompréhensible pour les non-initiés²⁴³. Pour elle, l'erreur fondamentale du mouvement a été « d'ignorer l'interconnexion de toutes les oppressions. La théorie féministe ne peut pas expliquer toutes les oppressions »²⁴⁴. Ce regret, qu'elle adresse peut-être aussi à elle-même, correspond bien à l'ère du temps : dans les années où elle écrit, le féminisme américain est travaillé en profondeur par le concept d'intersectionnalité, théorisé par la juriste Kimberlé Crenshaw pour articuler les oppressions croisées du genre, de la race et de la classe et surtout analyser les formes de domination spécifiques produits par cette intersection. Ce genre de commentaire *a posteriori* ne doit pas être pris comme une grille de lecture facile de l'œuvre qu'on va étudier ici : ce n'est pas parce que Russ écrit qu'elle souhaite plus d'intersectionnalité dans les années 1990 qu'elle croise les formes de domination dans son livre de 1975. Au contraire, les personnages de *The Female Man* sont tous blancs, et le livre se concentre sur le féminisme plus que sur tout autre mouvement social de l'époque, même si la description de *Whileaway*, le futur eutopique, donne l'occasion de voir ce à quoi une société post-capitaliste ressemblerait.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 48

²⁴¹ J. RUSS, « Introduction », dans C. Fraser, *Revolution, She Wrote*, Seattle, Red Letter Press, 1998, p. 15

²⁴² [“The logic of feminism is to expand inexorably into generalized radicalism. [...] that single-issue activism is a dead end, that class, sexism and racism depend upon each other and that the feminism which doesn't understand this will inevitably decay into careers-for-well-todo-white-ladies (who think that somehow they are representative of all the world's women”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 13

²⁴³ *Ibid.*, p. 17

²⁴⁴ [“to ignore the interconnectedness of all oppression. Feminist theory can't explain every oppression”, Ma traduction], *Id.*

Joanna Russ fit son coming-out à la période où elle écrivait *The Female Man* en 1969, mais fut ensuite très discrète sur sa vie privée, même si le lesbianisme fut un thème récurrent de ses livres, notamment l'œuvre à l'étude²⁴⁵.

Celle-ci a une genèse particulièrement connectée à une autre œuvre du corpus : *The Female Man* a été conçue par Joanna Russ comme une réponse radicale à *La Main Gauche de la Nuit* d'Ursula Le Guin. Écrit entre 1969 et 1971, le manuscrit fut relu par Delany et Ursula Le Guin elle-même mais rejeté par de nombreux éditeurs avant d'être finalement publié en 1975²⁴⁶. Elle avait auparavant réussi à publier la nouvelle « When It Changed » que j'évoquais plus tôt, qui dépeint l'arrivée d'hommes venus de notre réalité à Whileaway, le monde de femmes inventé par Russ. La nouvelle et le roman sont le produit de la réflexion de Russ sur *La Main Gauche*. Gwyneth Jones, qui écrivit l'introduction de la réédition de *The Female Man*, résume son sentiment ainsi : « La grossesse du roi [une péripétie célèbre dans *La Main Gauche*], ne répondait pas à la soif de Russ d'un monde où les femmes pourraient être la mesure de l'humanité »²⁴⁷. Elle articula ses critiques envers l'œuvre de Le Guin dans un essai de 1971, « The Image of Women in Science Fiction », qui causa une controverse dans le milieu lors de sa republication dans le fanzine féministe *Vertex* en 1974 : elle lui reprochait principalement le manque de femmes dans l'histoire, dont le narrateur était un homme qui considérait les hermaphrodites qui l'entouraient comme des hommes (il utilisait le pronom « il » par défaut)²⁴⁸. Elle considérait globalement (constat partagé par Le Guin elle-même dans les années 1980) que le roman n'était pas assez radical, comme on l'a vu dans la partie qui lui était consacrée.

Dans *The Female Man*, Russ a au contraire voulu proposer une œuvre décidément politique, qui ne cherche à ménager personne, confrontant les lecteurs à la domination masculine tout en inspirant la colère et l'espoir d'une mobilisation féministe radicale. Ce roman à la structure particulière met en scène la rencontre de quatre femmes, des alter-egos venues de quatre réalités parallèles qui voyagent dans les mondes les unes des autres. On suit leurs différents points de vue et l'autrice s'exprime parfois directement, le tout à la première personne, ce qui désarçonne le lecteur qui se demande fréquemment qui parle. Ce patchwork de points de vue brouille peu

²⁴⁵ C. PRIEST, « Joanna Russ obituary », *op. cit.*

²⁴⁶ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, *op. cit.*, p. 54-55

²⁴⁷ [“a pregnant king did not address Russ’ hunger for a world where female human beings could be the measure of humanity”, Ma traduction], G. JONES, “Introduction”, dans J. RUSS, *The female man*, *op. cit.*, p. xii

²⁴⁸ J. RUSS, “The Image of Women in Science Fiction”, p. 214, citée par P. N. BELK, *Let’s just steal the rockets*, *op. cit.*, p. 135

à peu les différences entre les personnages (les J) et Russ, et donne à toute l'œuvre une tonalité très personnelle, particulièrement quand le lecteur est pris à partie par des passages entiers écrits au « You ». Celui-ci peut s'adresser aux femmes, ou comme ici, aux hommes, tel un réquisitoire :

« Vous ne voulez pas que je perde mon âme ; vous voulez seulement ce que tout le monde veut, que les choses aillent dans votre sens ; Vous voulez une aide dévouée, une mère qui se sacrifie, une nana sexy, une fille chérie, des femmes à regarder, des femmes dont on peut rire, des femmes à qui on peut demander du réconfort, des femmes qui lavent vos sols, achètent vos courses, cuisinent votre nourriture et gardent vos enfants hors de votre portée, des femmes qui travaillent quand vous avez besoin d'argent et qui restent à la maison quand vous n'en avez pas besoin, des femmes qui sont des ennemies quand vous avez envie d'une bonne bagarre, des femmes qui sont sexy quand vous avez envie de sexe, des femmes qui ne se plaignent pas, des femmes qui ne harcèlent pas et ne poussent pas, des femmes qui ne vous détestent pas vraiment, des femmes qui connaissent leur travail et, surtout, des femmes qui perdent. Pour couronner le tout, vous me demandez sincèrement d'être heureuse ; vous êtes naïvement perplexes quant au fait que je sois si malheureuse et si pleine de venin dans ce meilleur des mondes possibles. Quel peut bien être mon problème ? Mais ce refrain est plus que désuet. »²⁴⁹

La première J, Janet Eavson, vient de Whileaway, le lointain futur d'une réalité parallèle où les hommes ont disparu des millénaires auparavant à cause d'une maladie²⁵⁰. Les femmes y ont développé une méthode de reproduction impliquant uniquement des ovules²⁵¹ et une civilisation pastorale qui mélange un mode de vie très simple et une technologie avancée²⁵². Janet est l'équivalent d'une policière mais a exercé de nombreux autres métiers comme toutes ses compatriotes²⁵³. Elle a été choisie pour expérimenter cette sorte de voyage temporel qui l'amène vers les personnes aux motifs génétiques les plus proches des siens, non parce qu'elle est particulièrement qualifiée mais parce qu'elle n'est pas indispensable²⁵⁴. Elle reste six mois dans l'Amérique des années 1970, émissaire de son monde. Elle y rencontre Joanna, le personnage le plus proche de l'autrice, une écrivaine new-yorkaise, et elles sont rejointes par Jeannine Dadier. Elle vient d'une troisième réalité, un 1969 proche du nôtre mais où la Grande Dépression ne s'est jamais arrêtée et la Seconde Guerre Mondiale n'a pas eu lieu²⁵⁵.

²⁴⁹ [“*You don't want me to lose my soul; you only want what everybody wants, things to go your way; you want a devoted helpmeet, a self-sacrificing mother, a hot chick, a darling daughter, women to look at, women to laugh at, women to come to for comfort, women to wash your floors and buy your groceries and cook your food and keep your children out of your hair; to work when you need the money and stay home when you don't, women to be enemies when you want a good fight, women who are sexy when you want a good lay, women who don't complain, women who don't nag or push, women who don't hate you really, women who know their job, and above all – women who lose. On top of it all, you sincerely require me to be happy; you are naively puzzled that I should be so wretched and so full of venom in this best of all possible worlds. Whatever can be the matter with me? But the mode is more than a little outworn.*”, Ma Traduction], J. RUSS, *The female man, op. cit.*, p. 188-189

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 11

²⁵¹ *Ibid.*, p. 12

²⁵² *Ibid.*, p. 13-14

²⁵³ *Ibid.*, p. 1

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 21

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 26-27

Bibliothécaire et malheureuse dans son couple, elle met très longtemps à comprendre ce qui lui arrive mais finit par se résigner à ses voyages dans le temps intempestifs. On ne rencontre la quatrième J, Jael, que dans le dernier quart du livre. C'est un assassin, venu d'une quatrième réalité où après une guerre nucléaire qui a tué la moitié de la population mondiale, les survivants ont fini par se séparer entre hommes et femmes. Depuis quarante ans, une guerre froide a lieu entre les deux sexes²⁵⁶, et Jael a provoqué la rencontre entre les J car elle cherche des bases arrières à implanter dans les réalités parallèles pour gagner l'affrontement : « Nous voulons des bases sur vos mondes, nous voulons des matières premières si vous en avez. Nous voulons des endroits pour récupérer et pour cacher une armée ; nous voulons des endroits pour stocker nos machines. Surtout, nous voulons des endroits d'où partir, des bases que l'autre bord ne connaît pas. »²⁵⁷. A la fin du roman, après l'avoir accompagnée dans son monde, les autres J acceptent de l'aider.

Cette utopie est pour le moins paradoxale : elle use d'éléments surnaturels mais son histoire fantastique et onirique est ancrée dans les mobilisations féministes des années 1970 (voire dans la vie de l'autrice). De fait, plusieurs éléments majeurs du récit relèvent de l'imagination, du voyage dans le temps à la reproduction entre femmes des habitantes de *Whileaway*. *The Female Man* se rapproche de l'expérimentation mentale en ce qu'elle imagine une société de femmes à partir d'un choix narratif opportun (la disparition des hommes à la suite d'une maladie). Mais contrairement aux œuvres de la sous-partie précédente, la société imaginée est une eutopie assumée. Le contraste entre les trois autres réalités et *Whileaway* renforce même la désirabilité de celle-ci. On relève également les références permanentes de l'autrice à la société américaine, au mouvement féministe et à l'expérience quotidienne du patriarcat par les femmes. *Whileaway* et le monde de Jael sont lointains, mais l'essentiel du récit se passe dans notre monde quand Janet et Jeannine s'y trouvent. Notre propre société devient étrange sous les yeux de Janet notamment. Ce personnage est un modèle de femme qui ne cherche pas à être féminine ou masculine, mais incarne les valeurs de courage, de compassion et de fierté de sa société, effrayant les hommes et inspirant les femmes qu'elle rencontre aux États-Unis. Elle est la représentante d'un futur eutopique venue confronter les Américaines soi-disant libérées et les Américains soi-disant ouverts d'esprit des années 1970 à leurs contradictions. La critique

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 157-159

²⁵⁷ [“*We want bases on your worlds; we want raw materials if you’ve got them. We want places to recuperate and places to hide an army; we want places to store our machines. Above all, we want places to move from – bases that the other side doesn’t know about.*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 192

frontale des limites de l'égalité hommes-femmes de l'époque est à mes yeux l'intention majeure de Joanna Russ dans cet ouvrage au sarcasme incisif.

La deuxième est la fonction d'évasion de Whileaway, la société idéale de femmes. Ce rôle compensatoire de l'imaginaire est particulièrement précieux pour la communauté lesbienne, très marginale dans la société américaine de l'époque et en tension comme en solidarité à la fois avec les hommes gays et les féministes hétérosexuelles. Pour faire court, lire la description d'une société sans hommes où toutes les femmes sont parfaitement heureuses sert d'échappatoire pour les femmes qui s'étouffent dans les différentes situations décrites par le livre.

Les adolescentes qui découvrent leur homosexualité et se sentent en décalage avec leur famille peuvent se reconnaître en Laura, une jeune fille que Janet rencontre sur Terre et qui analyse avec réalisme la société qui l'entoure :

« Les femmes n'ont que des sentiments, les hommes ont un ego. Le psychologue de l'école m'a dit que je ne m'en rendais peut-être pas compte, mais que je vivais un style de vie très dangereux qui pourrait à terme conduire au lesbianisme (ha ! ha !) et que je devais essayer d'avoir une apparence et un comportement plus féminins. J'ai ri jusqu'aux larmes. Puis il m'a dit que je devais comprendre que la féminité était une bonne chose et que, même si les fonctions des hommes et des femmes dans la société étaient différentes, ils avaient la même dignité. Séparés mais égaux, n'est-ce pas ? »²⁵⁸

Toutes les femmes, et particulièrement les lesbiennes, peuvent être attirées par le *safe space* de Whileaway, un lieu de liberté fantasmé aux antipodes de la marginalisation de leur communauté aux États-Unis. Russ se réfère aux préoccupations de la vie de tous les jours des femmes américaines en écrivant : « On ne peut pas sortir trop tard à Whileaway, ou se lever trop tôt, ou dans le mauvais quartier de la ville, ou sans escorte. Vous ne pouvez pas sortir du réseau de parenté et devenir une proie sexuelle pour des étrangers, car il n'y a pas de proie et il n'y a pas d'étranger - le réseau est mondial »²⁵⁹. La fiction peut offrir un sanctuaire où vivre ses désirs de tous ordres, ici celui d'expérimenter un monde sans domination masculine.

Toutes les femmes qui ont un jour été en colère contre une injustice liée à leur genre peuvent être inspirées par Whileaway, ou exulter de la rage revancharde des femmes en guerre contre

²⁵⁸ ["Women only have feelings; men have egos. The school psychologist told me I might not realize it, but I was living a very dangerous style of life that might in time lead to Lesbianism (ha! ha!) and I should try to look and act more feminine. I laughed until I cried. Then he said I must understand that femininity was a Good Thing, and although men's and women's functions in society were different, they had equal dignity. Separate but equal, right?"] Ma Traduction], *Ibid.*, p. 66

²⁵⁹ ["There's no being out too late in Whileaway, or up too early, or in the wrong part of town, or unescorted. You cannot fall out of the kinship web and become sexual prey for strangers, for there is no prey and there are no strangers - the web is world-wide."] Ma Traduction], *Ibid.*, p. 80

les hommes dans le monde de Jael. Comme le remarque justement le journaliste du Guardian Christopher Priest dans son portrait posthume de Joanna Russ :

« Russ ne s'est pas contentée de faire la chronique des problèmes des femmes, mais a ouvert le débat pour y inclure un examen franc des faiblesses des femmes. En particulier, elle n'a pas hésité à dépeindre ses personnages féminins comme étant capables d'une violence destructrice et a utilisé le support de la fiction spéculative pour placer les femmes dans des situations extrêmes ou militantes d'une complexité refusée aux écrivains féministes plus conventionnels »²⁶⁰

Parfait exemple, Jael est une tueuse froide et calculatrice dont la violence décomplexée envers les hommes est jouissive autant qu'effrayante pour les autres J (et supposément pour les lectrices). Il n'est pas anodin qu'on assiste à une scène où Jael utilise un androïde à l'apparence humaine pour son plaisir dans une scène de sexe qui renverse les rapports de pouvoir hommes-femmes habituels. La soumission sexuelle de l'*ersatz* d'homme contrebalance l'attitude agressive de Jael, qui ne se limite pas à son activité guerrière. L'association entre sexe et violence est différente de celles suggérées par *La Main Gauche* et *Les Ruines d'Isis* : si la violence n'y était pas condamnée en soi, les discussions autour du sujet dans les deux romans associaient la violence, le désir de conquérir, dominer et posséder à ce qu'il y avait de plus destructeur dans la masculinité traditionnelle. Dans *The Female Man*, les femmes sont capables de violence et de domination, pas par nature mais par nécessité de survie (voire par vengeance : Jael est notamment devenu un assassin parce qu'elle a été violée dix-sept ans auparavant²⁶¹). Le sous-entendu est que la violence n'est pas réservée aux hommes : dans un monde où les femmes peuvent répondre à l'agression masculine et gagner, elles sont aussi violentes.

Cette revendication de la violence n'a rien d'anodin. On verra en détail dans la deuxième partie les prises de position de Russ sur des débats féministes de l'époque, dans lesquels elle intervient aussi par ses écrits académiques et ses essais. Pour l'instant, afin de finir de cerner l'intention politique de Russ pour son utopie, je pense intéressant de relier sa vision de la violence à la stratégie qu'elle préconise pour le mouvement féministe.

Whileaway est la plus statique des utopies étudiées ici, et on y passe finalement peu de temps puisque pour l'essentiel de l'histoire c'est Janet, la voyageuse venue de cette eutopie, qui visite d'autres réalités moins roses (par rapport auxquelles Whileaway ressort toujours comme

²⁶⁰ [“Russ was not content merely to chronicle women's issues but to open the debate to include a frank examination of women's weaknesses. In particular, she did not shrink from depicting her female characters as capable of destructive violence and used the medium of speculative fiction to place women in extreme or militant situations of a complexity denied to more conventional feminist writers.”, Ma Traduction], C. PRIEST, « Joanna Russ obituary », *op. cit.*

²⁶¹ J. RUSS, *The female man*, *op. cit.*, p. 186

meilleure en comparaison). Mais à la fin du roman, Jael suggère que la guerre entre les sexes que mène son époque a conduit à l'existence de cette société idéale grâce à l'élimination de tous les hommes. Elle dit ainsi à Janet que :

« Les lignes des mondes autour de toi ne sont pas si différentes des miennes, des tiennes, des leurs, et il n'y a de maladie dans aucune d'entre elles. La maladie de Whileaway est un gros mensonge. Tes ancêtres ont menti à propos de ça. C'est moi qui vous ai donné votre « maladie » ma chère, à propos de laquelle vous pouvez à présent moraliser autant que vous voulez ; moi, moi, moi, je suis la maladie, Janet Evason. Moi et la guette que j'ai menée ont bâti votre monde pour vous, moi et celles comme moi, nous vous avons donné un millier d'années de paix et d'amour et les fleurs de Whileaway se nourrissent des os des hommes que nous avons tués »²⁶²

On peut tirer trois interprétations de ce retournement de situations.

Sur un plan littéral, on peut raisonnablement penser que Russ ne conseille pas un génocide des hommes. Pour Guy Bouchard, les récits gynocentriques ne sont pas programmatiques en tant que tels, ils relèvent plus d'un intérêt critique et d'un fantasme sécessionniste²⁶³, une interprétation que je rejoins. La liberté et la non-domination dont disposent les femmes de Whileaway peuvent être propositionnelles, et envisagées pour notre monde, mais la fonction d'évasion de cette eutopie et certainement les convictions sécessionnistes de Russ ont fait qu'elle a préféré représenter un monde sans hommes.

Plus métaphoriquement, on peut lire cet élément narratif comme une illustration de la conviction de Russ que, stratégiquement, les femmes seront peut-être contraintes à une forme de violence pour se protéger et obtenir l'égalité, qui ne sera pas accordée gracieusement mais devra être conquise par la force comme dans toute révolution.

Enfin, le message qui ressort de cette révélation et de la décision en conséquence des trois autres J d'aider Jael dans son combat, est que la solidarité entre toutes les femmes est la condition *sine qua non* pour qu'advienne un futur féministe. Les protagonistes acceptent d'aider Jael dans la guerre que mènent les femmes de son époque contre les hommes car elles pensent que c'est le meilleur moyen de parvenir à Whileaway. Le message politique subtil de *The Female Man* reste sans doute que l'alliance de toutes les femmes est nécessaire pour parvenir à la révolution. Cela peut sembler banal mais prend tout son sens dans le contexte de division qui marque le mouvement féministe de l'époque, sans parler de l'articulation avec d'autres mouvements sociaux (pour les droits civiques, le mouvement gay et lesbien, pacifiste, les différentes formes

²⁶² [“The world-lines around you are not so different from yours or mine or theirs and there is no plague in any of them, not any of them. Whileaway's plague is a big lie. Your ancestors lied about it. It is I who gave you your “plague,” my dear, about which you can now pietize and moralize to your heart's content; I, I, I, I am the plague, Janet Evason. I and the war I fought built your world for you, I and those like me, we gave you a thousand years of peace and love and the Whileawayan flowers nourish themselves on the bones of the men we have slain.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 205

²⁶³ G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *op. cit.*, p. 496

d'opposition au capitalisme...). C'est ce que souligne Moylan dans son livre sur les utopies des années 1970, dont *The Female Man* est un exemple. Whileaway n'est qu'un futur possible mais il est le futur pour lequel les personnages sont prêts à se battre à la fin : cela signifie que cette eutopie est inscrite dans une histoire incertaine et qu'elle est symboliquement l'objectif de la révolution²⁶⁴. Le roman promeut une stratégie d'« effort collectif et non hiérarchique »²⁶⁵ plutôt que de suivre une avant-garde éclairée pour arriver à la révolution. Moylan distingue trois axes complémentaires dans la stratégie politique développée par Russ dans ce livre : l'éducation ou *consciousness-raising*, au cœur du mouvement féministe de l'époque et qu'on voit à l'œuvre entre les J ; la violence, par le biais de Jael ; et la déconstruction du discours dominant allant de pair avec le développement d'un système de valeurs alternatif²⁶⁶. L'alliance des quatre J apparaît comme une version réduite de l'alliance de toutes les femmes en dépit de leurs différences que veut Russ²⁶⁷.

Je tendrais à adopter cette interprétation. De fait, la vision de la violence et de l'histoire de *The Female Man* est bien différente des réflexions prudentes des deux précédentes œuvres. Les réalités parallèles dont sont issues les quatre héroïnes témoignent de l'imprédictibilité de l'histoire et donnent à la lutte féministe un caractère urgent et vital : Whileaway doit être préservée par la lutte coordonnée des femmes de toutes les époques. Gwyneth Jones n'en dit pas moins dans son introduction à la réédition de *The Female Man* : « On peut affirmer que chaque décision banale que nous prenons crée un moi différent, avec un présent et un passé différents. Mais toutes les décisions ne sont pas anodines »²⁶⁸. Le futur eutopique est donc loin d'être acquis : même s'il ne fait face à aucune menace extérieure, il est toujours en risque de ne jamais exister si les hommes gagnent la guerre des sexes.

La conclusion guerrière de *The Female Man* oscille à l'image de tout le livre entre espoir et violence, satire et stratégie pratique, faisant de ce récit décousu à la forme inédite une utopie d'un nouveau genre. Répondant à *La Main Gauche de la Nuit* autant qu'elle s'inspire de toutes les autrices d'utopies féministes qui l'entourent, Joanna Russ offre avec son roman le plus célèbre un brûlot politique visant à choquer pour éveiller les consciences autant qu'une leçon d'organisation pour les féministes divisées de son temps et un aperçu de ce qu'un monde sans

²⁶⁴ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, op. cit., p. 68-69

²⁶⁵ [“collective and non-hierarchical effort”, Ma traduction], *Ibid.*, p. 72

²⁶⁶ *Id.*

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 72-73

²⁶⁸ [“Arguably, every trivial decision we make creates a different self, with a different present and a different past. But not all decisions are trivial.”, Ma Traduction], G. JONES, “Introduction”, dans J. RUSS, *The female man*, op. cit., p. ix

hommes aurait de bon (à prendre littéralement, comme un échappatoire, ou métaphoriquement, comme une proposition de tout ce qu'il y a à rejeter dans la masculinité traditionnelle pour bâtir un futur féministe). *The Female Man* est travaillé par une intentionnalité complexe et multiforme, à son image.

***The Wanderground* : un manifeste séparatiste**

Sally Miller Gearhart (SMG) est née en 1931 dans une petite ville de Virginie. Fille d'un dentiste et d'une secrétaire qui divorcèrent quand elle était enfant, elle fut principalement élevée par sa grand-mère qui tenait une pension de famille²⁶⁹. La biographie disponible sur le site de SMG relève que la vie de communauté qu'elle a connue dans son enfance « lui a appris très tôt à s'attendre et à faire confiance à la force collective des femmes. Elle a appris d'elles que les femmes "sont la source du pouvoir, le cœur de l'action et le point central de l'amour" »²⁷⁰.

Elle fit des études d'anglais et de théâtre à Briar College, puis une thèse en théâtre soutenue à l'Université d'Illinois en 1956. Jusqu'en 1970, elle passa toute sa carrière à l'université, enseignant dans divers établissements de seconde zone au Texas et au Kansas, cachant soigneusement son orientation sexuelle et étant victime de plusieurs tentatives de chantage à ce propos comme elle le révéla plus tard²⁷¹. En 1970 elle déménagea à San Francisco, la ville où le plus d'homosexuels hommes et femmes trouvaient refuge pour vivre leur sexualité ouvertement à l'époque. Elle devint la première personne ouvertement homosexuelle embauchée comme professeure dans une grande université américaine, en l'occurrence l'Université de San Francisco, où elle resta vingt ans²⁷². Elle y contribua notamment à développer l'un des premiers programmes de *Women et gender studies*.

En plus de ses activités académiques, elle devint une personnalité publique prenant position dans de nombreux mouvements sociaux de l'époque, et une écrivaine de fiction et de non-fiction. Comme elle l'écrit elle-même :

« J'ai passé les deux décennies suivantes non seulement dans les salles de classe, mais aussi dans les rues, à lutter pour des causes progressistes et à écrire des articles et des récits qui ne reflétaient que quelques-unes - mais, pour être juste, certainement certaines - des valeurs qui avaient été une

²⁶⁹ C. COLE, « Small Town Girl Gets Bigger », sur *Sally Miller Gearhart*, 2023 (en ligne : <https://sallymillergearhart.net/sallys-story/> ; consulté le 20 mars 2023)

²⁷⁰ ["taught her early to expect and trust the collective strength of women. From them, she learned that women "are the source of power, the heart of action, and the focal point of love."], *Id.*

²⁷¹ *Id.*

²⁷² *Id.*

partie si formidable de mon éducation et de mes premières années professionnelles »²⁷³

SMG produisit de nombreuses conférences et des essais sur le féminisme et le lesbianisme. Elle co-écrivit en 1974 *Loving Women/Loving Men: Gay Liberation and the Church*, s'adressant aux églises conservatrices qui refusaient d'accueillir des homosexuels. Elle édita l'année suivante un tarot féministe, la première publication de Persephone, une maison d'édition lesbienne qui publia également en 1978 l'utopie féministe de SMG, *The Wanderground, Stories of the Hill Women*, sur laquelle je me pencherai dans un instant²⁷⁴. Elle apparut dans le film documentaire *Word Is Out: Stories of Some of Our Lives*, qui racontait en 1977 la vie de vingt-six personnes gay et lesbiennes en Californie, et est intervenue dans d'autres documentaires sur l'histoire des personnes gay et lesbiennes aux États-Unis²⁷⁵.

Engagée pour les droits des femmes, des homosexuels et pour l'environnement, elle s'impliqua notamment dans la campagne d'Harvey Milk contre la *Proposition Six*, ou Initiative Briggs, moment clé de l'histoire des mobilisations LGBT en Californie. Le sénateur conservateur John Briggs proposa en 1978 par referendum une loi interdisant aux homosexuels d'enseigner en Californie. Harvey Milk, conseiller municipal ouvertement gay de San Francisco et figure politique locale, mena la campagne du non au référendum. SGM prit notamment part à un débat télévisé très regardé à ses côtés contre Briggs²⁷⁶. La proposition de loi fut rejetée à 58% des voix lors du référendum, qui constitue la dernière tentative de mobilisation contre les droits des homosexuels en Californie via des référendums locaux.

Installée dans un chalet en bois dans la zone rurale du centre de l'État avec sa compagne et collègue de l'Université de San Francisco, Jane Gurko, SGM reçut des amies, formant une communauté de femmes nommée *Women's Land*²⁷⁷. Elle lut et écrivit de la science-fiction en plus de ses activités militantes, qui se traduisaient notamment dans les années 1970-1980 par des articles et interviews dans des journaux de la communauté lesbienne²⁷⁸. Elle écrivit des nouvelles publiées dans des fanzines et une duologie dystopique, publiée beaucoup plus tard sous le titre *The Kanshou* (2002) et *The Magister* (2003). Après sa mort en 2021, l'Université

²⁷³ [“I spent the next two decades not only in the classroom but in the streets, fighting for progressive causes and writing articles and stories that reflected only a few – but, to be fair, certainly some – of the values that had been such a formidable part of my upbringing and early professional years”, Ma Traduction], S. GEARHART, « Sally's Story », 2023 (en ligne : <https://sallymillergearhart.net/sallys-story/> ; consulté le 26 février 2023)

²⁷⁴ C. COLE, « Small Town Girl Gets Bigger », *op. cit.*

²⁷⁵ *Id.*

²⁷⁶ *Id.*

²⁷⁷ S. LUEDERS, « Sally Miller Gearhart papers », sur *Archives West*, s. d. (en ligne : <https://archiveswest.orbiscascade.org/ark:/80444/xv81757> ; consulté le 4 août 2023)

²⁷⁸ C. COLE, « Small Town Girl Gets Bigger », *op. cit.*

d'Oregon a établi un *Sally Miller Gearhart Fund for Lesbian Studies* au sein du *Women's and Gender Studies* program.

Publié en 1978, *The Wanderground. Stories of the Hill Women* peut être décrit comme un roman car il a une intrigue qui se dévoile peu à peu, mais aussi et plus justement comme une collection d'histoires centrées sur différents personnages reliés entre eux. Dans un avenir proche (par rapport aux années 1970), une partie des femmes s'est réfugiée dans les collines de l'Ouest américain pour fuir la violence masculine. Une panique morale s'était emparée des États-Unis quelques temps plus tôt à la naissance d'enfants sans pères dans une communauté de femmes. Les religieux conservateurs réussirent à imposer dans de nombreux États des lois obligeant les femmes à être mariées, leur interdisant de porter des pantalons, leur imposant un couvre-feu... Comme un personnage ayant vécu cette période le raconte :

« Les femmes sont devenues de plus en plus divisées. Toutes celles qui avaient l'air bizarre ont été rassemblées - vous savez, celles qui ne voulaient même pas porter de longues robes hippies, ou celles qui ne se peignaient pas, celles qui préféraient être avec des femmes plutôt qu'avec des hommes, ou celles qui donnaient du fil à retordre à leurs maris. C'était un véritable cauchemar. Seules celles qui avaient l'air et se comportaient comme des dames avaient une chance. Et elles n'étaient pas prêtes à défendre les femmes qui refusaient de se conformer. "Ne me regardez pas, je ne suis pas une sorcière ! Je ne suis pas une sorcière !" »²⁷⁹

Les femmes refusant de se conformer au nouvel ordre fuirent dans les zones rurales, où elles furent traquées lors des *Cunt Hunts* organisées par des groupes d'hommes avec l'assentiment des propriétaires des terres, pour violer et tuer les femmes cachées qu'ils trouvaient. Mais un jour, les hommes devinrent impuissants en dehors des villes, leurs machines ne fonctionnant plus et les animaux refusant de leur obéir. Depuis ce basculement, les avions se crashent après une heure de vol, les automobiles, les bateaux à moteur et les trains tombent en panne dès qu'ils pénètrent dans la nature. L'une des *Hill women* raconte simplement ce moment ainsi :

« "Il était une fois" [...] "un viol de trop". Il était une fois..." [...] "le moment où la Terre a finalement dit 'non'. Il n'y a pas eu de tempête, de tremblement de terre, de raz-de-marée ou d'éruption volcanique, ni de moment précis pour marquer son arrivée. Il est seulement devenu évident que cela s'était produit, et que cela s'était produit partout »²⁸⁰

²⁷⁹ ["Women became more and more divided. All the freakylooking ones were rounded up—you know, those who wouldn't wear even long hippie dresses, or those who didn't comb their hair, the kind that would rather be with women than with men, or the kind who gave their husbands any taste of a hard time. God, it was a nightmare. Only the ones who looked and behaved like ladies had a chance. And they weren't about to defend women who refused to conform. 'Don't look at me. I'm no witch!'", Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 165

²⁸⁰ ["Once upon a time," [...] "there was one rape too many. Once upon a time..." [...] "The earth finally said 'no.' There was no storm, no earthquake, no tidal wave or volcanic eruption, no specific moment to mark its happening. It only became apparent that it had happened, and that it had happened everywhere.", Ma Traduction], *Ibid.*, p. 171-172

Plusieurs générations plus tard, quand commence le roman, les femmes des collines de l'Ouest américain sont auto-suffisantes et ont formé une micro-société eutopique dans la nature, le *Wanderground*, tandis que les hommes vivent dans la Ville avec les femmes qui sont restées, traitées comme des prostituées. Ils mangent des substituts chimiques à la nourriture et communiquent peu avec les autres villes à part via des messagers à pied. Les *Hill women*, elles, ont développé des pouvoirs psychiques : elles peuvent projeter leurs sens et leur esprit par télépathie et communiquer avec les éléments et les animaux, en tirer de la force et vice-versa. Elles ont des enfants - uniquement des filles - par parthogénèse²⁸¹. Certaines se travestissent pour espionner les hommes en Ville. Elles maintiennent un contact psychique occasionnel avec d'autres groupes de femmes séparatistes, et rencontrent de temps en temps leurs alliés, les *gentles*, les hommes qui ont quitté les villes et vivent en communauté, ayant renoncé au sexe et à la violence. Elles se sont fixées une tâche :

« Travailler comme si la Terre, la Mère, pouvait être sauvée. Travailler comme si nos soins de guérison n'étaient pas trop tardifs. Travailler pour arrêter la main du tueur, L'aider à changer ou l'aider à mourir. »²⁸²

Elles sont dirigées par *The Long Dozen*, un gouvernement formé de représentantes des trois régions du *Wanderground*, qui tournent parmi toute la communauté. Quand le roman commence, une femme s'étant enfuie des villes a été violée, et retrouvée par une *Hill woman*, ce qui a causé une intense inquiétude parmi toute la communauté. Une délégation est envoyée discuter avec les *gentles* des derniers développements. Cette intrigue reste secondaire et est surtout dévoilée dans les derniers chapitres, l'essentiel des histoires assemblées décrivant surtout les différents aspects de la vie quotidienne des *Hill women*, dans un style très réaliste malgré les nombreux éléments surnaturels du récit.

Sally Miller Gearhart cite Joanna Russ comme sa première source d'inspiration en science-fiction : « elle est celle qui a commencé à lier féminisme et science-fiction » à ses yeux, tandis qu'elle reconnaît que Marion Zimmer Bradley écrit de bonnes histoires mais n'est pas féministe²⁸³. Ce jugement est formulé lors d'une interview de 1980 dans un journal lesbien, que je réutiliserai car SMG y discute de ses intentions pour *The Wanderground*. Elle donne une idée

²⁸¹ Voir infra, p. 132-133

²⁸² [“*To work as if the earth, the mother, can be saved. To work as if our healing care were not too late. Work to stay the slayer's hand, Helping him to change Or helping him to die.*”, Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 211

²⁸³ S. M. GEARHART et S. STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground* : An interview with Sally Gearhart », *Off Our Backs*, vol. 10, n° 1, 1980, p. 26

de sa vision des utopies féministes et de leur fonction politique, plus proche du radicalisme de Russ que des prises de position ambiguës de MZB.

The Wanderground est l'œuvre du corpus faisant le plus appel à la magie pour rendre possible sa société idéale, mais elle est aussi la plus proche d'expérimentations politiques réelles de l'époque, en l'occurrence les communautés de femmes dans des zones rurales américaines auxquelles elle rend hommage. Ce paradoxe illustre la vision particulière de l'utopie de son autrice. Dans un de ses essais, Sally Miller Gearhart écrit pour justifier le pouvoir politique de l'utopie : « Je crois que la *fantasy*/le fantasme est l'une des premières étapes de l'action politique »²⁸⁴.

De fait, son utopie est en partie fantasmagorique, et joue le même rôle d'évasion que *Whileaway* dans *The Female Man*. Cependant, dans son interview de 1980, SMG défend le rôle métaphorique des éléments surréalistes du récit, qui ne doit pas être uniquement pris comme un fantasme, une expérimentation mentale, mais comme un programme. Par exemple, les pouvoirs psychiques exagèrent métaphoriquement le travail de protection par le fantasme que de nombreuses femmes font au quotidien pour échapper à leur malheur ou leur frustration²⁸⁵. De manière générale, il me paraît crucial de comprendre que le changement psychologique et spirituel est pour Gearhart plus important que toute autre forme de mobilisation politique²⁸⁶. Elle déclare ainsi : « Le féminisme tel que je le conçois est une idéologie de la possibilité, non pas de la probabilité mais de la possibilité »²⁸⁷. Elle s'autorise une dose d'imaginaire dans son utopie pour rendre tangibles ses opinions politiques : la communauté de destin des femmes et de la nature face à la violence masculine, la nécessité pour les femmes de pouvoir contrôler la reproduction pour ne pas en être prisonnière, l'importance des communautés de femmes pour la sécurité matérielle et spirituelle qu'elles offrent... Je rejoins sur ce sujet le point de vue d'Elaine Baruch et Ruby Rohrllich, autrices d'une synthèse de 1984 sur l'utopie féministe. Elles considèrent que pour Sally Miller Gearhart la fonction politique de l'utopie féministe est de comparer notre société à une alternative eutopique, critiquer les valeurs dominantes actuelles, démontrer en quoi les maux de la société actuelle viennent du patriarcat et présenter les femmes comme non seulement les égales des hommes mais aussi les seules maîtresses de leur reproduction²⁸⁸.

²⁸⁴ ["*I believe in fantasy as one of the first steps in political action*", Ma Traduction], S. M. GEARHART, "The Scholar as Activist", 1980, p. 4, cité dans P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, op. cit., p. 123

²⁸⁵ S. M. GEARHART et S. STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground* : An interview with Sally Gearhart », op. cit., p. 24

²⁸⁶ *Id.*

²⁸⁷ ["*feminism as I understand it is an ideology of possibility, not probability but possibility*", Ma Traduction], *Id.*

²⁸⁸ R. ROHRLICH et E. HOFFMAN BARUCH, *Women in search of utopia*, op. cit., p. 297

Etant donné ce parti pris, l'intention de l'auteurice pour son utopie me paraît autant programmatique que critique. Peut-être plus que toute autre œuvre du corpus, *The Wanderground* est remplie de références précises aux combats des années 1970, notamment à l'expérience séparatiste lesbienne. La deuxième partie du mémoire sera notamment consacrée au débat du mouvement féministe sur le séparatisme, l'occasion d'explorer en profondeur l'apport de SMG sur le sujet. Pour l'instant, je me contenterai de considérer qu'imaginer une société de femmes qui s'émancipe totalement des hommes est peut-être *utopique* (au sens d'irréaliste), mais cela offre une mythologie aux communautés de femmes de l'époque. Imaginées comme des espaces de guérison, de spiritualité et de lesbianisme libre, ces expérimentations politiques jouèrent le même rôle que le havre de paix imaginaire offert par *The Wanderground* aux féministes des années 1970, fatiguées par leurs camarades de lutte masculins. L'aspect dystopique de l'histoire (les persécutions des *queers*, le *backlash* conservateur en devenir) étaient un avertissement dans le contexte de la fin des années 1970, alors que le désenchantement gagnait de nombreux militants et que les chrétiens évangéliques et leurs mobilisations contre l'avortement et les droits accordés aux homosexuels envahissaient la politique américaine.

The Wanderground est ancré dans le mouvement séparatiste lesbien, dont faisait partie SMG, et dont les principes se retrouvent radicalement mis en application dans l'œuvre. Elle martèle dans le roman « la connaissance fondamentale essentielle : les femmes et les hommes ne peuvent pas encore, ne pourront peut-être jamais, s'aimer sans violence ; ils ne sont plus de la même espèce »²⁸⁹. Ce présupposé entraîne une stratégie politique légèrement différente de celle préconisée par *The Female Man* pour arriver à une société séparatiste (au-delà des éléments surnaturels). La violence n'est absolument pas défendue par SMG, au contraire. *The Wanderground* rejette radicalement la violence, associée au genre masculin et à son appétit de domination. Ce refrain que les *Hill women* consacrent aux hommes l'illustre parfaitement :

« Si ça bouge : abattez-le.

C'est sauvage : apprivoisez-le, revendiquez-le.

Ça coule : un harnais.

Ça brille ou brûle : creusez-le.

²⁸⁹ [“the essential fundamental knowledge: women and men cannot yet, may not ever, love one another without violence; they are no longer of the same species.”, Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 125

Elle est femelle : violez-la »²⁹⁰

L'eutopie séparatiste de *The Wanderground* est en opposition totale avec cette logique de conquête. Pour Sally Miller Gearhart, le futur féministe ne se construit pas par la guerre mais par la fuite dans la nature, ce qui reflète des tactiques de lutte différentes dans le monde réel. Le travail de Françoise Flamant sur les communes séparatistes de l'époque nous donne une idée du programme de ce mouvement typique de la décennie :

« Résolument féministes, ayant fait le choix du lesbianisme, elles allaient chercher à réaliser leur utopie en créant, selon la formule de Michel Foucault, des hétérotopies : des microsociétés tournées vers un nouvel art de vivre, une nouvelle culture dans un contexte qui assurerait leur sécurité. La majorité d'entre elles étaient de jeunes adultes d'une trentaine d'années qui venaient de découvrir et de révéler leur homosexualité. »²⁹¹

Dans un article de 1979, SMG expose une vision de l'activisme politique qui s'accorde à sa volonté de se séparer d'une société si violente et injuste qu'elle ne peut être sauvée. Elle y déclare que *l'intention* de changer l'autre est un acte de violence. Historiquement, les interactions humaines se sont majoritairement faites sur le mode de la conquête, de l'appropriation de l'autre, parfois déclinée en conversion, une invasion plus insidieuse de l'esprit, qui donne « l'illusion de l'intégrité », voire qui convainc la victime que cette domination était désirée²⁹². La révolution féministe consiste donc d'abord à arrêter d'aborder toute interaction avec l'intention de changer son interlocuteur : « Nous sommes la matrice, nous sommes celle qui est le foyer de cette interaction humaine particulière, nous sommes co-créatrices et co-soutiens de l'atmosphère dans l'infinité des transformations possibles de laquelle nous allons tous changer. »²⁹³. Cette nouvelle forme de communication basée sur l'expérience des femmes est caractérisée par le respect de l'intégrité physique et psychique du vivant dans toute sa diversité²⁹⁴. Pour elle, ce changement de paradigme est crucial pour l'avenir de l'humanité étant donné que la conquête systématique de la Terre et de ses ressources sous l'influence des valeurs masculines de domination et d'exploitation sont en train de détruire la

²⁹⁰ [“If it moves: shoot it down. It is wild: tame it, claim it. If it flows: a harness. It shines or burns: gouge it out. It is female: rape it.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 209

²⁹¹ F. FLAMANT, *Women's Lands : construction d'une utopie, Oregon, USA, 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2015, p. 13

²⁹² [“the illusion of integrity”, Ma Traduction], S. M. GEARHART, « The womanization of rhetoric », *Women's Studies International Quarterly*, vol. 2, n° 2, 1^{er} janvier 1979, p. 196

²⁹³ [“We are the matrix, we are she-who-is-the-home-of-this-particular-human-interaction, we are a co-creator and co-sustainer of the atmosphere in whose infinity of possible transformations we will all change.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 200

²⁹⁴ *Id.*

planète²⁹⁵. Les valeurs féminines de respect de l'autre et de communion avec la nature fondent l'alternative qui pourra réinventer les rapports humains et avec la nature.

L'autre message politique de *The Wanderground* quant à la stratégie politique du mouvement politique concerne les relations avec ses alliés. Comme elle l'explique dans son interview de 1980, l'autrice a commencé par réserver les pouvoirs psychiques aux femmes, dont « lorsque nous aurons une nouvelle société, ce sont les valeurs qui prévaudront. Les hommes n'auront que très peu d'importance. Ils ne feront pas de bruit, et il n'y aura aucune chance pour que ce pouvoir violent se lève à nouveau »²⁹⁶. Elle ne s'attendait pas à une bonne réception de l'œuvre de la part des hommes hétérosexuels mais elle a eu quelques collègues intéressés, ce qui lui a fait se demander si ils avaient un recul sur ce qu'il y a de violent dans leur sexualité, ce qui est un effet bienvenu mais inattendu de l'œuvre²⁹⁷. Elle a une vision plus ambiguë de l'alliance politique effective entre lesbiennes et gays. Elle affirme dans l'interview que la solidarité féminine prime pour elle sur l'alliance entre personnes LGBT, un positionnement mal reçu par ses camarades gays :

« Ils ne comprennent pas pourquoi je suis si contrariée, pourquoi je vote pour une femme hétérosexuelle plutôt que pour un homosexuel ? Comme si j'avais une affinité avec eux autre que le fait que la société nous a liés et nous a pressés ensemble parce que nous aimons des personnes du même sexe. Et les sexes sont si différents »²⁹⁸.

C'est la morale qu'elle voulait imprimer à son utopie mais elle n'arrivait pas à écrire le dernier chapitre dans ces termes et s'est laissée porter vers la version définitive, où les *gentles* commencent à développer des dons psychiques différents de ceux des femmes, même si cela l'effrayait. Dans la réalité, elle avait peur que les gays, qui sont après tout très proches des dominants (les hommes blancs hétérosexuels), ne soient le groupe minoritaire le plus co-optable par le système²⁹⁹. Malgré tout elle encourageait le féminisme à défendre tout le monde et les gays à devenir féministes³⁰⁰. Les derniers chapitres donnent la parole aux *gentles*, qui représentent métaphoriquement les hommes gays ou éventuellement les hommes hétérosexuels féministes. SMG s'est finalement rangée à l'idée selon laquelle

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 201

²⁹⁶ [“they're the ones who ultimately, when we have a new society, whose values are going to be the ones that prevail. Men will be of very little consequence. They aren't going to make any noises, and there's not going to be any chance for that violent power to rise up again”, Ma Traduction], S. M. GEARHART et S. STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground* : An interview with Sally Gearhart », *op. cit.*, p. 25

²⁹⁷ *Id.*

²⁹⁸ [“They do not understand why it is that I'm so upset, why am I voting for a straight woman instead of a gay man? As if I had an affinity with them other than the fact that society has linked us together and op pressed us together because we love people of the same sex. And the sexes are so different.”, Ma Traduction], *Id.*

²⁹⁹ *Id.*

³⁰⁰ S. M. GEARHART, *The Wanderground*, *op. cit.*, p. 25

« il est possible que les hommes soient en mesure de faire quelque chose de non-violent, qui soit néanmoins aussi nourrissant et égal à ce que font les femmes des collines. Selon mes convictions politiques, cela n'arrivera pas, mais quelque chose en moi me pousse à dire que nous devons permettre à cette possibilité d'être exprimée. Je considère ce chapitre sur les *gentles* comme une déclaration de la possibilité de ce que les hommes peuvent réellement faire d'une manière séparatiste. »³⁰¹

L'œuvre est radicale, pleine de colère et d'espoir comme *The Female Man*. Elle partage avec elle une intention politique ambiguë : entre le *safe space* imaginaire, le programme eutopique et la mise en application d'une stratégie politique. Fable écoféministe et programme de résistance à la domination masculine et hétérosexuelle, *The Wanderground* est avant tout le manifeste d'un mouvement, le séparatisme lesbien. Cette utopie reflète et révèle ses ambiguïtés : le roman va au bout de la logique de l'expérimentation bien réelle de micro-sociétés gynocentriques, mais ne peut le faire qu'au prix d'outils narratifs rendant possible l'eutopie.

Sally Miller Gearhart et Joanna Russ ont en commun d'user de beaucoup de surnaturel pour expliquer ce qui rend possibles leurs sociétés séparatistes eutopiques mais de proposer des programmes de lutte faisant référence à des mouvements sociaux dans lesquels les autrices ont été impliquées. Toutes deux sont des universitaires et des militantes avant d'être des écrivaines de science-fiction, ce qui explique que leur positionnement politique soit plus assumé que pour Marion Zimmer Bradley et Ursula Le Guin.

L'eutopie accessible de Marge Piercy

Marge Piercy est née en 1936 dans une famille juive ouvrière de Detroit. Petite-fille d'un syndicaliste assassiné pendant qu'il organisait une grève des boulangeries de la ville, elle a grandi dans un milieu marqué par le militantisme de gauche³⁰². Dans une interview de 2004 revenant sur son parcours politique et littéraire, elle souligne que l'antisémitisme était alors une réalité quotidienne, tout comme l'assujettissement des femmes qui étaient dans sa famille « comme dans la société en général, des citoyennes de seconde zone. Je ne voyais pas pourquoi je devrais accepter ces limitations forcées sans me battre. Le fait d'être libre de faire mes propres

³⁰¹ ["it's a possibility that men may be able to do something that is nonviolent, that is nevertheless as nurturing and as equal to what it is that the hill women are doing. Now, my politics say that's not going to happen, but something in me wants to say that we've got to allow that possibility to be stated. I look upon that chapter about the gentles as a statement of the possibility of what men really can do in a separatist way.", Ma Traduction], S. M. GEARHART et S. STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground* : An interview with Sally Gearhart », *op. cit.*, p. 25

³⁰² S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, *op. cit.*, p. 134

choix est donc devenu très important pour moi dès mon plus jeune âge »³⁰³. Je me garderais de tirer de ces souvenirs d'enfance une explication trop facile de l'engagement politique postérieure de Piercy, mais il est pertinent de relever qu'elle a grandi dans un environnement politisé et a été victime de discriminations. Même si elle reconstruit en partie le récit de sa vie *a posteriori*, comme toujours lorsque l'on parle de soi, l'importance qu'elle accorde à la lutte contre le racisme dans son utopie ne vient pas de nulle part.

L'engagement militant fit partie intégrante du reste de sa vie. Elle fit des études de lettres à l'Université du Michigan (elle était la première de sa famille à accéder à l'université, grâce à une bourse). Après être diplômée d'un master, elle vécut quelques temps en France avec son premier mari, un physicien français, avant de rentrer seule à Chicago en 1959³⁰⁴. Elle y vécut difficilement d'emplois à mi-temps en tentant en vain de faire publier ses recueils de poésie et ses romans de SF (elle était depuis l'adolescence une lectrice avide du genre). Elle rejoignit le mouvement pour les droits civiques et le soutint très naturellement³⁰⁵. Comme elle l'explique dans une autre interview en 2019 :

« Les Juifs et les Noirs ont toujours été mis dans le même sac lorsque j'ai grandi. Je n'ai pas grandi en étant "blanche". Les Juifs n'étaient pas blancs. Mon premier petit ami était noir. Je n'ai découvert que j'étais blanche que lorsque nous avons passé du temps à Baltimore et que je suis allée dans un lycée ségrégationniste. Je ne peux pas dire à quel point c'était bizarre. »³⁰⁶

Remariée en 1962 à un ingénieur informatique, elle forma avec lui une union libre, et rejoignit également à cette époque le célèbre groupe anarchiste *Students for a Democratic Society* (SDS), qui se formait en opposition à la guerre du Vietnam³⁰⁷. Elle continua à y être active une fois installée à New York, où elle fit partie des fondateurs du *North American Congress on Latin America* (NACLA), une ONG publiant des informations sur les relations entre les États-Unis et l'Amérique latine³⁰⁸. Elle ne quitta le SDS qu'en 1969, quand l'organisation était au bord de l'implosion à cause de disputes en interne³⁰⁹. Elle juge *a posteriori* : « Mon engagement politique était très important d'un point de vue psychologique lorsque je ne pouvais pas être

³⁰³ [“*as in society at large, very much second-class citizens. I did not see why I should accept these forced limitations without a fight. Being free to make my own choices thus became very important to me at an early age.*”], Ma Traduction], M. PIERCY et C. TEMPLIN, « An Interview with Marge Piercy », *The Writer's Chronicle*, vol. 36, n° 6, mai 2004 (en ligne : <https://margepiercy.com/about-marge/interviews/the-writers-chronicle-interview/> ; consulté le 6 août 2023)

³⁰⁴ T. MCMANUS, « Bio », sur *Marge Piercy*, 2021 (en ligne : <https://margepiercy.com/bio/> ; consulté le 6 août 2023)

³⁰⁵ S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, op. cit., p. 134

³⁰⁶ A. E. SCHWARTZ et M. PIERCY, « At Home With Marge Piercy », sur *Moment Magazine*, 3 juin 2019 (en ligne : <https://momentmag.com/at-home-with-marge-piercy/> ; consulté le 6 août 2023)

³⁰⁷ T. MCMANUS, « Bio », op. cit.

³⁰⁸ E. FURLANETTO, « There is No Silence », *Utopian Studies*, vol. 25, n° 2, 2014, p. 416-417

³⁰⁹ M. PIERCY et C. TEMPLIN, « An Interview with Marge Piercy », op. cit.

publiée. Au moins, j'avais un certain impact sur le monde, un certain sentiment d'accomplissement. »³¹⁰. Elle s'impliqua également dans des groupes féministes à partir de 1966, et écrivit des essais et articles, même si elle considère après coup que ses écrits militants de l'époque présentaient peu d'intérêt. Il s'agissait surtout de « modes d'emploi » concrets pour l'action militante et d'agitprop³¹¹.

Installée à Cape Cod dans le Massachussetts (où elle vit toujours), Piercy se consacra à la lutte féministe à partir de 1970, pour la même raison que de nombreuses militantes de gauche de l'époque : « Je voulais explorer mon propre potentiel et celui des femmes avec lesquelles je travaillais - trouver de nouvelles façons de faire de la politique et d'atteindre des objectifs que nous considérions comme importants. »³¹². Séparée de son mari à partir de 1976, elle se remaria en 1982 avec Ira Wood, un écrivain avec qui elle a écrit plusieurs pièces ou romans à quatre mains. Elle est très impliquée depuis une quinzaine d'années dans le *Jewish renewal*, un mouvement religieux mystique et méditatif au sein du judaïsme marqué par la contre-culture des années 1960-1970³¹³.

Jugeant des décennies après de l'impact de ses années de lutte sur sa manière d'écrire, Piercy considérait en 2004 que comprendre la situation politique et être capable de lire les rapports de pouvoir lui permirent d'ajouter de la profondeur à ses écrits de fiction³¹⁴. Elle a publié une quinzaine de romans et autant de recueils de poésies. Ses œuvres les plus connues sont ses deux romans de science-fiction, *Woman on the Edge of Time* (1976) et *He, She and It* (1991).

Woman on the Edge of Time (WOTEOT) met en scène Connie, une femme d'origine mexicaine d'une quarantaine d'années. Au début du roman, elle est injustement enfermée dans un asile dans le New York des années 1970. Le proxénète de sa nièce l'a faite interner après qu'elle ait essayé de la défendre contre lui. Il n'a eu aucun mal à convaincre les médecins qu'elle était dangereuse étant donné qu'elle a déjà fait un long séjour en hôpital psychiatrique des années

³¹⁰ [“My political involvement was very important psychologically when I could not get published. At least I was having some impact in the world, some sense of purpose fulfilled.”, Ma traduction], *Id.*

³¹¹ Traduction d'un mot-valise russe signifiant à la fois agitation et propagande (*агитация и пропаганда*). Popularisé par la Révolution russe, il s'agit d'une forme de propagande en faveur du communisme, particulièrement exercée par le biais d'œuvres culturelles. Le terme est utilisé dans les mouvements de gauche radicale du monde entier au 20^{ème} siècle. BRITANNICA, « Agitprop », sur *Encyclopedia Britannica*, 2023 (en ligne : <https://www.britannica.com/topic/agitprop> ; consulté le 6 août 2023)

³¹² [“I was bored with defending feminism to men who were threatened by it, and wanted to explore my own potential and that of the women I was working with – to find new ways of doing politics as well as working toward goals that we saw as important”, Ma Traduction], M. PIERCY et C. TEMPLIN, « An Interview with Marge Piercy », *op. cit.*

³¹³ T. MCMANUS, « Bio », *op. cit.*

³¹⁴ M. PIERCY et C. TEMPLIN, « An Interview with Marge Piercy », *op. cit.*

plus tôt. Son compagnon, un voleur à la tire, est mort en prison des suites d'une expérimentation médicale lors de laquelle on lui a inoculé la grippe. Connie a alors sombré dans la dépression et négligé sa fille Angelica, jusqu'à lui faire mal en la repoussant un jour qu'elle était saoule. Lorsqu'elle a emmené sa fille aux urgences, on l'a enfermée et la garde de sa fille lui a été retirée. Quand elle est sortie de l'hôpital, Angelica avait été adoptée par un couple de Blancs de la classe moyenne et elle ne l'a jamais revue. A nouveau à l'hôpital, elle commence à avoir des visions d'une visiteuse du futur lui permettant de découvrir par projection mentale un avenir utopique bien éloigné de son présent. Luciente possède le même don de connexion mentale que Connie, et à son époque elle est engagée dans une expérience : elle tente de contacter les personnes réceptives dans le passé pour en apprendre plus sur leur mode de vie. Elle vient de la communauté utopique de Mattapoissett, au XXII^{ème} siècle. Ce village fait partie de l'archipel de communautés qui parsème la planète. Luciente en dit peu à Connie sur l'enchaînement historique qui a mené à l'émergence de cette société androgyne où la domination masculine n'existe plus (les pronoms *he/she* ont été par exemple abandonnés au profit d'un pronom neutre, *per*). On sait simplement que les désastres écologiques et les guerres entre grandes puissances ont failli détruire le monde, mais qu'une révolution a permis aux survivants de prendre le pouvoir. A l'époque de Luciente, les ennemis du nouveau monde sont repliés dans les pôles et sur une base sur la Lune. Tous les citoyens font une sorte de service militaire car les combats n'ont jamais cessé, mais cela n'empêche pas la vie de suivre son cours dans les petites unités organisées comme une fédération. Luciente emmène régulièrement Connie à son époque, où elle découvre tous les aspects de l'organisation d'une société anarchiste, post-raciste, post-patriarcale et écologique. En parallèle de cette découverte du futur eutopique de Mattapoissett, l'intrigue du roman tourne autour du danger qui guette Connie dans son époque : les médecins de son hôpital veulent expérimenter sur leurs patients une puce capable de contrôler leurs émotions. Le but est de canaliser ou supprimer ce qui pose problème chez eux pour qu'ils puissent regagner la société. Les premières personnes à être opérées, un homme et une femme noirs, ont été enfermées pour leur sexualité débridée et/ou homosexuelle. L'implant réussit à les rendre non-réactifs à toute stimulation sexuelle pour l'homme (qui se suicide à la première occasion) ou à faire d'eux des légumes (pour la femme). Connie est la prochaine à devoir être opérée, et toute la fin du livre consiste à la voir tenter de fuir (avec les conseils de Luciente), être rattrapée et finalement faire un choix radical pour mettre fin à l'expérience. Elle a en effet compris que Luciente ne l'avait pas contactée par hasard : l'avenir de Mattapoissett dépend de sa capacité à empêcher la réussite de cette expérimentation scientifique. Elle s'en rend compte lorsqu'elle est projetée vers un avenir alternatif. L'économie de ce monde souterrain repose sur

une médecine ségréguée. La majorité de la population ne sont « même pas des gens [...], de simples banques d'organes ambulantes »³¹⁵. Les femmes sont des « caricatures de féminité » après des opérations destinées à les rendre plus désirables sur le marché du sexe, que les hommes assez riches s'achètent par contrat. Les docteurs se consacrent à une forme de transhumanisme réservée à une poignée d'ultra-riches³¹⁶ et tout le monde est contrôlé de près par la police politique grâce à des implants cérébraux - sans doute des lointains héritiers de celui de Connie. Après cette vision, celle-ci choisit d'empoisonner les médecins de son hôpital (avec un pesticide qu'elle a volé dans la serre de son frère lors d'une visite chez lui pour Noël) pour supprimer l'idée même de l'implant et donc garantir l'avenir de Mattapoissett. Elle sait qu'en agissant ainsi elle se condamne à rester enfermée toute sa vie mais préfère se sacrifier pour que ses amis du XXII^{ème} siècle bâtissent un monde meilleur.

Lors d'une interview en 2016, Marge Piercy explique avoir lu toutes les eutopies et dystopies qu'elle avait pu trouver, pour comparer les stratégies narratives et ainsi dessiner un modèle qui ne soit pas statique³¹⁷. De même, elle était très intéressée par les histoires de voyage dans le temps et voulait écrire une histoire avec une visiteuse qui ne soit pas un homme blanc :

« Lorsque j'étais enfant, j'ai remarqué pour la première fois que ni l'histoire telle qu'on me l'avait enseignée, ni les histoires que l'on me racontait ne semblaient mener à moi. J'ai commencé à les réparer. Je n'ai jamais cessé de le faire depuis. Nous avons besoin d'un passé qui nous mène à nous. De même, ce que nous imaginons être en train de faire contribue grandement à définir ce que nous considérerons comme une action réalisable visant à produire l'avenir que nous voulons et à prévenir l'avenir que nous craignons »³¹⁸

Ce roman est en effet bâti sur une opposition ouverte entre la réalité de la narratrice et le futur qu'elle entrevoit, ce qui souligne tous les combats (contre le racisme, l'impérialisme et le capitalisme notamment) qui ont été menés pour arriver à une société idéale - bien qu'en lutte pour sa survie. Dans l'introduction à la réédition de 2016 de *WOTEOT*, Piercy reconnaissait :

« Pour imaginer une bonne société, j'ai emprunté à tous les mouvements progressistes de l'époque.

³¹⁵ [“not like they're people. [...] just walking organ banks”, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 318

³¹⁶ « ils sont trop occupés à prolonger la vie pour passer ici » [“they're too busy prolonging life to hang around down here”, Ma traduction], *Ibid.*, p. 319

³¹⁷ M. PIERCY, « *Woman on the Edge of Time*, 40 years on: “Hope is the engine for imagining utopia” », *The Guardian*, 29 novembre 2016 (en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2016/nov/29/woman-on-the-edge-of-time-40-years-on-hope-imagining-utopia-marge-piercy> ; consulté le 19 mars 2023)

³¹⁸ [“The other genre I was working in was time travel. I was weary of affluent white males hogging the genre, and I did not feel that they were the sort of visitors I would prefer if I were a future good society. When I was a child, I first noticed that neither history as I was taught it, nor the stories I was told, seemed to lead to me. I began to fix them. I have been at it ever since. We need a past that leads to us. Similarly, what we imagine we are working toward does a lot to define what we will consider doable action aimed at producing the future we want and preventing the future we fear.”, Ma Traduction], *Id.*

Comme la plupart des utopies féministes, *Woman on the Edge of Time* est profondément anarchiste et vise à réintégrer les gens dans le monde naturel et à éliminer les rapports de force »³¹⁹.

La caractéristique première de cette utopie est qu'elle se veut réaliste, comme le souligne Hilary Rose dans un article de 1988 sur les écrivaines de SF féministe³²⁰. À partir des propos tenus par l'autrice sur sa propre œuvre et à la lecture de celle-ci, il est certain que Piercy a voulu proposer dans WOTEOT une vision de ce qu'un futur meilleur et accessible pourrait donner. La force critique de l'œuvre, qui dissèque les rapports de pouvoir de la société américaine, est indéniable. Mais l'intention de Piercy pour son œuvre a été de montrer que tel et tel changement social était possible et désirable. La visite de sa communauté que propose Luciente à Connie est aussi destinée au lecteur : ses explications convainquent celui-ci que la fin du racisme est possible, qu'une nouvelle manière d'imaginer la parentalité ou le gouvernement est souhaitable. Le modèle utopique n'est pas présenté comme idéaliste mais plutôt comme sensé, pragmatique, par opposition à un XX^{ème} siècle inconscient. L'étonnement sincère de Luciente face à ce que Connie lui raconte de son époque sert à l'autrice d'outil pour dénaturer nos structures actuelles et présenter comme des évidences le bon sens de l'organisation de Mattapoissett. Ainsi, sur l'éthique dans la science (un sujet central du roman comme on le verra dans la deuxième partie), Luciente déclare à Connie : « Vos scientifiques étaient si... puérils ? Soigneusement élevés à travers un cursus d'études entamé tôt sans jamais demander les conséquences, sans jamais considérer un large éventail d'effets, sans jamais demander au nom de quoi... »³²¹. Au contraire à Mattapoissett les orientations scientifiques majeures sont décidées démocratiquement, une complète redéfinition de l'éthique scientifique reflétant le sens des responsabilités des habitants de Mattapoissett vis-à-vis de leur communauté :

« Bien sûr que vous pouvez décider. Cela vous concerne, comment faire autrement ? Un représentant de la base parle. Au niveau local pour un petit projet. Mais si c'est un projet majeur, comme la recherche sur la prolongation de la vie, alors tout le monde décide. Ce que cela coûterait pour commencer. Ce qu'il consommera en termes de ressources et de travail. Tout cela serait exposé. Quelles seraient les conséquences sur l'ensemble du yin et du yang, que nous pourrions prévoir ou deviner. »³²²

³¹⁹ [“*In imagining a good society, I borrowed from all the progressive movements of that time. Like most women's utopias, *Woman on the Edge of Time* is profoundly anarchist and aimed at integrating people back into the natural world and eliminating power relationships.*”, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., “Author Introduction”, p. ix

³²⁰ H. ROSE, « Dreaming the Future », op. cit., p. 132

³²¹ [“*Your scientists were so ... childish? Carefully brought up through a course of study entered on early never to ask consequences, never to consider a broad range of effects, never to ask on whose behalf ...*”, Ma traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 212

³²² [“*Of course you could decide. It affects you—how not? A rep from the base talks. On the local level for a small proj. But if it's a major proj—such as research on prolonging life would be—then everybody decides. What it would cost to begin. What it would use up in the way of resources and labor. All that would be set out. What would*

WOTEOT est ancré dans son contexte d'écriture, avec le même degré de référence à des débats intellectuels et politiques et des événements historiques que *The Wanderground*. Ils seront discutés ultérieurement, mais pour rester sur l'intention qu'on peut y discerner, je soulignerai la volonté de l'auteurice de permettre une forte identification de ses lecteurs américains à l'histoire. Celle-ci se déroule en Nouvelle-Angleterre, dans des lieux reconnaissables et avec des références à la culture et la politique américaine de l'époque. Les deux époques qu'on suit sont liées par un rapport de cause-conséquence. La dualité temporelle du roman est là pour rappeler constamment au lecteur sa responsabilité de citoyen dans l'avenir du monde. De Connie, qui n'a guère de pouvoir dans les années 1970, dépend métaphoriquement le futur de l'humanité. Cela ne signifie pas à mes yeux que Piercy attend l'action salvatrice d'un héros (ou d'une héroïne). Il paraît également simpliste de penser que d'une seule découverte technologique dépend l'avenir de l'humanité³²³. La bataille autour de l'implant cérébral est pour moi symbolique : il ramène à la hauteur d'un personnage les enjeux collectifs que Piercy veut illustrer. Ce personnage est un soldat, une militante de base dont le sacrifice restera anonyme. Dans un ouvrage sur les femmes dans l'histoire des idées, l'historienne Susan Magarey souligne l'importance de l'action collective et non individuelle dans le parcours militant de Marge Piercy, une donnée qui explique sans doute l'accent mis sur la lutte collective dans le roman³²⁴. Dans un article notamment consacré à WOTEOT, Bülent Somay souligne que pour Piercy « l'avenir se construit dans le présent, et pas seulement par les décisions des gouvernants, mais par chaque action humaine - par chaque pas de chacun d'entre nous, aussi insignifiant soit-il - chaque personne est responsable de l'avenir »³²⁵. De tous les modèles utopiques étudiés dans ce mémoire, Mattapoisett est de loin le plus stable : il ne fait face à aucune menace interne. Piercy a fait le choix de présenter un futur plus eutopique que tous les autres utopies féministes de sa génération, car le conflit de son roman repose sur le combat métaphorique et bien réel pour le faire advenir.

L'interdépendance du présent de Connie, du futur eutopique de Mattapoisett et du futur alternatif dystopique qu'elle entrevoit montre que le pire comme le meilleur sont des possibilités parmi d'autres, dont l'existence sera déterminée par les choix faits par la génération de Connie. Toute la fin du roman se centre sur une guerre qui n'a rien de métaphorique entre la

be consequences on the whole yin-and-yang of it, that we could foresee or guess.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 302

³²³ B. SOMAY, « Towards an Open-Ended Utopia », *Science Fiction Studies*, vol. 11, n° 1, 1984, p. 31

³²⁴ S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, *op. cit.*, p. 135

³²⁵ [“*the future is shaped in the present, and not just by the decisions of the rulers, but by every single human action-by every single step taken by every one of us, however insignificant it may seem-each person is responsible for the future*”, Ma Traduction], B. SOMAY, « Towards an Open-Ended Utopia », *op. cit.*, p. 37

science arrogante du présent (qui peut engendrer ce cauchemar) et le futur utopique. Un rêve de Connie durant lequel elle se visualise se battant aux côtés de Luciente et ses autres amis du futur, affrontant les médecins, juges et travailleurs sociaux qui l'ont opprimée le symbolise. Après des semaines à rendre visite à Mattapoisett par l'esprit, Connie se considère comme un soldat dans la guerre pour faire advenir un meilleur futur que sa vie actuelle : « La guerre faisait rage en dehors de son corps, en dehors de son crâne, mais l'ennemi continuerait à violer ses frontières dès qu'il aurait choisi sa prochaine avancée. »³²⁶. La fin du livre est donc logiquement marquée par un acte de guerre de Connie. Pendant une visite chez son frère pour les fêtes, plutôt que d'essayer de s'enfuir en vain avant sa deuxième opération (un premier implant lui a été retiré après qu'elle ait feint des effets secondaires préoccupants), elle choisit de voler des pesticides toxiques dans sa serre : « c'était une arme, une arme puissante qui venait du même endroit que les électrodes, la Thorazine et le dialytrode. Une des armes des puissants, de ceux qui contrôlent. Personne n'était autorisé à posséder ce poison sans licence. Elle volait un peu de leur pouvoir dans cette petite bouteille. »³²⁷. Quand elle parle à Luciente de son projet d'empoisonner les médecins pour enterrer le projet d'implant, elles ont ce dialogue éclairant : « [J'ai volé ce poison] pour tuer quelqu'un qui a du pouvoir sur moi. Qui veut m'achever." - "Le pouvoir est une violence. Quand l'a-t-on détruit pacifiquement ? On se bat tous quand on est dos au mur - ou pour abattre un mur. »³²⁸. C'est pourquoi la deuxième partie du roman présente une grammaire de la résistance aux oppressions du XX^{ème} siècle en plus de l'alternative utopique du 22^{ème}. Connie pense le meurtre qu'elle a perpétré comme un acte de réclamation du pouvoir de vie et de mort accaparé par les dominants : « Je les ai tués. Parce qu'ils sont les plus enclins à la violence. Ils ont l'argent et le pouvoir, ils ont les poisons qui ralentissent l'esprit et émoussent le cœur. Ils ont le pouvoir de vie et de mort. Je les ai tués. Parce que c'est la guerre.»³²⁹. Piercy justifie donc sa conceptualisation de la révolution par tous les moyens, y compris violents, en soulignant l'extrême violence à laquelle les dominants de tous ordres

³²⁶ [*"The war raged outside her body now, outside her skull, but the enemy would press on and violate her frontiers again as soon as they chose their next advance."*, Ma traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 367

³²⁷ [*"this was a weapon, a powerful weapon that came from the same place as the electrodes and the Thorazine and the dialytrode. One of the weapons of the powerful, of those who controlled. Nobody was allowed to possess this poison without a license. She was stealing some of their power in this little bottle."*, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 396

³²⁸ [*"To kill someone with power over me. Who means to do me in." - "Power is violence. When did it get destroyed peacefully? We all fight when we're back to the wall—or to tear down a wall."*, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 405

³²⁹ [*"I murdered them dead. Because they are the violence-prone. Theirs is the money and the power, theirs the poisons that slow the mind and dull the heart. Theirs are the powers of life and death. I killed them. Because it is war."*, Ma traduction], *Ibid.*, p. 410

soumettent les corps et les esprits des personnes dominées dans la société actuelle. Pour Connie et les autres patients de l'hôpital psychiatrique, fuir ou se battre contre ce qu'on veut leur imposer est littéralement une question de vie ou de mort.

Selon Tom Moylan, la stratégie de lutte qui ressort de cette histoire est triple : la lutte idéologique et politique (discussions, apprentissage, art) à laquelle Connie est initiée dans le futur et la lutte armée (avec le sabotage de Connie et la guerre future) permettent de se consacrer dans un troisième temps au développement personnel (les structures sociales eutopiques des habitants de Mattapoissett sont aussi le fruit d'un travail personnel sur de nouveaux rapports aux autres³³⁰). Dans le roman, Connie et Luciente forment une alliance de femmes (ici présentes et futures) qui œuvrent ensemble à faire advenir et garantir l'utopie, d'abord par la fuite de Connie, par sa résistance à l'implant qui lui permet de le faire retirer, puis en volant du poison pour empoisonner les médecins³³¹. Connie paye son engagement d'une vie d'enfermement car la lutte politique inclut pour Piercy de prendre des risques et de se confronter à l'État. Je rejoins Moylan sur le message de WOTEOT pour le mouvement féministe : Piercy appelle à une alliance de tous les mouvements progressistes, qu'ils soient féministe, LGBT, défendant les minorités ethniques, les travailleurs, les réformateurs de l'éducation et de la santé mentale, les activistes pacifistes et anti-nucléaire³³²... Comme d'autres utopies de cette génération, notamment *The Wanderground*, elle fonde sa vision politique sur une alliance oppositionnelle ancrée dans celles bien réelles de la *New Left*³³³.

Woman on the Edge of Time est l'œuvre du corpus avec le plus de valeur programmatique, qui se trouve être la plus réaliste (avec le moins de surnaturel). Cette utopie propose une image la plus séduisante possible d'une société sans domination d'aucune sorte pour encourager une alliance de tous les mouvements de gauche de l'époque dans la lutte politique et *in fine* armée contre le système en place. Fruit des engagements militants divers de son autrice, cette utopie se veut aux dires de son autrice un aperçu de l'avenir meilleur auquel tous les dominés peuvent aspirer – et pour lequel lutter.

Les cinq utopies de mon corpus ont donc été imaginées avec des intentions diverses, qui ont influencé les choix narratifs des autrices et leur manière de faire référence à leur contexte

³³⁰ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, op. cit., p. 139

³³¹ *Ibid.*, p. 131-140

³³² *Ibid.*, p. 139

³³³ *Ibid.*, p. 196-197

d'écriture. Celui-ci a en partie déterminé le contenu des œuvres, dans le sens que les autrices ont été influencées par ce que j'appellerais des conditions d'imagination : les conditions matérielles et théoriques dans lesquelles elles ont imaginé des utopies, en relation avec les débats qui dominaient leur milieu social, ici le milieu féministe en particulier. Quelles furent ces conditions ?

II. *Débats féministes et positionnements utopiques : quelles conditions matérielles d'imagination ?*

Ce n'est pas par hasard que la génération d'utopies féministes que j'ai choisie d'étudier est plus importante numériquement et symboliquement que toutes les précédentes. J'ai cité en introduction le pic de production utopique durant les années 1970, dans un pays, les États-Unis, avec une tradition littéraire plus développée pour ce genre qu'en France. Cette génération est née d'un contexte politique, militant et intellectuel particulièrement propice à la critique politique décomplexée et un optimisme pour l'avenir. Marge Piercy, l'une des autrices du corpus, écrit dans la préface à la réédition de son livre : « les utopies féministes furent créées à partir du désir de ce que nous n'avions pas à une période où le changement ne semblait pas seulement possible mais probable. Les utopies sont nées du désir d'imaginer une société meilleure quand on osait encore le faire. »³³⁴. Quel est le cadre qui permettait un tel espoir pour les féministes de l'époque ?

Après une introduction à l'histoire des mobilisations féministes de cette période, je me concentrerai sur les débats qui sont les lignes de fracture principales du mouvement dans les années 1960-1970.

Le mouvement féministe oscille entre deux visions du genre : essentialiser les valeurs et les pratiques féminines pour les valoriser ou déconstruire les caractères affectés aux hommes et aux femmes par la société patriarcale. Cette tension se retrouve dans les utopies, particulièrement sur un thème : le rapport à la maternité.

Un deuxième débat, celui-ci autant philosophique que pratique, concerne les rapports des femmes féministes aux hommes. Faut-il construire un avenir féministe avec les hommes, en partenaires égales ? A quelles conditions est-ce possible ? Obtenir une égalité de droits devant la loi suffit-elle ou des changements sociaux plus profonds sont-ils nécessaires ? Les féministes devraient-elles au contraire bâtir des utopies entre elles et se séparer des hommes plutôt que d'espérer les changer ? En somme, pour qui et avec qui se battent les féministes ?

Les deux questions que je soulève sont évidemment articulées : la vision du genre est liée à la définition du sujet politique du féminisme. Je les ai identifiées à partir de ma connaissance des débats théoriques au sein du mouvement féministe et des thèmes apparaissant dans toutes les utopies de mon corpus mais aussi en relation avec les mobilisations et pratiques militantes de

³³⁴ [*"Feminist utopias were created out of a hunger for what we didn't have at a time when change felt not only possible but probable. Utopias came from the desire to imagine a better society when we dared to do so."*, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., "Author Introduction", p. viii

l'époque, notamment la longue lutte pour les libertés reproductives et l'organisation du mouvement (entre grandes organisations nationales, groupes locaux et communautés de femmes).

Des sous-thèmes sont emboîtés dans les deux questions que j'ai évoquées : l'association entre les femmes et la nature, le lien entre une nature féminine et une spiritualité particulière, le rapport des féministes à la reproduction (la maternité est-elle un don ou une prison biologique ?). On les voit émerger à différents degrés dans les utopies du corpus.

Les positionnements des autrices dans ces débats conditionnent les modèles sociaux et politiques qu'elles décrivent. En analysant ces prises de position, je ne perdrai pas de vue les trajectoires biographiques et les écrits non-fictionnels des autrices. Leurs intentions pour leurs utopies, que j'ai reconstruites dans la partie précédente, découlent de leurs opinions sur le féminisme autant qu'elles déterminent leurs choix narratifs sur les débats politiques à l'étude.

A/ Les divisions du mouvement féministe

État des lieux du féminisme américain des années 1970

Le contexte politique général en Amérique du Nord à partir des années 1960 était celui d'une tension montante entre une grande prospérité économique, le relatif conservatisme politique d'un pays au sommet de sa puissance, et les frustrations et mobilisations de plusieurs catégories de population. Le rêve américain fut fracturé par le mouvement des droits civiques qui souligna les inégalités raciales persistantes, la guerre du Vietnam qui opposa toute une génération à la politique étrangère interventionniste et anti-communiste des États-Unis et l'éclosion de mouvements féministes et homosexuels remettant en cause l'ordre genré, autant de mobilisations sociales ayant influé sur l'art et notamment la SF³³⁵.

Les années 1960 sont vues comme une décennie contestataire, marquée par l'émergence de la contre-culture, « catégorie fourre-tout » rassemblant des pratiques notamment artistiques, des représentations nouvelles « dont le champ d'intervention se définit essentiellement à travers ses rapports antagonistes avec une culture officielle »³³⁶. Pourtant, ce sont les années 1970 qui ont vu le plus grand fleurissement de mouvements sociaux, de la naissance des mobilisations gay et lesbiennes à la cause animale en passant par les opposants au nucléaire³³⁷. La thèse de

³³⁵ P. FITTING, « Positioning and Closure: On the "Reading Effect" of Contemporary Utopian Fiction », *Utopian Studies*, n° 1, 1987, p. 28-29

³³⁶ M. RIOT-SARCEY, T. BOUCHET et A. PICON, *Dictionnaire des utopies*, op. cit., p. 63

³³⁷ J. FREEMAN (éd.), *Social movements of the sixties and seventies*, New York, NY London, Longman, 1983,

Micheal Denning dans *The Cultural Front*³³⁸, est que l'absence de partis ouvriers a toujours conféré au « front culturel » une importance plus grande aux États-Unis qu'ailleurs : « sans possibilité de s'intégrer à des structures partisans proprement politiques, les militants investissent l'art, la culture ou encore l'académie »³³⁹. Le fait est que l'université et l'art furent des espaces d'expression politique privilégiés à partir des années 1960, alors que de plus en plus de jeunes gens issus de différentes classes sociales accédaient à l'enseignement supérieur, formant un milieu très sensible à la politisation. La Nouvelle Gauche (*New Left*) fut l'incarnation de cette « convergence d'un esprit avant-gardiste, d'une culture de masse florissante et d'une conscience générationnelle, le tout dans le cadre d'un ordre international fluide et ouvert. »³⁴⁰. Ce terme englobe les formes nouvelles de mobilisations, principalement étudiantes, qui émergèrent d'abord en soutien du mouvement des droits civiques et en opposition à la guerre du Vietnam avant de constituer un essaim de nouvelles pensées critiques dont les principales caractéristiques furent « la multiplication des sujets de l'émancipation [au-delà du prolétariat] et [...] l'abandon progressif de la conception « statocentriste » du pouvoir en faveur d'une approche « décentralisée » de ce dernier »³⁴¹, des tendances qui se manifestèrent dans le mouvement féministe de l'époque.

Ce bouillonnement politique des années 1970 engendra une abondance d'utopies. D'après Tom Moylan, après la Seconde Guerre Mondiale, l'utopie fut déconsidérée car associée au communisme (donc à l'ennemi dans le cadre de la Guerre Froide). Les dystopies, critiquant les régimes en place se prétendant idéaux, firent florès et le désir d'utopie fut canalisé dans le consumérisme³⁴². La littérature utopique des années 1970 émergea comme une réponse critique au *statu quo* de la société américaine, à la fois une traduction à l'écrit des revendications féministes, anti-racistes et anti-capitalistes mais plus encore une mine d'alternatives à ce *statu quo*. Plutôt que de créer des cités idéales, monolithiques et homogènes, les modèles utopiques des années 1970 étaient ambigus, marqués par une diversité culturelle, raciale et sociale, et confrontés à des défis³⁴³. On peut considérer avec John Seeley que :

“la capacité même d'imaginer un avenir humain réalisable à tout moment historique est fonction de la mesure dans laquelle des personnes et une société humaines ont déjà été créées”. En d'autres termes, les sociétés sexistes sont incapables de générer des scénarios non sexistes. Dans la mesure

Preface, p. x-xi

³³⁸ M. DENNING, *The Cultural Front. The Laboring of American Culture in the Twentieth Century*, London, Verso, 1998

³³⁹ R. KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche : une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, Zones, 2013, p. 56

³⁴⁰ E. ZARETSKY, *Left : essai sur l'autre gauche aux États-Unis*, Paris, Éd. du Seuil, 2012, p. 185

³⁴¹ R. KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche*, op. cit., p. 73

³⁴² T. MOYLAN, *Demand the impossible*, op. cit., p. 8-9

³⁴³ P. N. BELK, *Let's just steal the rockets*, op. cit., p. 20

où nous sommes capables de créer des visions non sexistes de l'avenir, nous commençons à surmonter le sexisme contemporain.”³⁴⁴.

Le féminisme fut l'un des mouvements sociaux qui émergea de ce bouillonnement politique. Jo Freeman, une politiste de l'Université de Chicago qui fut aussi une militante féministe dans les années 1960 quand elle était étudiante, a produit dans un livre de référence, *Social movements of the sixties and seventies*, une approche pragmatique de ce qu'est un mouvement social. Au-delà de toutes les définitions données par les chercheurs, il a deux caractéristiques. Il est à mi-chemin entre la spontanéité et la structure : ce n'est ni un groupe d'intérêt bien organisé ni une foule sans but, mais il se situe entre les deux sur le *continuum* de l'action collective. Par ailleurs, ses membres ont conscience d'appartenir à un groupe partageant des intérêts/idées, et ne sont pas une somme d'individus pris au hasard. On peut ajouter que la plupart du temps un mouvement social crée ou relaie un message voire une idéologie politique³⁴⁵.

À partir de là on peut considérer que le féminisme est un mouvement, dont les membres ont pour plus petit dénominateur commun de se dire féministes et d'avoir un activisme politique en conséquence. Cette approche ouverte permet d'inclure les multiples terrains d'action et les modes d'organisation divers au sein du mouvement.

À partir du milieu du XIX^{ème} siècle, les premières féministes américaines, se mobilisaient pour le droit de vote des femmes. Les suffragettes formaient ce que l'historiographie a nommé *a posteriori* la Première Vague féminine, qui s'est achevée canoniquement après la Première Guerre Mondiale, quand les femmes ont obtenu le droit de vote dans un certain nombre de pays, dont les États-Unis (en 1920). Les décennies suivantes ont marqué un essoufflement du mouvement, qui avait atteint son objectif, même si des féministes socialistes ou anarchistes (marginales aux États-Unis) avaient des revendications plus radicales³⁴⁶.

Les années 1960-1970 sont l'époque de la Deuxième Vague féministe, une période de mobilisation autour de la sexualité, notamment l'accès à la contraception et à l'avortement, la lutte contre les discriminations dans l'éducation ou le monde de travail, contre les violences domestiques et sexuelles, de dénaturalisation des rôles de genre, dans le champ académique et

³⁴⁴ [“... the very capacity to imagine a feasible humane future at any historic instant is a function of the degree to which humane persons and a humane society have already been brought into being'. In other words, sexist societies are incapable of generating non-sexist scenarios. To the degree that we are able to create non-sexist visions of the future, we are starting to overcome contemporary sexism.”, Ma traduction], J. SEELEY, « What will a humane future require of us? », *Futures Canada*, vol. 1, n° 4, 1980, p. 8

³⁴⁵ J. FREEMAN (éd.), *Social movements of the sixties and seventies*, op. cit., p. 1-2

³⁴⁶ Pour un aperçu synthétique sur l'histoire de la Première Vague féminine aux États-Unis, voir J. BERKMAN, « Feminism: First-Wave North American », dans C. Kramarac et D. Spender, *Routledge International Encyclopedia of Women: Global Women's Issues and Knowledge*, London, Routledge, 2004

militant³⁴⁷. La traduction du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir a eu un certain impact aux États-Unis, mais c'est *The Feminine Mystique* de Betty Friedan qui lança en 1963 cette vague de mobilisation. Cet essai écrit comme un témoignage et une enquête, mettait des mots sur le malaise des femmes au foyer de la classe moyenne blanche, confinées dans leur rôle d'épouse et de mère dans l'Amérique conservatrice des années 1950. Les années suivantes virent une prolifération de théories féministes. En 1970 dans *Sexual politics*, résumant sa thèse, Kate Millett déconstruisit la vision patriarcale de la sexualité féminine, notamment dans la littérature occidentale, et replaça le pouvoir au cœur des rapports entre les sexes³⁴⁸. *La Femme eunuque*, de l'Australienne Germaine Greer, fut à sa sortie la même année un *best-seller* international, où elle décrivait la famille nucléaire comme castratrice pour les femmes, et critiquait le mythe du grand amour pour mieux appeler de ses vœux une libération sexuelle des femmes³⁴⁹. Je me concentrerai plus bas sur un autre essai influent, celui de Shulamith Firestone. Dans le même temps, à l'université, des chercheuses bousculèrent les méthodes et les présupposés de nombreuses disciplines. L'historienne américaine Joan Kelly-Gadol remit en cause les périodisations traditionnelles de la discipline dans son article « Did Women Have a Renaissance ? » (1977). La sociologue Nancy Chodorow analysa le processus d'allocation de toutes les responsabilités éducatives aux femmes dans *The reproduction of mothering: psychoanalysis and the sociology of gender* (1978). En 1980, la poétesse et essayiste Adrenne Rich créa le concept d'hétéronormativité (en anglais « *compulsory heterosexuality* ») pour analyser l'hétérosexualité comme une norme sociale qui régit la sexualité, un travail majeur pour l'histoire des sexualités³⁵⁰. Susan Magarey résume le *Zeitgeist* de cette période de foisonnement intellectuel féministe avec cette interrogation :

« Pourquoi, demandaient les féministes des années soixante-dix, la différence sexuelle signifie-t-elle des différences oppressives de pouvoir entre les femmes et les hommes ? Comment ces différences sont-elles apparues ? Et comment les surmonter ? À quoi ressemblerait la vie sans ces différences ? »³⁵¹

Ces questionnements théoriques reçurent des réponses différentes en fonction des structures et des stratégies militantes qui se développèrent tout au long des années 1960-1970 autour de

³⁴⁷ H. K. AIKAW, K. A. ERICKSON et J. L. PIERCE, *Feminist Waves, Feminist Generations : Life Stories from the Academy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007, p. 6

³⁴⁸ K. MILLETT, *Sexual politics*, Urbana, University of Illinois Press, 2000

³⁴⁹ G. GREER, *The female eunuch*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2001

³⁵⁰ A. RICH, « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 5, n° 4, juillet 1980, p. 631-660

³⁵¹ [“Why, asked seventies feminists, did sexual difference mean oppressive differences in power between women and men? How did such differences come about? And how could they be overcome? What would life be like without them?”, Ma Traduction], S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, op. cit., p. 125

luttons pour l'égalité des salaires, l'accès au monde du travail, un partage des tâches domestiques, les droits reproductifs et contre les stéréotypes³⁵². Aux États-Unis, Betty Friedan fonda la première organisation ouvertement féministe du XX^{ème} siècle, la *National Organization for Women* (NOW), en 1966. Elle représentait ce qu'on qualifie aujourd'hui de féminisme libéral, c'est-à-dire le courant du féminisme qui vise une égalité de statut entre hommes et femmes³⁵³. Le *Women's Lib* ou *Radical Feminism*, courant plus turbulent et divisé, vit le jour à la fin des années 60. Il fut fondé par des femmes ayant milité pour les droits civiques et contre la guerre du Vietnam, au sein de la Nouvelle Gauche, déçues par le sexisme des hommes de ces mouvements dans les organisations étudiantes *Student Non-violent Coordinating Committee* (SNCC) et *Students for a Democratic Society* (SDS). La rupture eut notamment lieu après une manifestation pour la paix à Washington en 1969, quand les femmes présentes comme Gloria Steinem se firent huer et hurler des obscénités quand elles essayèrent de prendre la parole. Shulamith Firestone quitta le SDS après que des résolutions pour les droits des femmes aient été rejetées en 1967 car la libération des femmes n'était pas un enjeu central pour les dirigeants du mouvement. Elle fonda à New York en 1969 le groupe des *Redstockings* avec Ellen Willis, dont le manifeste soulignait que la domination masculine était la plus ancienne et fondamentale, et qui était le premier groupuscule féministe indépendant du pays³⁵⁴. Contrairement au lobbying de NOW, « les féministes radicales utilisèrent la rhétorique et les méthodes de la Nouvelle Gauche pour attirer l'attention du public »³⁵⁵ avec des actions spectaculaires comme les fameux soutiens-gorges brûlés à l'élection de Miss America en 1968.

Le mouvement eut des victoires législatives successives dans les années 1960. Après la loi sur l'égalité des salaires de 1964, la discrimination positive, créée pour les Afro-Américaines, fut étendue aux femmes en 1967 avant la loi sur l'égalité dans l'éducation pour les femmes (*Women's Educational Equity Act*) de 1972. Le viol conjugal fut progressivement criminalisé et le divorce par consentement mutuel autorisé à travers différentes lois et décisions de justice dans les années 1970. Je laisse de côté les enjeux liés aux libertés reproductives, qui feront l'objet de la section suivante. Ce furent les organisations structurées comme NOW qui firent du lobbying auprès des partis politiques pour obtenir des avancées législatives au début des années 1970³⁵⁶.

³⁵² J. PFAELZER, « The Changing of the Avant Garde: The Feminist Utopia », *op. cit.*, p. 282

³⁵³ C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, *op. cit.*, p. 70-71

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 76-77

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 80

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 84-85

Les *Women's Studies* se montèrent dans les universités libres du mouvement étudiant (entre 1965 et 1968) avant d'être intégrées aux curriculums académiques à partir de 1969, consacrant un ancrage théorique et universitaire du féminisme américain³⁵⁷. En dehors du monde universitaire et politique, l'intense activisme de l'époque se caractérisa par diverses pratiques militantes. A une échelle locale, des initiatives d'éducation des femmes sur le fonctionnement de leur corps se développèrent dans des cliniques féministes³⁵⁸ et des comités de « *consciousness-raising* » organisèrent des groupes de parole et des lectures pour faire parvenir les thèses féministes à des femmes de divers milieux sociaux.

Au tournant des années 1970, des tensions éclatèrent au sein du mouvement féministe. Le *black feminism* se désolidarisa du reste du mouvement pour défendre les droits des femmes noires, marginalisées par les féministes blanches. Wini Breines, professeure de sociologie à l'université de Northwestern, souligne dans un article de 2006 les biais des féministes blanches dans le mouvement des années 1960-1970. Son analyse est aussi une auto-critique : elle était l'une de ces militantes. Elle constate que malgré leur connaissance fine du racisme et des inégalités économiques de la société américaine, les féministes blanches issues de la classe moyenne conceptualisaient les femmes comme un groupe unique de personnes subissant la même oppression. Elles avaient tendance à réduire l'expérience de toutes les femmes à la leur, ignorant les autres facteurs de domination agissant sur la vie des femmes non-blanches et pauvres³⁵⁹. Dans les années 1970, les féministes noires ont donc progressivement formé des groupes distincts pour partager entre elles leurs expériences de vie marquées par l'intrication des inégalités de genre, de classe et de race dans leur expérience de la domination³⁶⁰. Cette cassure au sein du mouvement se refléta dans les utopies à l'étude : certaines soulignèrent le lien inextricable entre plusieurs combats (contre le patriarcat, le capitalisme, le racisme) tandis que d'autres se concentrèrent sur le genre. De manière générale, Carol Kessler constate la volonté grandissante des autrices d'utopies féministes de cette génération de produire des visions eutopiques bénéficiant aux femmes mais aussi à tous les groupes marginalisés et dominés, de par l'influence des mouvements pour les droits civiques et gay et lesbiens notamment³⁶¹. Comme on le verra plus loin, les débuts de l'écologie et les inquiétudes autour du nucléaire et

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 91

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 101

³⁵⁹ W. BREINES, « Que vient faire l'amour là-dedans ? Femmes blanches, femmes noires et féminisme des années-mouvement », *Cahiers du Genre*, HS 1, n° 3, 2006, p. 34-35

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 45-46

³⁶¹ C. F. KESSLER, « Bibliography of Utopian Fiction by United States Women 1836-1988 », *op. cit.*, p. 2-3

ses risques marquent aussi ce paradigme utopique soucieux de réparer le monde naturel et les rapports entre les humains³⁶².

Une autre division se fit entre hétérosexuelles et lesbiennes, les premières ne voulant pas se décrédibiliser auprès du public en étant associées à des « *man-haters* » et les secondes accusant les hétérosexuelles de collaborer avec les hommes³⁶³. Cette fracture interne pose la question : pour qui se bat le féminisme ? Est-ce uniquement pour les femmes (toutes les femmes ?) ou pour les hommes aussi ? La réponse à cette question détermine une stratégie de lutte et une solution politique à long terme différentes.

Les lesbiennes séparatistes formèrent un mouvement propre au sein du mouvement féministe, relativement influent aux États-Unis dans les années 1970. Dans un article de 1981 révisant une conférence de 1972, Alison Jaggar le définissait comme tel :

« Le séparatisme lesbien est un mouvement en émergence selon lequel les femmes devraient s'abstenir, provisoirement ou non, des rapports hétérosexuels, car ceux-ci contribuent à la perpétuation de la suprématie masculine ; parmi les séparatistes, les unes adoptent une approche méthodologique marxiste au sens large, tandis que d'autres, plus radicales, réclament une société matriarcale qui exclurait probablement la participation à part entière des hommes. »³⁶⁴

Il émergea en réponse au sexisme expérimenté par nombre de militantes de la Nouvelle Gauche, qui souhaitèrent former des groupes non-mixtes, et de la volonté des lesbiennes qui considéraient leur orientation sexuelle comme un engagement féministe total³⁶⁵. Le mot séparatisme avait donc un sens double : comme la définition de Jaggar le suggère, il pouvait être entendu comme une phase nécessaire de militantisme et de guérison entre femmes ou comme une fin en soi, une célébration de la différence et de la supériorité de la culture féminine³⁶⁶. Ce deuxième sens fut incarné le féminisme culturaliste, un terme typiquement américain qu'on peut dans une certaine mesure rapprocher du courant différentialiste en France. Les deux se référaient à des féministes revalorisant les valeurs féminines traditionnelles. La pratique militante des séparatistes américaines fut en revanche particulière : elles développèrent des communautés de femmes, d'abord à New York et San Francisco puis de plus en plus dans des zones rurales à partir du début des années 1970³⁶⁷. Les femmes engagées dans ces projets

³⁶² *Ibid.*, p. 3

³⁶³ C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, *op. cit.*, p. 82

³⁶⁴ A. JAGGAR, : « Political Philosophies of Women's Liberation », cité dans G. BOUCHARD, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *op. cit.*, p. 126

³⁶⁵ G. RENSENBRINK, « Parthenogenesis and Lesbian Separatism: Regenerating Women's Community through Virgin Birth in the United States in the 1970s and 1980s », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 19, n° 2, 2010, p. 290

³⁶⁶ *Id.*

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 291

étaient majoritairement blanches et issues de la classe moyenne, et certaines féministes noires critiquèrent leur position selon laquelle le sexisme était la discrimination fondamentale (plus que le racisme)³⁶⁸.

Leur hétérotopie (elles créaient des espaces qui se voulaient eutopiques, en sécurité à l'écart de la société patriarcale) ne pouvait pas être considéré comme une solution politique à long terme pour les autres féministes, car espérer une société sans hommes était illusoire (voire contreproductif si cela évacuait le problème des relations hommes-femmes sans les améliorer). Se réfugier dans le mythe consolatoire d'un matriarcat ancestral qu'on chercherait à recréer détournait les militantes de la lutte aux yeux de nombreuses féministes³⁶⁹. Les autres critiques qui furent adressées aux séparatistes étaient philosophiques : elles couraient le risque d'inverser le sexisme et la hiérarchie entre les sexes, reproduisant de fait la logique binaire et dominatrice du patriarcat³⁷⁰, et d'essentialiser les femmes en un groupe homogène aux caractéristiques bien définies. Claude Cohen-Safir résume ces tendances, qu'on retrouve dans certaines utopies féministes de l'époque, en deux pôles : « le pôle pré-œdipien : le désir de retour vers la mère archaïque comprenant toute l'utopie non conflictuelle que promet ce retour ; le pôle phallique : qui serait caractérisé par une prise de possession du rôle de l'autre et donc sa répétition. »³⁷¹.

Une réponse apportée par certaines séparatistes à ces objections fut cependant que le séparatisme pouvait être une étape dans le processus de changement de société que souhaitaient les féministes³⁷² : une phase nécessaire aux femmes pour se ressourcer, exprimer leur colère envers les hommes et bâtir une sororité. Guy Bouchard rejoint cette interprétation, en soulignant que

« l'importance d'un message hétéropolitique ne se mesure pas toujours à son influence immédiate : une eutopie particulière peut n'avoir aucune chance de se réaliser [...] mais néanmoins contribuer, avec d'autres textes semblables, à la critique implicite du présent, suscitant ainsi une fermentation idéologique diffuse qui dispose les esprits à accueillir favorablement un message plus réalisable. »³⁷³

La gynocratie et le gynocentrisme lui apparaissent comme des solutions politiques au moins provisoires : pour la féministe française Françoise d'Eaubonne par exemple il y a une urgence à transférer le pouvoir aux femmes pour sauver la planète que les hommes sont en train de détruire. Mais à long terme la domination genrée n'est pas à inverser, elle ne relève pas de la

³⁶⁸ *Id.*

³⁶⁹ J. RELF, « Women in Retreat: the Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *Utopian Studies*, vol. 2, n° 1/2, 1991, p. 141

³⁷⁰ *Id.*

³⁷¹ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, *op. cit.*, p. 137

³⁷² J. RELF, « Women in Retreat: the Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *op. cit.*, p. 131

³⁷³ G. BOUCHARD, « L'hétéropolitique féministe », *op. cit.*, p. 100

nature humaine (dans les utopies féministes elle relève plutôt de la légitime défense)³⁷⁴. Il va jusqu'à considérer que ces deux modèles sont des étapes vers une société androgyne³⁷⁵. Bouchard souligne le « pouvoir intégrateur » du modèle androgyne : les féministes socialistes, radicales, même libérales peuvent s'accorder sur un projet de société où les hommes et les femmes ne sont plus hiérarchisés en fonction de leur sexe et leurs actions déterminées par des attentes genrées »³⁷⁶. Son point de vue était optimiste au vu des divisions profondes du mouvement féministe de l'époque. Le fait est cependant que le séparatisme déclina dès la fin des années 1970, à la fois sous le coup d'un backlash antiféministe croissant dans la société américaine, de l'intégration des personnes gay et lesbiennes qui ressentirent de moins en moins le besoin d'échapper à des persécutions, et des critiques des autres féministes³⁷⁷. Si le séparatisme a marginalement survécu dans le féminisme académique sous la plume d'universitaires comme Mary Day et Marilyn Frye, les communautés et les journaux du mouvement avaient pour la plupart disparu au début des années 1980³⁷⁸.

Même s'il est méconnu aujourd'hui, le mouvement séparatiste était incontournable dans les débats féministes des années 1970. Les divisions internes qu'il causa entraînent une fragmentation en petites organisations ainsi que des controverses dans le champ académique, par rapport auxquelles les œuvres de mon corpus se positionnent ouvertement ou implicitement.

Matérialisme ou essentialisme : le féminisme à l'épreuve du genre

Dans le prolongement de cette controverse se cache une deuxième ligne de fracture du mouvement féministe de l'époque, plus théorique mais évidemment liée aux divisions partisans évoquées plus haut. J'ai mentionné dans la première partie la vision de la violence déployée par les cinq utopies étudiées. J'avais souligné combien celle-ci était liée à la vision du genre des autrices.

La distinction entre sexe biologique et genre fut forgée par les féministes de la Deuxième Vague à partir d'un terme utilisé de manière normative dans les sciences médicales dès les années 1950. Le psychologue John Money popularisa le terme autour du controversé cas John/Joan en 1965. Money encouragea les médecins à assigner un sexe féminin à un enfant de 22 mois

³⁷⁴ G. BOUCHARD, « Les modèles féministes de société nouvelle », *op. cit.*, p. 495-496

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 496-497

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 500

³⁷⁷ G. RENSENBRINK, « Parthenogenesis and Lesbian Separatism: Regenerating Women's Community through Virgin Birth in the United States in the 1970s and 1980s », *op. cit.*, p. 292

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 293

n'ayant plus de pénis à la suite d'une circoncision ayant mal tournée. Il était persuadé que l'enfant ne pourrait pas développer une identité masculine sans pénis et préconisa qu'il soit élevé comme une fille, en recevant un lourd traitement hormonal et une vaginoplastie qui ne fut jamais réalisée³⁷⁹ (ce genre de procédure fut ensuite régulièrement utilisé sur les personnes intersexes³⁸⁰). Money considérait que c'était l'éducation qui faisait de nous des hommes ou des femmes et voulait à tout prix faire correspondre l'anatomie à l'identité de genre développée par notre éducation³⁸¹. Au début des années 1970, la sociologie s'empara du concept de genre pour le réarticuler de manière critique : le genre est depuis considéré dans le monde scientifique comme un système de caractères et de comportements attendus des individus dans une société en fonction de leur sexe et de leurs pratiques sexuelles. Cette structure sociale est indissociable du caractère patriarcal de la société car c'est un « rapport social divisant l'humanité en deux sexes distincts et hiérarchiquement articulés en dehors desquels il semble que rien ne puisse exister. »³⁸².

Cette approche du genre fut relayée par une partie des féministes pour dénaturer la féminité et la masculinité traditionnelles. Ainsi, l'agressivité associée à aux hommes est-elle déconstruite par Joanna Russ et Marge Piercy dans leurs utopies : les femmes y sont tout autant capables de violence, notamment quand elles ont grandi sans identité de genre traditionnelle. De manière générale, les féministes matérialistes déconstruisaient les caractères associés au genre. Inspiré par le marxisme, ce courant théorique fut particulièrement influent pendant la Deuxième Vague. Leur approche du genre comme construction sociale allait de pair avec une vision de l'oppression des femmes se concentrant sur la matérialité de leur domination, notamment le lien entre patriarcat et capitalisme. Dominant en France, ce courant fut notamment développé par Christine Delphy. Aux États-Unis, le terme fut peu repris par les féministes radicales, même si on peut qualifier leur démarche de matérialiste ici par simplicité. En fait, on peut tracer une opposition nette au sein du mouvement féministe américain entre trois pôles : les féministes libérales, qui souhaitaient obtenir l'égalité hommes-femmes par des réformes et ne questionnaient pas fondamentalement les identités de genre ; les féministes radicales matérialistes qui avaient une posture anti-essentialiste, et les féministes radicales culturalistes qui revendiquaient la féminité comme différente voire supérieure à la masculinité. La différence

³⁷⁹ L. BERENI *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020, p. 27

³⁸⁰ Représentant jusqu'à 2% des naissances, les personnes intersexes ont des organes génitaux, des gonades et des taux d'hormones qui ne correspondent pas aux catégories traditionnelles d'homme et de femme.

³⁸¹ É. LEPINARD et M. LIEBER, *Les théories en études de genre*, Paris, la Découverte, 2020, p. 18

³⁸² L. BERENI *et al.*, *Introduction aux études sur le genre, op. cit.*, p. 87

entre la vision du genre de ces dernières et l'objectif des matérialistes est bien résumée par Ludovic Gaussot :

« non pas une société dans laquelle les spécificités sexuelles seraient enfin reconnues, où les femmes pourraient développer leur être-femme et leur culture propre, libérés de l'aliénation résultant de la domination masculine, mais une société dans laquelle aurait disparu l'assignation prioritaire au sexe social, aux niveaux des rôles, des fonctions et des identités, une société dans laquelle les individus se définiraient en dehors de la bicatégorisation [...] Ni alignement des femmes sur le modèle masculin (contrairement à la critique qui a souvent été adressée à ce féminisme), ni épanouissement des « spécificités féminines » étouffées, mais développement des potentialités des personnes. »³⁸³

Les féministes culturalistes, bien présentes dans le mouvement séparatiste, défendaient donc au contraire la spécificité et souvent la supériorité des femmes, en la justifiant de différentes manières. Le thème latent de ce débat était l'association de la féminité à la nature, revendiquée par certaines (Sally Miller Gearhart, Marion Zimmer Bradley dans une certaine mesure) et associée à une nouvelle spiritualité féministe ; tandis que d'autres considéraient que les institutions patriarcales telles que les stéréotypes associant les femmes à une spiritualité intuitive, à l'irrationalité ou à l'animalité étaient à bannir pour construire une société libérée des restrictions genrées, seule possibilité pour que tous les individus soient libres.

La position des culturalistes peut être qualifiée d'essentialiste. Cette posture philosophique : « revient à défendre l'idée selon laquelle les femmes auraient une nature immuable et indépendante de toute construction sociale. [...] cette essentialisation de la différence sexuelle a été historiquement présentée comme la justification de la subordination des femmes aux hommes. »³⁸⁴. Certaines utopies du corpus jouent avec ou affirment franchement l'idée que les femmes ont des qualités intrinsèques (leur compassion, leur douceur) qui ont été dénigrées historiquement par le patriarcat mais sont en fait supérieures aux qualités masculines (force, autorité...) valorisées traditionnellement³⁸⁵. Cet essentialisme est vivement critiqué par la plupart des féministes, qui considèrent que cette position renforce la binarité et la hiérarchie des genres typique du patriarcat en ne faisant que les retourner. Je propose avant d'examiner les positionnements des autrices sur la question de creuser un peu plus un sous-bassement de l'essentialisme, mobilisé à divers degrés dans le corpus : l'association entre les femmes, la nature et une forme de spiritualité féminine.

³⁸³ L. GAUSSOT, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *op. cit.*, p. 303

³⁸⁴ M. GARCIA, *Philosophie féministe : patriarcat, savoirs, justice*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2021, p. 15

³⁸⁵ J. C. CROSBY, « Feminist Spirituality », dans R. A. Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Greenwood Press, 2009, p. 249

Femmes, nature et spiritualité : une association controversée

L'association entre les femmes et la nature répond en miroir à l'association entre les hommes et la civilisation et la rationalité. L'anthropologue Sherry Ortner explique la prégnance de cette opposition binaire dans les sociétés humaines car

« c'est justement parce que toutes les cultures interprètent « la femme » comme plus proche de la nature que « les hommes », qu'il en résulte un statut secondaire et une dévalorisation des femmes, que l'auteure pense universelles. Car, continue-t-elle, il est un autre universel de la condition humaine : le processus de socialisation de la nature entraîne la valorisation systématique de la « culture » au détriment des données du monde et de la vie – de la « nature ». C'est pourquoi l'analogie homme/femme – culture/nature exprime un rapport de domination des hommes sur les femmes. »³⁸⁶

Cette association est généralement justifiée par la charge reproductive qui pèse plus sur le corps des femmes que sur celui des hommes, que ce soit par la grossesse ou l'allaitement³⁸⁷. Elle a été un argument idéologique en faveur de l'exclusion des femmes de la politique en Occident à partir du XVIII^{ème} siècle. Dans une thèse de 2015 sur la vision de la nature dans le mouvement féministe, Claire Grino explique ainsi que :

« dans la pensée moderne le corps est perçu comme un objet des sciences de la nature d'un côté, tout en étant exclu de la rationalité politique qui postule l'égalité naturelle de l'autre. Cela entraîne alors le rejet des femmes dans l'au-delà du projet d'émancipation moderne, à la fois comme un impensé et concrètement comme une altérité relative mais menaçante, qu'il faut exclure. »³⁸⁸

La supériorité morale des femmes, êtres naturels aux valeurs de compassion et de pacifisme préférables à l'agressivité masculine, fut revendiquée par certaines féministes de la Première Vague avant d'être réappropriée par les culturalistes. Comme le remarque Jean Pfaelzer cela perpétuait l'idée que les femmes étaient hors de l'Histoire, car si leurs espaces féminins étaient eutopiques, cela laissait le reste du monde aux hommes³⁸⁹.

L'autre élément de l'équation femmes-nature que j'ai pour l'instant laissé de côté est la spiritualité féminine. Si les femmes ont traditionnellement été associées à une superstition crédule en Occident, l'influence du féminisme vit se développer les années 1970 une nouvelle spiritualité. Rosemary Ruether résume le contexte en considérant que les femmes ont été confrontées à un dilemme : adhérer à une rationalité masculine misogyne ou s'approprier une

³⁸⁶ S. B. ORTNER, « Is Female to Male as Nature to Culture? », *Feminist Studies*, vol. 1, n°2, 1972, p. 5- 31, cité dans C. GRINO, *Corps, genre et nouvelles technologies biomédicales : Reconfigurations antinaturalistes au sein des théories féministes*, Thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne et Université de Laval, 2015, [sous la direction de Catherine Larrère et Marie-Hélène Parizeau], p. 82-83

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 83

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 120 [Pour une histoire détaillée de cette construction idéologique, voir cette thèse p. 84-124]

³⁸⁹ J. PFAELZER, « The Changing of the Avant Garde: The Feminist Utopia », *op. cit.*, p. 289-290

féminité naturelle qui même reformulée prenait le risque de les renvoyer à la passivité que le patriarcat leur assignait³⁹⁰.

Le culte de la Déesse, développé dans les années 1970 par certaines féministes voulant réclamer une spiritualité non-patriarcale, fut une tentative de revendication de religions gynocentriques, par des culturalistes mais aussi des personnes peu impliquées dans le mouvement féministe. Ces mouvements néo-païens rassemblaient surtout des femmes blanches de la classe moyenne, et s'appuyaient sur un corpus conséquent d'enquêtes, théories et pratiques mêlant sorcellerie moderne et des pratiques non-occidentales comme la méditation et les pratiques chamaniques des Natifs d'Amérique³⁹¹.

Le livre de l'anthropologue Merlin Stone, *When God was a Woman* (1976), un traité d'archéologie défendant la thèse que le culte d'une grande Déesse avait prévalu sur un Dieu patriarcal dans l'Antiquité avant l'avènement des monothéismes, fit grand bruit et influença profondément le culte de la Déesse³⁹². La même autrice décrivait dans un article de 1978 les trois aspects du revival spiritualiste au sein du mouvement féministe : une généalogie de la spiritualité féminine (et de la domination des femmes dans la tradition judéo-chrétienne), l'envie d'une perspective féministe sur la spiritualité et la théologie pour le développement personnel et nous aider à faire face aux défis politiques ; et un intérêt critique pour les religions dominées par les hommes d'aujourd'hui³⁹³.

De fait, Adrienne Rich, une féministe radicale lesbienne, alla chercher dans un passé en partie mythifié l'âge d'or gynocentrique nourrissant un rêve séparatiste³⁹⁴. L'essentiel des pratiques néo-païennes contemporaines furent développées par Starhawk dans une perspective éco-féministe après qu'elle ait fait partie de communautés séparatistes et néo-païennes de la Baie de San Francisco. L'éco-féminisme, un courant du féminisme existant depuis les années 1980, se base parfois sur un culte de la Terre-Mère (dans les religions néo-païennes la Déesse n'est pas une Créatrice comme Dieu, elle est le monde).

On retrouve l'influence de ces courants dans toutes les utopies du corpus exceptée *La Main Gauche de la Nuit*, ce qui s'explique logiquement par sa date de publication : l'essor de la spiritualité féminine est postérieur à 1969.

³⁹⁰ R. R. RUETHER, *New woman, new earth: sexist ideologies and human liberation*, Boston, Beacon Press, 1995, p. 194

³⁹¹ J. C. CROSBY, « Feminist Spirituality », *op. cit.*, p. 243-244

³⁹² C. SPRETNAK (éd.), *The Politics of women's spirituality: essays on the rise of spiritual power within the feminist movement*, Garden City, Anchor Books, 1982, p. 7-21

³⁹³ M. STONE, « The Three Faces of Goddess Spirituality », *Heresies: A Feminist Publication on Arts and Politics*, n°5, 1978, cité dans *Ibid.*, p. 64-70

³⁹⁴ A. RICH, « Prepatriarchal Female/Goddess Images », *Of Woman Born, Motherhood as Experience and Institution*, W. W. Norton and Company, 1976

Féminisme et reproduction

Un dernier point de contentieux mérite d'être mentionné, la maternité. Les débats entre féministes matérialistes et culturalistes se reflètent sur ce sujet en particulier, qui touche à une mobilisation clé de la Deuxième Vague féministe : le droit des femmes à disposer de leur corps, notamment de contrôler leur reproduction. Les années 1960-1970 furent marquées par une réflexion philosophique et des mobilisations politiques sur plusieurs fronts de la biopolitique. Pour rappel, ce concept inventé par le philosophe français Michel Foucault désigne le contrôle étatique de l'homme considéré comme un spécimen au sein d'un groupe d'êtres vivants, c'est-à-dire la régulation de la démographie, l'hygiène, la sexualité de toute une population³⁹⁵. Elle consiste en la mise en œuvre de ce que Foucault nomme la gouvernementalité : il s'agit d'obtenir des individus qu'ils se soumettent librement aux normes qu'on leur impose³⁹⁶. Ce caractère paradoxal et diffus laisse la place à une possible résistance individuelle au biopouvoir. La biopolitique ne se limite en effet pas à la discipline des corps individuels, elle « se donne pour tâche le contrôle de la masse, dont elle cherche à favoriser la croissance et à assurer le bien-être »³⁹⁷. En cela, cette forme de pouvoir propre aux États modernes se distingue d'un biopouvoir plus ancien, le dressage du « corps comme machine »³⁹⁸, c'est-à-dire la discipline de la population et la conservation de la force de travail, objectifs minimaux des États depuis des siècles. A l'époque moderne, le « corps-espèce »³⁹⁹, de chaque citoyen est un support des processus biologiques, régulé par des biopolitiques. Le corps des femmes est sujet à un contrôle particulier lié à sa charge reproductive. Je propose de faire un retour sur l'histoire des politiques liées à la reproduction aux États-Unis, pour comprendre d'où émergent les mobilisations féministes sur le sujet et comment elles influencèrent les utopies de mon corpus.

L'avortement était une affaire privée aux États-Unis avant la fin du XIX^{ème} siècle : la croyance commune était qu'il n'y avait pas de vie tant que la mère n'avait pas senti de mouvement dans son ventre. Les moyens de contraception existants (diaphragmes, éponges, *coitus interruptus*), des herbes spermicides ou abortives et des produits chimiques inventés au XIX^{ème} siècle pour avorter étaient plus ou moins couramment utilisés selon les régions et les classes sociales. Ces pratiques se généralisèrent au XIX^{ème} siècle dans les villes, notamment grâce aux journaux,

³⁹⁵ S. CARE, *La théorie politique contemporaine: courants, auteurs, débats*, Paris, Armand Colin, 2021, p. 221

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 222

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 221

³⁹⁸ M. FOUCAULT, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1994, p. 719

³⁹⁹ *Id.*

jusqu'à une estimation d'un avortement pour cinq naissances à la fin du siècle⁴⁰⁰. Les lois interdisant l'avortement furent créées à partir de 1857, principalement à cause de la campagne d'un médecin, Horatio Store, qui jugeait durement les femmes blanches refusant leur devoir de mères. Les médecins, qui essayaient d'institutionnaliser et réguler leur profession, souhaitaient également marginaliser l'activité des « irréguliers » qui pratiquaient les avortements et qui constituaient une concurrence peu chère⁴⁰¹. Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, les journaux comme le *New York Times* interdirent progressivement les publicités pour les produits abortifs (jusqu'à là très courantes) tandis que l'Église catholique durcissait sa position sur l'avortement, le pape déclarant en 1869 qu'un embryon avait une âme dès la conception. Un des acteurs-clés du combat contre l'avortement était Anthony Comstock, un employé de la Poste et membre de l'influent *Social purity movement*, combattant la prostitution et l'obscénité. Grâce à son lobbying, le Congrès passa en 1873 le *Comstock Act*, rendant illégal l'envoi d'informations sur la contraception et l'avortement. Certains États étendirent l'interdiction aux produits eux-mêmes. Un marché noir de la contraception et l'avortement fleurit, et 500 femmes moururent chaque année à cause d'avortements pratiqués illégalement⁴⁰².

La biopolitique de l'État américain de l'époque était marquée par l'eugénisme, inventé par Francis Galton, cousin de Darwin, en 1883. Ce dernier détourna la théorie de l'évolution pour préconiser une politique d'amélioration de la race qui se déclinait de manière positive et négative : encourager les Blancs à avoir des enfants (y compris en interdisant l'avortement) et empêcher le plus possible la reproduction des « races inférieures » par la stérilisation forcée des femmes noires, *latinas* et indigènes. Ce volet de la biopolitique américaine est moins connu que la lutte contre l'avortement, pourtant au moins 60 000 personnes ont été stérilisées aux États-Unis au 20^{ème} siècle selon le travail mené par Lutz Kaelber et ses étudiants de l'Université du Vermont de 2009 à 2012⁴⁰³. Le travail de référence sur la question reste *Killing the Black Body : Race, Reproduction, and the Meaning of Liberty*, publié par la juriste Dorothy E. Roberts en 1997.

La popularité de l'eugénisme justifia cette politique avec des travaux de sociologie liant pauvreté et crime. La célèbre *Juke study* (1877) menée par le sociologue Richard Dugdale sur

⁴⁰⁰« Contraception, Abortion, and Racial Genocide », 12 mars 2019 (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=aLb1L5-zYDc> ; consulté le 8 août 2023)

⁴⁰¹ J. C. MOHR, *Abortion in America: the origins and evolution of national policy, 1800-1900*, New York, Oxford University Press, 1978, p. 34

⁴⁰²*Contraception, Abortion, and Racial Genocide*, 10 mai 2018, 2:10 (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=9zmeqf4s-Qw> ; consulté le 8 août 2023)

⁴⁰³ L. KAELBER, « Eugenics: Compulsory Sterilization in 50 American States », sur *University of Vermont*, 2012 (en ligne : <https://www.uvm.edu/~lkaelber/eugenics/> ; consulté le 8 août 2023)

une famille très élargie de l'État de New York, essaya ainsi de prouver que la pauvreté et la délinquance étaient héréditaires, ce qui rejetait sur les pauvres la responsabilité de leur condition⁴⁰⁴. Une première loi autorisant la stérilisation des femmes pauvres et déficientes mentales passa en 1907 en Indiana, rapidement suivi par les autres États⁴⁰⁵. En 1924, la Virginie autorisa la stérilisation de patients en hôpital psychiatrique, une loi confirmée par la Cour suprême (par la décision *Buck vs Bell*)⁴⁰⁶. Les premières stérilisations visaient surtout les femmes blanches pauvres⁴⁰⁷.

Dans le même temps, en 1910 il y avait des lois interdisant l'avortement dans quasiment tous les États⁴⁰⁸. Le recours au planning familial était tout de même courant dans les familles de la classe moyenne, noires comme blanches. En 1930 la publicité et l'envoi de produits contraceptifs fut autorisé par la Cour Suprême dans le contexte de Grande Dépression. Le planning familial consensuel connut un boom, même si les femmes de couleur avaient plus de difficulté à y accéder, notamment dans le Sud à cause de la ségrégation dans les cliniques⁴⁰⁹. La mère du Planning familial, Margaret Sanger, était elle-même opposée à l'avortement à part en cas de danger pour la vie de la mère et était plutôt en faveur de la contraception, ayant vu les effets des grossesses à répétition sur les corps des femmes pauvres de New York⁴¹⁰.

Après 1945, l'eugénisme fut discrédité par les atrocités nazies dans la plupart des États. Dans l'après-guerre, quasiment toutes les stérilisations furent perpétrées dans le Sud, en grande partie sur des femmes noires. Ainsi en 1976, 43% des femmes stérilisées par l'État américain étaient noires⁴¹¹. La justification donnée par les médecins et les législateurs étaient doubles : les patientes (dans les années 1960-1970 les individus stérilisés n'étaient quasiment plus que des femmes) étaient décrites comme mentalement déficientes et leur stérilisation devait réduire les dépenses en aides sociales. Les personnes visées étaient souvent des bénéficiaires d'allocations sociales et leur famille était menacée de ne plus les recevoir si elle ne signait pas un formulaire de consentement à l'opération. Souvent, la procédure était ainsi réalisée sans le consentement des victimes ni de leur famille, qui découvraient plus tard qu'elles avaient subi une hystérectomie (retrait de l'utérus). Les médecins, remboursés pour ces stérilisations par le

⁴⁰⁴ S. CHRISTIANSON, « Bad Seed or Bad Science? The Story of the Notorious Jukes Family », *New York Times*, 8 février 2003

⁴⁰⁵ L. KAELBER, « Eugenics: Compulsory Sterilization in 50 American States », *op. cit.*

⁴⁰⁶ *Id.*

⁴⁰⁷ *Sex History: Sterilization, Abuse, & Reproductive Justice - YouTube*, 18 septembre 2020 (en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=tOKW4U5sY_o ; consulté le 8 août 2023)

⁴⁰⁸ A. E. DOAN, *Opposition & intimidation: the abortion wars & strategies of political harassment*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2007, p. 51

⁴⁰⁹ *Contraception, Abortion, and Racial Genocide*, 10 mai 2018, *op. cit.*

⁴¹⁰ *Id.*

⁴¹¹ L. KAELBER, « Eugenics: Compulsory Sterilization in 50 American States », *op. cit.*

Medicaid (le programme d'assurance maladie destiné au plus pauvres aux États-Unis), préféraient opérer des hystérectomies bien qu'elles soient vingt fois plus dangereuses pour la vie de la patiente que des ligatures des trompes, car cela leur rapportait plus⁴¹².

La forte mobilisation des féministes de la Deuxième Vague pour éduquer les femmes sur le fonctionnement de leur corps produisit une décriminalisation progressive des moyens de contraception. La pilule fut autorisée pour les femmes mariées en 1960, une décision de la Cour Suprême annula une des dernières lois de Comstock sur l'interdiction de la contraception avec décision la « *Griswold v. Connecticut* » en 1965, et la pilule fut autorisée pour toutes les femmes en 1972.

La diffusion de la méthode de Karman par des activistes féministes marqua un tournant dans la perception de l'avortement, sujet plus controversé. Cette méthode consistait à aspirer le contenu de l'utérus à l'aide de la canule de Karman, une sorte de seringue inventée par l'obstétricien californien Harvey Karman, qui améliora une technique développée à la fin des années 1950 par deux obstétriciens chinois⁴¹³. C'était la méthode d'avortement la plus sûre et facile à mettre en œuvre. Sa diffusion par des militantes féministes en Europe et aux États-Unis dans les années 1970 fit drastiquement baisser la mortalité liée aux avortements, même clandestins. La décision *Roe vs Wade* de la Cour Suprême en 1973 autorisa l'avortement dans tout le pays, mais cette décision ne fut jamais confirmée par une loi ou inscrite dans la Constitution, si bien que la jurisprudence a pu être renversée en 2022.

A l'époque, l'autorisation de l'avortement fut perçue comme une victoire majeure par les militantes féministes américaines, consacrant le droit des femmes à contrôler leur reproduction. Dans le même temps, des campagnes contre la stérilisation forcée des femmes de couleur étaient menées par des comités comme ceux fondés par une féministe-socialiste, Helen Rodriguez-Trias⁴¹⁴. Fanny Lou Hammer, célèbre militante pour les droits civiques, qui avait été stérilisée dans un hôpital du Mississippi, dénonça également cette pratique⁴¹⁵.

Au début des années 1970 encore, quatorze États débattaient de lois forçant les femmes bénéficiant d'aide sociales à être stérilisées⁴¹⁶. Dans le même temps, les féministes blanches souhaitant bénéficier d'une ligature des trompes n'arrivaient pas à trouver de cliniques

⁴¹² *Sex History: Sterilization, Abuse, & Reproductive Justice - YouTube, op. cit.*

⁴¹³ R. COOMBES, « Obstetricians seek recognition for Chinese pioneers of safe abortion », *BMJ : British Medical Journal*, vol. 336, n° 7657, 14 juin 2008, p. 1332-1333

⁴¹⁴ C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains, op. cit.*, p. 101

⁴¹⁵ D. MICHALS, « Biography: Fannie Lou Hamer », sur *National Women's History Museum*, 2023 (en ligne : <https://www.womenshistory.org/education-resources/biographies/fannie-lou-hamer> ; consulté le 8 août 2023)

⁴¹⁶ *Sex History: Sterilization, Abuse, & Reproductive Justice - YouTube, op. cit.*

acceptant de pratiquer cette procédure. L'*American Civil Liberties Union* (ACLU), une organisation civile de défense des libertés, lança même un procès en 1970 contre les cliniques refusant de donner accès à la ligature des trompes⁴¹⁷. Les stérilisations forcées restaient peu discutées parmi les féministes blanches. On trouve peu de traces dans les écrits des féministes blanches de l'époque concernant la réalité raciale inégale en matière de reproduction héritée de l'eugénisme, comparé à l'abondance de travaux sur l'avortement⁴¹⁸.

Le *Chicago Committee to End Sterilization Abuse* naquit à la fin des années 1970, demandant la signature d'un formulaire de consentement éclairé pour chaque procédure médicale de stérilisation et une période d'attente de 30 jours entre la signature et l'opération. Ce groupe de femmes *latinas* travailla avec des organisations féministes blanches comme le *National Women's Health Network* (NWHN) et la *Chicago Women's Liberation Union*, qui organisait *Jane*, un célèbre réseau clandestin aidant les femmes à avorter avant 1973.

Le NWHN fut fondé par deux activistes féministes après les « *Pill Hearings* » de 1970 : après le travail d'enquête d'une journaliste indépendante, un sénateur organisa une commission d'enquête sur les effets secondaires de la pilule, mais aucune femme ne fit partie de la commission ou fut appelée à témoigner. La première action publique du NWHN fut une manifestation devant l'agence américaine de régulation des médicaments, la FDA, en 1975. Grâce à leur lobbying, la FDA imposa en 1978 à l'industrie pharmaceutique d'insérer dans chaque boîte de médicament contenant de l'œstrogène (autant pour la contraception que pour la ménopause) des informations sur ses effets secondaires et son risque cancérigène, ce qui fit chuter drastiquement le nombre de personnes touchées, les entreprises concernées modifiant les doses dans leurs pilules⁴¹⁹.

En 1978 les stérilisations furent plus strictement encadrées grâce à l'activisme marginal des féministes de couleur, même si on peut relever qu'aujourd'hui encore l'État américain rembourse les stérilisations pour les femmes pauvres via le Medicaid, sans informer les patientes d'autres moyens de contraception ou sur l'avortement (l'avortement ne peut pas être légalement remboursé par l'État depuis l'amendement Hyde de 1976)⁴²⁰.

Les libertés reproductives, c'est-à-dire la capacité pour chaque individu, et en particulier pour chaque femme de décider si elle souhaite ou non avoir des enfants (en ayant accès à la

⁴¹⁷ *Id.*

⁴¹⁸ C. FILLARD et C. COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, op. cit., p. 101

⁴¹⁹ NWHN, « Our History », sur *National Women's Health Network*, 8 août 2020 (en ligne : <https://nwhn.org/who-we-are/our-history/> ; consulté le 8 août 2023)

⁴²⁰ *Sex History: Sterilization, Abuse, & Reproductive Justice - YouTube*, op. cit.

contraception et l'avortement sans coercition et en ayant toutes les informations sur sa santé) furent un enjeu majeur des mobilisations féministes des années 1960-1970, décliné en débats théoriques sur les rapports entre la science, l'État, les femmes et la maternité. Il me paraissait important de donner un contexte conséquent pour comprendre la particularité du débat politique américain sur le sujet et mettre en lumière des aspects méconnus de cette histoire de la biopolitique. Le sujet est omniprésent dans les utopies de cette génération, pourtant une seule d'entre elles évoque l'expérience différenciée des femmes blanches et non-blanches en a matière, le sujet étant tabou ou ignoré même dans les cercles féministes dans lesquels évoluaient les autrices. Le débat théorique sur la maternité entre les féministes (blanches) de l'époque, que je vais rappeler dans un instant, doit pour moi être remis dans ce contexte de mobilisation différenciée. Inspirées par de nouvelles pensées critiques (féministes, pacifistes, écologistes...), les autrices que j'étudie décrivent des mondes où la vie quotidienne des dominés est significativement améliorée, marquée par « l'application du slogan féministe "le personnel est politique" et la reconnaissance du fait que l'objectif de toute transformation sociale est de produire de véritables changements dans l'expérience vécue de notre vie quotidienne »⁴²¹. L'entremêlement inextricable de l'imagination utopique et des mobilisations politiques de gauche aux États-Unis dans les années 1970, particulièrement le mouvement féministe dont on a rappelé plus haut le caractère essentiellement utopique, se refléta notamment dans le débat entourant la question du genre, qui se cristallisa autour de la déconstruction ou de la revendication de la maternité comme condition féminine essentielle.

Delphine Gardey écrit sur le rapport au corps des féministes des années 1970 :

« Du statut d'objet du discours et de l'action de l'État et de la science (médicale, notamment), le « corps féminin » semble accéder au statut de source de l'expression et de l'expérience. Appropriable individuellement et collectivement, il devient l'une des clefs de l'affirmation du sujet « femmes ». »⁴²²

La lutte pour avoir le choix d'être mère ou non et le contrôle de la fertilité des femmes menèrent en effet les féministes des années 1970 à une réflexion sur la maternité : était-ce une institution-clé de l'asservissement des femmes ou un pouvoir féminin à préserver à tout prix ? Le débat éclata autour des arguments radicaux développés par Shulamith Firestone dans son best-seller

⁴²¹ [“an application of the feminist slogan "the personal is political" and a recognition that the purpose of any social transformation is to produce genuine changes in our lived experience of our daily lives.”, Ma traduction], P. FITTING, « “So We All Became Mothers”: New Roles for Men in Recent Utopian Fiction », *Science Fiction Studies*, vol. 12, n° 2, 1985, p. 158

⁴²² D. GARDEY, « Au cœur à corps avec le *Manifeste Cyborg* de Donna Haraway », *Esprit*, Mars/avril, n° 3-4, 2009, p. 210

de 1970, *The Dialectic of Sex*. Firestone y développait une thèse radicale, qu'on peut résumer en une idée-force :

« La nature a produit l'inégalité fondamentale - la moitié de l'espèce humaine doit porter et élever les enfants de tous - qui a ensuite été consolidée, institutionnalisée dans l'intérêt des hommes. La reproduction de l'espèce a coûté cher aux femmes, non seulement sur le plan émotionnel, psychologique et culturel, mais aussi sur le plan matériel Les femmes étaient la classe d'esclaves qui maintenait l'espèce afin de libérer l'autre moitié pour les affaires du monde. »⁴²³

Firestone, et à sa suite d'autres féministes, notamment Marge Piercy, faisaient plus que critiquer la romance, la maternité ou la famille biologique telles qu'elles existaient. Elles en faisaient des institutions-clés dans l'oppression des femmes⁴²⁴. Kathy Rudy résume bien leur point de vue tranché sur la question en écrivant que pour elles : « La féminité - et les valeurs négatives souvent attachées à la construction de celle-ci - est souvent étroitement associée à la maternité biologique. Une fois libérées du fardeau de la naissance naturelle, les femmes seront appréciées pour elles-mêmes plutôt que pour leur capacité à porter des enfants. »⁴²⁵. Les arguments de Firestone reposaient en effet sur l'espoir apporté par de nouvelles technologies reproductives :

« La reproduction de l'espèce par un seul sexe au profit des deux serait remplacée par (au moins l'option de) la reproduction artificielle : les enfants naîtraient des deux sexes de manière égale, ou indépendamment de l'un ou l'autre, selon le point de vue que l'on choisit ; la dépendance de l'enfant envers la mère (et vice versa) céderait la place à une dépendance fortement réduite envers un petit groupe d'autres personnes en général... La tyrannie de la famille biologique serait brisée. »⁴²⁶

Firestone et Piercy faisaient partie des féministes américaines qui soutenaient le développement des technologies reproductives telles que la procréation in vitro. A court terme, elles augmentaient les options des femmes qui souhaitaient concevoir, et la liberté reproductive était un enjeu essentiel à leurs yeux. Mais surtout, leur argument principal était que la technologie était neutre, elle pouvait donc être utilisée positivement ou négativement⁴²⁷. Elles entendaient

⁴²³ [*"nature produced the fundamental inequality-half the human race must bear and rear the children of all of them-which was later consolidated, institutionalized in the interests of men. Reproduction of the species cost women dearly, not only emotionally, psychologically, culturally, but even in material terms Women were the slave class that maintained the species in order to free the other half for the business of the world."*, Ma Traduction], S. FIRESTONE, *The dialectic of sex: the case for feminist revolution*, London, J. Cape, 1971, p. 232

⁴²⁴ K. RUDY, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », *NWSA Journal*, vol. 9, n° 1, 1997, p. 29

⁴²⁵ [*"womanhood-and the negative valences often attached to our construction of it-is often intricately associated with biological motherhood. Once relieved of the burden of live birth, women are valued for themselves rather than for their ability to carry children."*, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 28

⁴²⁶ [*"The reproduction of the species by one sex for the benefit of both would be replaced by (at least the option of) artificial. reproduction: children would be born to both sexes equally, or independently of either, however one chooses to look at it; the dependence of the child on the mother (and vice versa) would give way to a greatly shortened dependence on a small group of others in general.... The tyranny of the biological family would be broken."*, Ma Traduction], S. FIRESTONE, *The dialectic of sex, op. cit.*, p. 11-12

⁴²⁷ K. RUDY, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », *op. cit.*, p. 23

les craintes d'utilisation de technologies reproductives par l'État et les médecins pour encore plus maîtriser la reproduction à l'avenir. Mais la différence fondamentale entre l'eutopie qu'elles envisageaient et une société dystopique qui utiliserait le même type de technologies reproductive était le changement social radical qui devaient mener à la fin du capitalisme et du patriarcat. Pour Firestone, l'oppression sexuelle (et pas de classe) était fondamentale, la révolution opérerait la réunification du Masculin et du Féminin dans une « culture androgyne » où toutes les formes d'inégalité et de domination auraient disparu⁴²⁸.

Pour résumer la position opposée, les technologies reproductives du XX^{ème} siècle étaient contrôlées par des hommes, invasives, mécanisant un acte naturel et réifiant le corps des femmes (notamment en faisant du fœtus le sujet d'attention principal, la mère devenant une porteuse, une matrice)⁴²⁹. Pour ces féministes, notamment Adrienne Rich, la maternité en elle-même n'était pas problématique (au contraire, elle pouvait engendrer des valeurs positives en tant que pouvoir féminin), c'était son institutionnalisation par le patriarcat (la structure sociale de la maternité telle qu'elle a été construite en Occident) qui en faisait une expérience d'oppression. Elles voyaient donc dans ces nouvelles technologies une tentative des hommes de s'approprier le pouvoir reproducteur des femmes. Prétendre pouvoir faire un usage purement instrumental de la technologie était une illusion dans une société patriarcale où les institutions étaient dominées par des hommes⁴³⁰.

Le risque de cette position est de critiquer l'institution patriarcale de la maternité en en appelant à la caractéristique biologique, des critiques qui ont été formulées dans les années 1980. Pour Anne Donchin cela revient à penser comme Firestone et Piercy que la maternité peut être conceptualisée en dehors de tout contexte social, qu'elle possède des qualités intrinsèques. Les deux camps de la controverse tombent donc dans l'essentialisme qu'ils essayent de déconstruire⁴³¹. Pour Alice Adams, la raison même du démantèlement de la famille nucléaire est problématique car la mère semble être plus fautive que l'homme de sa situation d'oppression de par sa biologie⁴³².

Les arguments de ce débat comme des précédents peuvent paraître désuets aujourd'hui mais ils ont bel et bien divisé les féministes de leur temps. Les deux camps de cette controverse ne

⁴²⁸ S. FIRESTONE, *The dialectic of sex*, op. cit., p. 242

⁴²⁹ K. RUDY, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », op. cit., p. 22

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 131-134

⁴³¹ *Ibid.*, p. 135

⁴³² A. ADAMS, « Out of the Womb: The Future of the Uterine Metaphor », *Feminist Studies*, vol. 19, n° 2, 1993, p. 275

recoupaient pas exactement l'opposition entre matérialistes et culturalistes, ou entre séparatistes et féministes hétérosexuelles. Cependant, comme la partie suivante le laissera voir, les autrices d'utopie oscillaient généralement dans deux visions de la maternité :

« les utopies dans lesquelles la maternité possède un caractère presque magique, étendant ses valeurs à toute la communauté en lui conférant ainsi un nouveau bien-être [...] ; par ailleurs, d'autres sociétés sont inventées dans lesquelles les manipulations techniques et scientifiques représentent pour les femmes un moyen de dissocier responsabilité parentale et reproduction. »⁴³³

Ces deux pôles étaient liés à la vision du genre et au modèle politique développés par les autrices. L'ensemble des scissions partisans et des débats philosophiques entre féministes de l'époque était imbriqué, et les positions des autrices de mon corpus sur ces questions s'articulaient donc entre elles comme on va le voir à présent.

⁴³³ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, op. cit., p. 160

B/ Entre androgynie matérialiste et séparatisme essentialiste, des utopies ancrées dans les débats féministes de leur temps

En étant schématique, on peut placer les cinq œuvres de mon corpus sur un spectre théorique allant du matérialisme à l'essentialisme, et sur un spectre politique entre androgynie et séparatisme (ces deux catégories de pôles se recoupant comme on peut l'imaginer au vu de la sous-partie précédente). Le positionnement des œuvres du corpus par rapport à ces questions ne correspond pas exactement à la manière dont j'ai situé les intentions de leurs autrices. Cela ne signifie pas que l'intention et les choix politiques des autrices n'ont pas de rapport avec leur production fictionnelle : les œuvres plus critiques font des références plus implicites aux débats féministes de l'époque, tandis que les œuvres plus programmatiques mobilisent des références précises à des mobilisations existantes. La transparence ou l'opacité du positionnement politique des autrices dans leurs œuvres est bien entendu liée à leur militantisme ou absence de militantisme dans la vraie vie. Ainsi, *La Main Gauche de la Nuit* et *Les Ruines d'Isis* sont moins ancrées dans l'actualité politique, tandis que les trois autres œuvres, aux autrices plus politisées, mettent carrément en pratique des théories féministes dans leurs utopies.

J'ai choisi d'analyser les œuvres une par une, pour prendre le temps d'explorer les différentes questions à laquelle chaque œuvre accorde plus ou moins d'importance.

La Main Gauche de la Nuit : aller au-delà du genre

La Main Gauche de la Nuit étant parue en 1969, cette utopie pré-date certains des débats que je viens d'évoquer. Je n'ai donc pas recherché dans le roman des traces artificielles de prises de position anachroniques. Le débat sur lequel Le Guin se prononça, le seul qui existait à son époque, concernait sa vision du genre. Si le terme en lui-même n'était pas encore utilisé dans le sens actuel par les féministes de la Deuxième Vague, celles-ci travaillaient depuis Beauvoir à dénaturiser la féminité et la masculinité.

Pour rappel, *La Main Gauche* est une tentative d'imaginer une société d'humains, de savoir ce qui reste de notre espèce quand on retire le genre, et quels défis se posent à une société non-générée. Ursula Le Guin y a fait le choix (qui reste *a priori* unique en SF féministe) de tout simplement éliminer le problème des relations hommes-femmes en mettant en scène une société littéralement androgyne. Cela rend son utopie peu réaliste et en tout cas pas réalisable, un résultat voulu dès le départ comme on l'a vu dans la première partie. Cette expérience de pensée

place cependant Le Guin comme une matérialiste, qui déconstruit les rôles de genre, tout en illustrant sa philosophie taoïste de l'équilibre.

Les féministes contemporaines ont critiqué le postulat de Le Guin à la sortie de *La Main Gauche* : pourquoi l'androgynie devrait-elle dépendre de la biologie quand les féministes ont déconstruit le rapport entre sexe et genre ? Pourquoi utiliser le pronom masculin pour se référer à des êtres androgynes ? Comme je l'ai dit dans la première partie, Le Guin a plus tard regretté ne pas avoir inventé un pronom qui aurait permis de ne pas raconter l'histoire d'un point de vue masculin (le narrateur décrit tous les Géthéniens qu'il rencontre comme des hommes, par défaut).

Mais décrire une société androgyne qui abolit le genre permet forcément de déconstruire celui-ci. En effet, l'arc narratif du personnage principal consiste à accepter la nature androgyne des habitants de cette planète⁴³⁴, et à réaliser que les rôles de genre sont à la fois « coercifs et contingents »⁴³⁵. C'est après bien des épreuves, lorsqu'il partage un moment de vulnérabilité lors de leur périple dans l'hiver géthénien hostile, qu'il prend conscience de la nature de son compagnon de voyage, Estraven, qu'il a décrit comme un homme tout au long du roman : « Je vis alors, et cette fois avec certitude, ce que j'avais toujours craint et toujours refusé de voir : qu'il était femme tout autant qu'homme. [...] Jusqu'alors je l'avais rejeté, je lui avais refusé sa propre réalité. »⁴³⁶. À partir de ce moment, il s'habitue à l'aspect et aux manières d'être des Géthéniens, tant et si bien que lorsque d'autres Terriens le rejoignent à la fin du roman, ils provoquent chez lui la même réaction de dégoût qu'il suscite chez les Géthéniens : « Mais comme ils me paraissent étranges, ces hommes et ces femmes que je connais pourtant si bien ! Leurs voix me semblent curieuses, trop graves ou trop aiguës. Ce sont comme de grands animaux bizarres de deux espèces différentes, des primates aux yeux pétillants d'intelligence, tous en rut, en kemma... »⁴³⁷. La visite d'un médecin local juste après ces retrouvailles sont pour lui « un grand réconfort » car il s'est habitué à ce type de « visage jeune, sérieux, qui n'était ni masculin ni féminin, mais simplement humain »⁴³⁸.

En plus du chemin personnel du héros, *La Main Gauche de la Nuit* propose une vision de ce que peuvent être les rapports sociaux sans nos rôles de genre. La relation amoureuse platonique

⁴³⁴ E. CUMMINS, *Understanding Ursula K. Le Guin*, op. cit., p. 75

⁴³⁵ V. HOLLINGER, « (Re)reading Queerly: Science Fiction, Feminism, and the Defamiliarization of Gender », *Science Fiction Studies*, vol. 26, n° 1, SF-TH Inc, 1999, p. 25

⁴³⁶ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 285

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 341

⁴³⁸ *Id.*

qui se développe entre Genty Aï et Estraven est ainsi décrite par Elizabeth Cummins, une des spécialistes de Le Guin, comme :

« une relation fondée sur les caractéristiques humaines, et non sur les rôles de genre. Elle reconnaît l'égalité des deux personnes et dépend de la coopération et de l'attention qu'elles portent l'une à l'autre. Elle procure de la joie et rend chacun vulnérable à la douleur causée par l'autre. Elle consiste à partager de nombreuses intimités, mais pas celle du sexe »⁴³⁹

Ce type de relation défie les normes de l'hétérosexualité, sans pour autant les renverser puisque quand les Géthéniens sont en *kemma*, ils n'ont de relations sexuelles qu'entre organes génitaux masculins et féminins, ce que Le Guin a là aussi regretté dans les années 1980 comme un manque d'ouverture d'esprit de sa part : « Les pratiques homosexuelles auraient naturellement dû être possibles, acceptables et même bien vues, dans toutes les maisons de kemmer... et je n'ai pas pensé une minute à explorer cette possibilité. »⁴⁴⁰. La violence sexuelle n'existe pas, ce qui enlève aux relations sociales tout un potentiel de violence omniprésent dans notre monde (un contraste tout à fait voulu par Le Guin comme sa réflexion sur la violence exposée en première partie l'illustre).

Les relations amoureuses ne sont pas les seules à être affectées par l'absence de rôles de genre : la reproduction s'en trouve bouleversée. Sur le plan biologique, une grossesse fait perdurer l'activité hormonale qui donne au sujet concerné un sexe féminin pendant la gestation et la lactation :

« Les organes sexuels mâles restent atrophiés (comme en *soma* [la période hors *kemma* pendant laquelle les Géthéniens sont asexués]), les seins se développent quelque peu et la ceinture pelvienne s'élargit. Lorsque prend fin la lactation, le sujet perd ses attributs féminins et retrouve l'état de *soma* en parfait hermaphrodite. Il ne se crée pas d'habitude physiologique : on peut être père plusieurs fois après quelques maternités successives. »⁴⁴¹

Seul le « parent par la chair », le parent qui a porté l'enfant, a une filiation reconnue, mais les enfants sont élevés de manière commune par de nombreux adultes, les Géthéniens vivant en communautés de quelques dizaines de personnes, les foyers⁴⁴². Les Géthéniens ont souvent des enfants tôt, et prennent un contraceptif après vingt-quatre ans⁴⁴³, une pratique parfaitement

⁴³⁹ [“It is a relationship based on human characteristics, not gender roles. It recognizes the equality of both people and depends on the cooperation and nurturing of both people. It gives joy and makes each vulnerable to pain caused by the other. It consists of sharing many intimacies but not that of sex.”, Ma Traduction], E. CUMMINS, *Understanding Ursula K. Le Guin*, op. cit., p. 83-84

⁴⁴⁰ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, op. cit., p. 29

⁴⁴¹ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 109-110

⁴⁴² *Ibid.*, p. 111

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 139

normalisée. En conséquence, on peut affirmer que Le Guin a représenté une société dotée d'une liberté reproductive totale : il n'y a pas un sexe plus affecté biologiquement que l'autre par la reproduction, mais surtout le choix d'avoir des enfants est parfaitement libre, et l'éducation étant socialisée, elle ne reposerait pas de manière inégale sur les épaules d'un sexe même si la condition biologique des Géthéniens étaient différente. Le narrateur observe les effets positifs de cette organisation sociale pour les enfants :

« Je n'ai jamais vu un Karhaïdien frapper un enfant, ni, sauf une fois, lui parler avec colère. La tendresse de ces gens-là envers leurs enfants me fit l'effet d'être profonde, efficace – et presque entièrement dénuée d'autoritarisme égoïste, ce qui seul, peut-être, la différencie de ce que nous appelons l'instinct « maternel ». Je dirais volontiers que la distinction entre instinct maternel et instinct paternel est négligeable ; l'instinct parental, le désir de protéger et de guider, n'est pas lié à un sexe déterminé. »⁴⁴⁴

Cet état de fait reflète les convictions de Le Guin, qui a défendu l'avortement et avoué avoir avorté elle-même lorsqu'elle était étudiante⁴⁴⁵ : déjà en 1969, au regard des cercles universitaires de gauche dans lesquels elle évoluait, Le Guin considérait la liberté à disposer de son corps comme une évidence, qu'elle présenta comme telle dans sa société utopique. Celle-ci n'est pas idéale sur bien des sujets, notamment l'organisation politique, mais comme les citations précédentes le laissent voir, le narrateur présente l'absence de genre d'une manière très positive pour le bonheur individuel, ce que rien dans le récit ne vient contredire. C'est pour moi une prise de position matérialiste : Le Guin déconstruit les rôles de genre pour mieux montrer les potentialités heureuses d'une société androgyne, certes pour des raisons biologiques, mais avec l'intention de faire réfléchir ses lecteurs sur le sujet.

Je veux évoquer rapidement une influence sur laquelle je ne me suis pour l'instant pas étendue : la vision de l'humanité de Le Guin est caractérisée par un équilibre inspiré du taoïsme. A ses yeux, les valeurs et les caractères associés au féminin et au masculin existent en chacun de nous, c'est le fait de les attribuer à un sexe qui est une construction sociale. La recherche de l'équilibre entre ces deux pôles est au cœur de la spiritualité géthénienne, comme l'illustre le poème récité par Estraven à Aï, et qui donne son titre au livre :

« Le jour est la main gauche de la nuit,

et la nuit la main droite du jour.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 118-119

⁴⁴⁵ U. K. LE GUIN, *Danser au bord du monde*, *op. cit.*

Deux font un, la vie et la mort
enlacés comme des amants en *kemma*,
comme deux mains jointes,
comme la fin et le moyen. »⁴⁴⁶

Estraven déclare lui-même que ce principe équivaut à celui du *yin* et du *yang* chinois⁴⁴⁷. Ce n'est pas un hasard car Le Guin a souvent discuté de sa fascination pour le taoïsme et le bouddhisme⁴⁴⁸, dont la connaissance devint répandue en Occident à sa génération. Sa méfiance pour les religions la poussa à imaginer dans *La Main Gauche* le Handdara : « une religion sans institutions, sans prêtres, sans hiérarchie, sans vœux, sans. Elle est insaisissable. Elle est toujours ailleurs. Elle ne se manifeste de façon permanente que dans les Citadelles, retraites où l'on peut passer une nuit ou toute une vie. »⁴⁴⁹.

Cette spiritualité n'est pas contradictoire avec le projet matérialiste de *La Main Gauche* dans la mesure où l'équilibre des contraires sur laquelle elle repose est décorrélée de la vision patriarcale du masculin et du féminin. Ursula Le Guin a proposé en 1969 une œuvre subversive dans le sens où elle a mis en pratique dans une expérimentation politique, comme seule le permet la SF, une déconstruction radicale des rôles de genre. La société qui est née de son imagination n'est pas un modèle pour le mouvement féministe, mais elle a donné à toute une génération d'autrices un sens des possibles.

Les Ruines d'Isis : équilibre des sexes et spiritualité féminine

Œuvre critique produite par une autrice aux relations compliquées avec le mouvement féministe, *Les Ruines d'Isis* révèle le positionnement ambigu de Marion Zimmer Bradley sur les débats de son temps, dont elle avait connaissance de par ses liens avec les féministes dans les fanzines, notamment quand elles la critiquaient. Écrit en 1978, le roman est imprégné du climat de tension idéologique de son époque, même si son autrice y défend ses opinions de manière plus moins subtile.

⁴⁴⁶ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 271

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 308

⁴⁴⁸ U. K. LE GUIN et J. WRAY, « Ursula Le Guin, The Art of Fiction No.221 », *The Paris Review*, n° 206, Fall 2013

⁴⁴⁹ U. K. LE GUIN, *La main gauche de la nuit*, op. cit., p. 69

Les Ruines d'Isis, dont l'histoire est racontée par une anthropologue, contient une réflexion poussée et assumée sur l'objectivité possible de la science en opposant les biais d'une science « masculine » qui se croit neutre et d'une science « féminine » qui retourne les préjugés sexistes contre les hommes. Fonctionnant en miroir déformant de notre sexisme ordinaire, la société matriarcale représentée renverse des rôles de genre (les femmes au pouvoir reproduisent des comportements d'agressivité et de séduction traditionnellement associés aux hommes, ceux-ci sont passifs et vus comme irrationnels) sans contester leur binarité, ni dans l'intrigue ni dans la réflexion de la narratrice. La société d'Isis est aussi caractérisée par un culte de la Déesse inspiré de celui que pratiquait l'autrice... que la science masculine incarnée par le mari de la narratrice vient en partie démystifier. Ce mélange de spiritualité et de dénonciation du sexisme, qui peut apparaître comme étonnant vues les oppositions que j'ai tracées plus haut, révèle en fait pour moi un positionnement finalement libéral : MZB dénonce les inégalités entre hommes et femmes sans remettre radicalement en cause la dualité des rôles de genre, qui est même en partie légitimée.

La société matriarcale d'Isis a été fondée par un groupe d'universitaires convaincues de la supériorité des femmes sur les hommes. Des femmes de toute la galaxie se sont rassemblées sur la planète Perséphone et ont essayé de faire des bébés par parthogénèse (c'est-à-dire sans chromosome Y), mais étant devenues stériles au bout de deux générations elles ont conservé des hommes pour la reproduction⁴⁵⁰. Un rituel d'accouplements multiples a lieu trois fois l'année, une expérience sacralisée. Après que les hommes aient pêché au harpon (ce que les femmes ne font pas), ils reviennent sur la plage et couchent tour à tour avec toutes les femmes qui les y attendent. La narratrice, Cendri, prend part à ce rituel empreint de douceur et de connexion émotionnelle⁴⁵¹. Les femmes qui participent veulent pour la plupart avoir des enfants mais pas des garçons. Cependant, les habitantes d'Isis répugnant à toute manipulation génétique, les petits garçons sont portés par les femmes puis confiés à partir d'un certain âge aux hommes, qui les élèvent à part des femmes, qui vivent entre elles⁴⁵². Si elles le souhaitent les femmes ont accès à la contraception : elles choisissent leur nombre d'enfants⁴⁵³. Les rituels d'accouplement sont selon l'une des habitantes d'Isis :

« notre façon de nous rappeler que les hommes et les femmes sont tous des enfants de la Déesse [...] ; que toute vie, y compris la nôtre, vient de la mer ; que les hommes aussi ont leurs besoins

⁴⁵⁰ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, op. cit., p. 82

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 264-266

⁴⁵² *Ibid.*, p. 124

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 285

et leurs désirs et que nous devons nous unir à eux pour les satisfaire et qu'ils vivent heureux et contents. »⁴⁵⁴

Ces rituels sont donc nécessaires à la survie de la société, tant biologiquement que pour la cohésion du groupe : les hommes d'Isis, utilisés pour leur travail, n'ont aucune relation sexuelle avec des femmes à part ceux d'entre eux qui sont choisis comme favoris par les femmes les plus puissantes. Les fêtes sont donc utilisées par les femmes d'Isis pour permettre aux hommes de satisfaire régulièrement leurs pulsions sexuelles tout en obtenant si possible une grossesse pour celles qui en désirent une, mais elles ne reflètent en rien le mode de vie des habitants en temps normal. La norme sur Isis est soit l'asexualité soit le lesbianisme. Cendri le remarque :

« l'amour romantique ne remplissait aucune des fonctions sociales associées à la famille et à l'éducation des enfants. Ici, les liens essentiels assurant la cohésion sociale étaient les liens familiaux entre femmes, et la sexualité n'y avait aucune part. Une femme qui se sentait irrésistiblement attirée, émotionnellement, sexuellement et personnellement, par un homme, devait se croire victime d'une étrange perversion, et incapable de comprendre ou même d'exprimer ses propres désirs et pulsions. »⁴⁵⁵

Les femmes d'Isis vivent et élèvent leurs filles ensemble, et certaines entretiennent par ailleurs des relations amoureuses entre elles, mais la structure nucléaire de la famille est totalement étrangère à cette société. La séparation des sexes est plus ou moins bien vécue. Cendri observe que lors d'un événement sportif auquel les hommes participent sous les yeux des femmes, celles-ci ne cachent pas leur désir :

« Cendri voyait les femmes qui, penchées sur les garde-corps, fascinées, et haletantes, dévoraient des yeux les corps à corps des lutteurs pantelants. Elle reconnut tous les signes de l'excitation sexuelle – visages congestionnés, lèvres humides, pupilles dilatées. [...] Elle avait toujours cru – naïvement, réalisait-elle maintenant – que les femmes étaient indifférentes aux stimulations visuelles de ce genre. »⁴⁵⁶

De nombreux commentaires peuvent être faits sur cette vision du matriarcat. D'abord, on peut relever une intention claire de l'autrice de dénoncer l'absurdité du sexisme en l'inversant. MZB essaye de montrer que les hommes et les femmes sont égaux dans leurs désirs (de sexe et de pouvoir) et peuvent se montrer aussi tyranniques avec l'autre sexe en fonction des circonstances. Cette dénaturalisation du patriarcat va de pair avec une dénonciation du sexisme désinvolte auquel sont confrontées les femmes dans une société soi-disant égalitaire. L'Unité, la planète universitaire où vivent Cendri et Dahl, est censée être parfaitement égalitaire. Pourtant comme Cendri le remarque innocemment grâce à la comparaison avec Isis, il y a très peu de femmes Savantes (le grade suprême de l'érudition). Elle tente de se l'expliquer, et le

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 286

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 141-142

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 211

lecteur ne manquera pas de lire entre les lignes l'ironie de MZB sur les illusions de son personnage :

« Il n'y avait pas de Savante médiocre, les Étudiantes médiocres abandonnant leurs études. Cela ne prouvait-il pas que, dans l'Unité, les femmes étaient considérées comme supérieures aux hommes ? Cendri savait qu'elle aurait elle-même obtenu le diplôme suprême si elle n'avait pas fait ce que font beaucoup de femmes, et pris un congé après son mariage. À l'évidence, l'attitude du Matriarcat était donc purement paranoïaque... »⁴⁵⁷

Vue la ressemblance de l'Unité avec le monde universitaire américain, le fait que Cendri n'ait pas poursuivi ses études après son mariage reflétait la réalité de la vie des post-doctorantes de l'époque, qui s'arrêtaient plus souvent de travailler, notamment quand elles devenaient mères⁴⁵⁸. *Les Ruines d'Isis* est paru quelques années après les *Educational Amendment Acts* de 1972, les premières législations contre les discriminations dans les universités publiques, dont MZB avait sûrement connaissance, son mari étant universitaire⁴⁵⁹. La critique sarcastique des inégalités persistantes dans le monde académique me paraît donc intentionnelle.

La normalisation du lesbianisme dans le roman est une autre question qui mérité d'être traitée en profondeur. MZB a écrit de nombreux récits de *lesbian pulp fiction*, un terme utilisé dans les années 1940-1960 pour désigner des romans mettant en scène des romances lesbiennes. Elle utilisait pour ces récits les noms de plume de Lee Chapman, Miriam Gardner ou Morgan Ives, car ils étaient considérés comme pornographiques. Elle refusa pendant des années de reconnaître qu'elle était l'autrice de *I am a Lesbian* (1962) ou *My Sister, My Love* (1963), s'irritant des insinuations de *The Ladder* (premier magazine lesbien distribué nationalement aux États-Unis, à partir de 1956) à ce sujet, bien qu'elle y écrivît par ailleurs. Elle s'était rapprochée de l'organisation lesbienne publiant le magazine, *Daughters of Bilitis*, via son éditeur de *lesbian pulp*⁴⁶⁰. Elle écrivit plusieurs papiers dans *The Ladder*, dont un court article donnant des conseils aux lesbiennes mariées à des hommes, où elle considérait que la maternité et l'amitié platonique entre femmes pouvaient être une compensation pour ces femmes frustrées par leur situation, à une époque où le divorce était mal vu⁴⁶¹. Elle donnait une explication psychologisante du lesbianisme, alors vu comme une pathologie, en déclarant que

« le désir lesbien représente souvent une subversion ou une canalisation alternative du désir

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 30

⁴⁵⁸ C. Z. ÖVERMANN, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley's *The Ruins of Isis* (1978) », *op. cit.*, p. 8

⁴⁵⁹ C. Z. ÖVERMANN, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley's *The Ruins of Isis* (1978) », *op. cit.*

⁴⁶⁰ D. RODRIGUES, « Bradley, Marion Zimmer (Miriam Gardner, Morgan Ives) », *op. cit.*

⁴⁶¹ M. ZIMMER BRADLEY, « Some Remarks on Marriage », *The Ladder*, juillet 1957, p. 14-16

maternel. Je suis convaincue que la plupart des femmes lesbiennes qui se marient le font par désir conscient ou inconscient de porter des enfants et de racheter ainsi pour elle-même les déficiences réelles ou fantasmées de la relation maternelle »⁴⁶².

L'amalgame fait entre amour maternel et désir sexuel est pour le moins troublant quand on sait ce dont MZB a été accusée par la suite par sa fille, mais il faut garder à l'esprit que cette explication psychanalytique du lesbianisme était courante à l'époque⁴⁶³. Je relèverai cependant la seule remarque sur le sujet dans *Les Ruines d'Isis*, qui brouille à nouveau la différence entre amour filial et désir sous couvert de relativisme culturel :

« Ici, peut-être l'image de la mère était-elle profondément enracinée et même indéracinable ; tout contact avec une femme rappelait le souvenir du paradis perdu, et tout contact avec une femme devenait une recherche de la mère. Et effectivement, dans une société où il était impossible de savoir quel homme avait engendré un enfant [...] il n'existait pas de liens familiaux, sauf avec la Mère. Et rien n'empêchait un fils adulte de s'unir à elle en cette fête rituelle... l'inceste n'était pas l'objet d'un tabou. »⁴⁶⁴

Si on met de côté l'aspect dérangeant de cette assertion, on remarque la vision particulière du désir à nouveau développée par MZB. Malgré tout, sans être une lesbienne ou une féministe affirmée, MZB a été perçue comme telle à cause de ce qu'elle écrivait, et qui aurait été tabou pour la plupart des auteurs masculins. Sa relation compliquée au lesbianisme se retrouve dans son récit de la réception d'un roman écrit juste avant *Les Ruines d'Isis*. *The Shattered Chain* (1976), l'un des romans de son cycle *Darkover*, mettait en scène une société d'Amazones qui eut un grand succès auprès des lecteurs et des lectrices. Mais MZB se désola de la réaction des féministes radicales, qui regrettaient que l'héroïne Amazone tombe amoureuse d'un homme à la fin du livre et que le lesbianisme soit absent du roman alors qu'il représentait une société de femmes. Pour MZB, les lectrices en question avaient pris les Amazones pour une société idéale de femmes (ce qu'elles n'étaient pas censées représenter pour elle) et avaient été déçues que le roman fasse renoncer à cela son héroïne. MZB affronta certaines de ses détractrices dans des fanzines, et essaya notamment de justifier son choix en disant qu'elle écrivait pour toutes les femmes alors qu'une héroïne lesbienne aurait fait fuir une partie de son lectorat féminin et attiré un voyeurisme masculin qui l'éccœurerait⁴⁶⁵. Dans l'essai où elle raconte cette anecdote, Marion Zimmer Bradley admet son aversion pour les séparatistes qui étaient à l'époque influentes dans

⁴⁶² [“ the Lesbian desire frequently represents a subversion or an alternate channeling of the maternal desire. I am convinced that most Lesbian women who marry do so out of a conscious or unconscious desire to bear children and thus redeem to herself the real or fancied deficiencies in the maternal relationship”, Ma traduction], *Ibid.*, p. 14

⁴⁶³ Pour une analyse de cette interprétation par une philosophe queer des années 1990, voir T. DE LAURETIS, *The practice of love: lesbian sexuality and perverse desire*, Bloomington, Indiana University Press, 1994

⁴⁶⁴ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, *op. cit.*, p. 267

⁴⁶⁵ M. ZIMMER BRADLEY, « A Darkover Retrospective », *op. cit.*

le mouvement féministe. Cette répulsion se retrouve pour moi dans *Les Ruines d'Isis*, qui peut être vu comme une dystopie séparatiste : une expérimentation de ce à quoi ressemblerait une société gouvernée par des femmes qui méprisent les hommes.

L'échec de la reproduction par parthogénèse, dans laquelle les lesbiennes de l'époque plaçaient de grands espoirs⁴⁶⁶ m'apparaît comme une pique tout à fait volontaire, tout comme le désir persistant des femmes pour les hommes. MZB essaye dans son roman de montrer l'absurdité du sexisme mais aussi des espoirs de vivre sans hommes, ou même de chercher à les dominer. Les déclarations proches du culturalisme des habitantes d'Isis (« Les femmes ne peuvent s'épanouir que dans une culture conçue par des femmes ; et la différence, c'est que dans une telle société, les hommes et les femmes peuvent parvenir à leur plein épanouissement. »⁴⁶⁷) sont ridiculisées par les événements. A la fin du roman, les hommes se soulèvent (ils refusent de travailler et enlèvent la fille de la dirigeante d'Isis pour faire pression sur elle). L'exemple de Dahl, un homme qui correspond pleinement à la masculinité hégémonique, leur donne le courage d'exiger un meilleur traitement que le rôle secondaire que leur réserve les théories du matriarcat.

On pourrait interpréter la science sur Isis comme la préfiguration de la *feminist stand-point theory* des années 1980, en ce qu'elle déconstruit l'infailibilité de la science occidentale, ici incarnée par la planète Université⁴⁶⁸. La vision androcentrée de l'histoire développée par Dahl⁴⁶⁹ est contredite par les dogmes des habitantes d'Isis :

« toute société où les mâles sont les égaux des femmes tombe bientôt sous leur domination. Les mâles [...] ne se contentent pas de l'égalité ; ils ne supportent pas une société où ils ne dominent pas. Et toute société où ils dominent en vient bientôt à accepter les valeurs des mâles, à savoir l'agression, la compétition et la guerre. Cela a détruit toutes les cultures connues de la Galaxie les unes après les autres »⁴⁷⁰

Cependant, ces principes reposent largement sur des convictions religieuses qui se trouvent décrédibilisées par l'intrigue. L'infériorité des hommes avait été justifiée par les femmes par le fait qu'elles seules pouvaient communiquer avec la Déesse, qui s'adressait à elles sur un lieu saint. Cendri fait elle-même cette expérience mystique parmi les ruines : « Un flot d'amour se

⁴⁶⁶ Voir infra, p. 132-133

⁴⁶⁷ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, op. cit., p. 204-205

⁴⁶⁸ C. Z. ÖVERMANN, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley's *The Ruins of Isis* (1978) », op. cit., p. 12-13

⁴⁶⁹ « La recherche du luxe apparaît normalement quand une société a épuisé ses énergies primaires. Généralement, les femmes restent en dehors du courant majeur d'une culture, car tout le travail effectif est fait par les hommes, et c'est seulement quand les objectifs essentiels sont atteints que les hommes ont le loisir de dorloter les femmes en leur donnant ce qui n'est pas indispensable, comme le confort matériel. Historiquement, quand cela se produit, une culture a déjà commencé à mourir, puisque les hommes n'ont rien de mieux à faire qu'à réaliser des objectifs fixés par les femmes... », M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, op. cit., p. 56-57

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 202-203

déversa en elle, et elle y répondit par un amour égal. Une partie émerveillée de son esprit s'écria : « Qui es-tu ? », et elle reçut la réponse sous forme de lumière puissante ; Je suis ; c'est assez. Aime-moi ; aime-moi comme je t'aime... »⁴⁷¹. Mais à la fin du roman, non seulement la présence en question finit par s'adresser aux hommes (elle n'avait fait que reproduire les préjugés qu'elle avait lus dans les esprits des femmes lorsqu'elles étaient arrivées sur Isis, en ignorant les hommes), mais il est révélé qu'il ne s'agit pas d'une divinité mais d'une forme de vie non-humaine qui se nourrit de l'adoration de ses « fidèles ». En découvrant cela, Dahl réagit avec colère (« N'avez-vous pas honte de vous faire passer pour des Dieux aux yeux de ces femmes crédules ? »), et il reçoit de l'entité une réponse qui illustre la vision de la spiritualité de MZB :

« Si elles nous ont perçus comme des Dieux, quoi que soient des Dieux, si la nature d'un Dieu est de donner et de recevoir de l'amour, alors peut-être sommes-nous des Dieux, mais je vois dans ton esprit que tu conçois un Dieu comme une entité qui exerce un pouvoir... il n'en est pas ainsi avec ces femmes. »⁴⁷²

En dépit de son rejet du séparatisme lesbien, qui incluait souvent une attirance pour ces pratiques, MZB était très active dans des cercles néo-païens, particulièrement au tournant des années 1970-1980. Elle avait même fondé une loge occultiste avec son mari dans les années 1960⁴⁷³. Son affinité pour la spiritualité féminine transparaît dans nombre de ses romans, qui mettent parfois en scène un culte de la Déesse, notamment son cycle de réécritures de la légende arthurienne⁴⁷⁴. Le relatif désaveu de cette religion dans *Les Ruines D'Isis* peut être interprété paradoxalement comme une défense de ce culte (ce n'est pas parce qu'on n'est pas sûrs de l'existence d'une divinité qu'on n'a pas le droit n'y croire) et comme une concession à la rationalité masculine qui s'accorderait avec le message global du roman.

En effet, *Les Ruines d'Isis* apparaît comme une défense de la complémentarité des hommes et des femmes entendus dans leurs rôles de genre traditionnels, en opposition avec les arguments séparatistes en vogue à l'époque⁴⁷⁵.

Les problèmes du couple principal peuvent être pris comme une métaphore des relations hommes-femmes à l'échelle de la société. Le sexisme du mari, qui s'exprime à de nombreuses reprises dans le roman, est expliqué d'une manière psychologique et essentialiste par sa femme :

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 246

⁴⁷² *Ibid.*, p. 324

⁴⁷³ D. L. PAXSON, « Marion Zimmer Bradley and *The Mists of Avalon* », *op. cit.*, p. 114

⁴⁷⁴ J. C. CROSBY, « Feminist Spirituality », *op. cit.*, p. 216-247

⁴⁷⁵ C. Z. ÖVERMANN, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley's *The Ruins of Isis* (1978) », *op. cit.*, p. 22

« Est-ce qu'il n'a toujours pas confiance en moi ? se dit-elle, atterrée. Puis elle fut troublée par ses propres pensées. Un homme a-t-il jamais confiance en une femme ? Complètement ? Est-ce pour cette raison que, sur certains mondes, les hommes s'efforcent tellement de dominer les femmes... pas par arrogance, mais par peur ? »⁴⁷⁶

Le mode de vie qu'ils doivent adopter sur Isis rend Dahl jaloux et plein de rancœur, ce qu'il fait ressentir à Cendri lorsqu'ils font l'amour brutalement chaque soir, et qu'elle n'y prend aucun plaisir, jusqu'à ce qu'elle le repousse et se voie alors accusée d'avoir été corrompue par les habitantes du matriarcat. Dahl encourage la rébellion des hommes contre l'avis de sa femme, qui considère qu'ils doivent rester neutres dans ce conflit en tant que représentant de l'Unité. Malgré tout, à la fin du roman, ils se réconcilient alors les révélations sur la Déesse et le fait que les hommes aient sauvé le groupe des effets dévastateurs d'un tsunami poussent les femmes d'Isis à leur accorder plus de crédit (et d'autonomie), ce qui est décrit positivement :

« les hommes et les femmes continueraient sans doute à vivre séparément, puisque cette situation semblait leur convenir à tous ; mais le statut inférieur des hommes ne pourrait pas survivre puisqu'il n'était plus soutenu par une sorte d'ordonnance divine. Rien ne changerait du jour au lendemain. Certaines choses ne changeraient jamais. Mais maintenant, il y avait un espoir qui n'avait jamais existé auparavant. »⁴⁷⁷

Après le tsunami, un vieil homme est désigné par l'entité divine comme représentant des hommes pour former un gouvernement tripartite avec une Grande Matriarche et une Grande Prêtresse, et une délégation scientifique de l'Unité est autorisée par ce gouvernement à travailler sur les ruines, ouvrant décidément la planète aux influences extérieures. Les époux restent sur Isis, où ils ont un bébé et obtiennent grâce à leurs travaux les plus hautes qualifications universitaires⁴⁷⁸.

Cette fin confirme pour moi l'intention de l'auteur de produire une œuvre qui dénonce autant le sexisme persistant de la société américaine que les excès féministes qu'elle craint. Cendri explique à l'une des dirigeantes d'Isis : « Tu m'as demandé si je n'avais pas appris la honte parmi vous. J'ai appris à avoir honte des femmes qui abusent de leur pouvoir. La tyrannie est la tyrannie, qu'elle soit exercée par des hommes sur des femmes ou par des femmes sur des hommes. »⁴⁷⁹. Comme elle en convient avec son mari à la fin du livre, c'est la coopération et l'amour entre les sexes qui fera d'Isis une véritable eutopie, car il faut « faire ensemble ce que ni les femmes ni les hommes ne peuvent faire séparément... »⁴⁸⁰.

⁴⁷⁶ M. ZIMMER BRADLEY, *Les ruines d'Isis*, op. cit., p. 89

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 315

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 338-340

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 296

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 311

On retrouve dans *Les Ruines d'Isis* comme dans d'autres romans de MZB⁴⁸¹ l'espoir « que les opposés se réconcilient. Pour ce faire, elle crée toute une série de personnages capables de combler le fossé »⁴⁸², ici principalement Cendri. Linda Leith observe à propos de la série de l'autrice Darkover que ce rapprochement des sexes « conduit en fait généralement à un repli sur le conservatisme et à la défaite »⁴⁸³. Je rejoins tout à fait cette interprétation et retiens la morale relativement conservatrice qui ressort de cette utopie, dont la qualification de « féministe » peut être ici discutée. On peut rapprocher MZB du féminisme libéral car elle critique les double standards hommes-femmes et le sexisme ordinaire notamment du monde scientifique, mais sans pour autant remettre en cause l'hétérosexualité, le mariage et les rôles de genre. *Les Ruines d'Isis* explore paradoxalement les avantages et les inconvénients d'un matriarcat pour mieux réaffirmer la complémentarité des hommes et des femmes – l'inscrivant plutôt dans une sorte de féminisme modéré franchement opposé au séparatisme, en plein essor au moment de l'écriture. Face aux arguments des féministes radicales qu'elle a souvent affrontées dans les fanzines, Marin Zimmer Bradley affirme dans cette utopie la complémentarité des sexes et l'importance de pardonner la violence et la domination masculine pour vivre ensemble.

The Female Man : entre séparatisme et déconstruction des rôles de genre

The Female Man a été écrit en 1969 mais publié uniquement en 1975, le manuscrit ayant a priori subi des modifications entre temps. Cette utopie porte la marque des controverses qui agitaient le mouvement féministe au milieu de la décennie, et dans lesquelles Joanna Russ était activement engagée. Le rapport de l'autrice à la nature et à la science est nuancé dans le roman : elle défend une utopie séparatiste obtenue par la violence si nécessaire, mais le caractère souhaitable voire idéale de cette société ne vient pas de la nature foncièrement meilleure ou même distincte de la féminité. Au contraire, les habitantes de Whileaway ont des caractéristiques que nous qualifierons de féminines et masculines, et leur équilibre utopique étonnant repose sur une alliance de société pastorale et de technologies de pointe, développées

⁴⁸¹ Sur le roman le plus célèbre de MZB, *Les Dames du Lac*, voir l'article de Karen Fuog : K. E. C. FUOG, « Imprisoned in the phallic oak: Marion Zimmer Bradley and Merlin's seductress », *Quondam et Futurus*, vol. 1, n° 1, 1991, p. 73-88

⁴⁸² [“*that the opposites will be reconciled. To this end she creates a whole series of characters capable of bridging the gap*”, Ma Traduction], L. LEITH, « Marion Zimmer Bradley and *Darkover* », *Science Fiction Studies*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 32

⁴⁸³ [“*in fact leads typically to a retreat into conservatism and defeat. The potentially fertile idea underlying these fictions never fulfills its potential*”, Ma Traduction], *Id.*

au fil de dix siècles d'existence. Pour autant, la représentation des hommes dans *The Female Man* est plus essentialiste, ce qui reflète les convictions séparatistes de son autrice.

Il est indéniable que l'œuvre brûle « d'établir les identités et sexualités lesbiennes et féministes dans les contraintes d'une culture hétéronormative »⁴⁸⁴. Les rares relations hétérosexuelles qui nous sont données à voir dans le roman (celle de Jeannine avec son compagnon notamment) sont malheureuses, et les hommes que les héroïnes croisent dans le roman font tous preuve d'un sexisme plus ou moins ouvert. Le personnage de Janet, incarnation d'une féminité et un lesbianisme assumés, dérangeante pour les hommes de notre monde, prend en conséquence un malin plaisir à affirmer ses identités, par exemple lors de son interview télévisée où le journaliste lui demande à demi-mot si le sexe de ne manque pas aux habitantes de Whileaway étant donné qu'elles n'ont pas d'hommes :

« JE (éclairé) : Oh ! vous voulez dire la copulation.

MC : Oui.

JE : Et vous dites que nous n'avons pas cela ?

MC : Oui.

JE : Quelle bêtise de votre part. Bien sûr que si.

MC : Ah ? (Il veut dire : " Ne me dites rien ")

JE : Entre nous. Permettez-moi de vous expliquer »⁴⁸⁵

Il n'y a pas chez Russ d'équivalent des *gentles* de *The Wanderground* : il n'y a pas d'hommes à sauver. Dans le roman, l'opposition entre des réalités androcentrées à divers degrés dystopiques et l'eutopie séparatiste est indépassable⁴⁸⁶. Cela signifie-t-il qu'on peut placer Russ dans le pôle essentialiste du féminisme ? J'ai tendance à considérer qu'elle déconstruit les rôles de genre attribués aux femmes mais rassemble les hommes dans une classe d'ennemis qu'elle essentialise.

La vision des femmes de Russ est volontairement fragmentée et contradictoire : ses quatre héroïnes sont très différentes, n'ont pas la même vision de la Femme, et pourtant elles sont

⁴⁸⁴ [“ to establish lesbian and feminist identities and sexualities within the constraints of a culture of compulsory heterosexuality”, Ma Traduction], V. HOLLINGER, « (Re)reading Queerly: Science Fiction, Feminism, and the Defamiliarization of Gender », *op. cit.*, p. 25

⁴⁸⁵ [“JE (enlightened): Oh! You mean copulation. / MC: Yes. / JE: And you say we don't have that? / MC: Yes. JE: How foolish of you. Of course we do. / MC: Ah? (He wants to say, 'Don't tell me. ') / JE: With each other. Allow me to explain.”, Ma Traduction], J. RUSS, *The female man*, *op. cit.*, p. 11

⁴⁸⁶ H. ROSE, « Dreaming the Future », *op. cit.*, p. 132-133

capables de s'allier. Jeannine est celle qui a la vision la plus essentialiste des femmes, qui se rapproche de la position des féministes culturalistes. Cela vient de son expérience amère des relations hommes-femmes dans son époque restée très conservatrice (sa réalité n'a pas connu de Deuxième Vague féministe, et est culturellement plus proche des années 1930) :

« Les hommes, malgré tout, n'ont aucun contact ni aucune compréhension de l'intérieur des choses. C'est un domaine qui leur est interdit. C'est la magie des femmes, l'intuition des femmes qui règnent ici, la finesse subtile interdite au sexe maladroit. [...] Sans y réfléchir, sans y travailler, elles apportent dans la vie humaine le souffle de la magie et du désir. Ils ne font qu'incarner. »⁴⁸⁷

Au contraire, Joanna, qui vient de notre monde, se définit comme un « *female man* », un homme féminin, car elle a arrêté d'être une femme telle que la société l'attend, et de faire semblant d'être un homme pour s'intégrer à un monde professionnel sexiste :

« Je vais te dire comment je me suis transformé en homme.

J'ai d'abord dû me transformer en femme.

Pendant longtemps, j'ai été neutre, pas du tout une femme, mais l'un des garçons, parce que si vous entrez dans une assemblée d'hommes, professionnellement ou non, vous pourriez tout aussi bien porter un panneau sandwich qui dit : regardez ! j'ai des nichons ! »⁴⁸⁸

Elle s'approche de l'androgynie incarnée par Janet, qui est à la fois franche, courageuse, maternelle, sûre d'elle et de ses désirs, et déroutante les hommes de notre monde. Jael représente une violence et une rationalité froide encore plus à l'opposé de la féminité traditionnelle. Je rejoins l'appréciation de Ramzi Fawaz sur la signification de l'alliance des J : « le roman considère l'acceptation des conflits, des désaccords et des différences entre les femmes comme une réponse utopique aux tentatives des féministes de faire de la catégorie "femme" une étiquette universellement partagée. »⁴⁸⁹. Pour moi, Joanna Russ définit le sujet politique du féminisme - les femmes par opposition aux hommes - sans donner à cette catégorie un contenu, préférant laisser à l'identité fracturée de ses héroïnes leur diversité qui reflète celle des femmes. Cette diversité est bien sûr limitée : le roman illustre les tensions entre homosexuelles et hétérosexuelles au sein du mouvement féministe mais ne laisse par exemple aucune place à la diversité ethnique. En tant que féministe lesbienne et témoin des divisions du mouvement, Russ

⁴⁸⁷ [“men – in spite of everything – have no contact with or understanding of the insides of things. That’s a realm that’s denied them. Women’s magic, women’s intuition rule here, the subtle deftness forbidden to the clumsier sex. [...] Without having to reflect on it, without having to work at it, they both bring into human life the breath of magic and desire. They merely embody.”, Ma Traduction], J. RUSS, *The female man*, op. cit., p. 106

⁴⁸⁸ [“I’ll tell you how I turned into a man. First I had to turn into a woman. For a long time I had been neuter, not a woman at all but One Of The Boys, because if you walk into a gathering of men, professionally or otherwise, you might as well be wearing a sandwich board that says: look! I have tits!”], Ma Traduction], *Ibid.*, p. 130

⁴⁸⁹ [“the novel sees the embrace of conflict, disagreement and difference between women as itself a Utopian response to feminist attempts to posit the category of 'Woman' as a universally shared label”, Ma Traduction], R. FAWAZ, J. HALL et H. M. KINSELLA, « Discovering paradise islands: the politics and pleasures of feminist utopias, a conversation », *Feminist Review*, n° 116, Sage Publications, Ltd., 2017, p. 4

a voulu dans ce roman en appeler à ce que toutes les femmes ont en commun (subir la domination masculine) pour les encourager à s'allier malgré leurs profondes divergences. Comme l'écrit Bülent Somay, « Russ conçoit l'utopie comme résultant d'un antagonisme entre l'homme et la femme. La dynamique de la transformation utopique devient pour elle une question de conflit de genre, de la "toute femme" comme potentiel utopique contre l'"homme" cynique comme agent de l'actualité oppressive »⁴⁹⁰. En conséquence, les hommes n'ont pas de place dans un futur eutopique, qui n'est possible que pour les femmes : la révolution féministe ne bénéficie pour elle qu'à un sexe, ce qui n'est pas une position universelle parmi les féministes⁴⁹¹.

Susan Magarey appelle l'utopie de Russ la « solution lesbienne » au patriarcat mais rappelle également que Russ ne considérerait pas Whileaway comme un programme littéral étant donné qu'elle ne souhaitait évidemment pas se débarrasser de la gent masculine :

« Elle ne voudrait pas vivre sur Whileaway, disait-elle, parce qu'il n'y avait pas d'hommes là-bas. En créant cette planète, elle a voulu faire la satire de ce qu'elle considérait comme les principaux défauts d'un ordre social dans lequel les différences sexuelles sont synonymes de graves différences de pouvoir »⁴⁹².

J'avais exposé en première partie le paradoxe de l'intentionnalité de Russ, entre défense du séparatisme, critique du sexisme et évasion vers une eutopie à valeur consolatoire. Ce tiraillement se retrouve dans le positionnement de Russ sur les débats féministes de son temps. Elle oscille entre déconstruction de la féminité et rejet d'une masculinité essentialisée, entre défense du séparatisme et admission que ce modèle n'est pas viable.

Le positionnement de Russ sur les libertés reproductives et la maternité est plus tranché : « En démantelant le contrat sexuel et le récit financier de la romance familiale, Russ dissocie la sexualité de la reproduction et lui substitue un séparatisme lesbien et un choix de parenté »⁴⁹³. Russ a transformé sans l'abandonner l'institution de la maternité dans son eutopie : cela signale

⁴⁹⁰ [“Russ conceives of utopia as arising from an antagonism between male and female. The dynamics of the utopian transformation become for her a matter of gender conflict, of “Everywoman” as the utopian potential vs. cynical “Man” as the agent of oppressive actuality”, Ma Traduction], B. SOMAY, « Towards an Open-Ended Utopia », *op. cit.*, p. 28

⁴⁹¹ *Id.*

⁴⁹² [“She would not want to live on Whileaway, she said, because there are no men there. Her purpose in creating this planet was to satirise what she saw as the primary failings of a social order in which sexual difference does mean serious differences in power.”, Ma Traduction], S. MAGAREY, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, *op. cit.*, p. 143

⁴⁹³ [“By dismantling the sexual contract and the financially driven narrative of family romance, Russ disentangles sexuality from reproduction and substitutes lesbian separatism and a choice of kin.”, Ma traduction], R. SILBERGLEID, « Women, Utopia, and Narrative: Toward a Postmodern Feminist Citizenship », *Hypatia*, vol. 12, n° 4, [Hypatia, Inc., Wiley], 1997, p. 164

pour moi une volonté de conserver aux femmes un pouvoir créateur libéré de l'asservissement qui l'accompagne dans une société patriarcale. Russ critique le rôle de mère tel qu'il existe :

« Les mères doivent se sacrifier pour leurs enfants, hommes et femmes, afin que les enfants soient heureux lorsqu'ils grandissent ; bien que les mères elles-mêmes aient été des enfants et aient été sacrifiées afin qu'elles puissent grandir et se sacrifier pour les autres ; et lorsque les filles grandiront, elles seront des mères et devront se sacrifier pour leurs enfants, alors vous commencez à vous demander si tout cela n'est pas un complot pour rendre le monde sûr pour les enfants (mâles). Mais la maternité est sacrée et il ne faut pas en parler »⁴⁹⁴

A Whileaway la reproduction se fait par parthogénèse. Pour comprendre l'insistance des autrices du corpus (Marion Zimmer Bradley, Joanna Russ et Sally Miller Gearhart) sur ce concept, il est temps de revenir sur l'emballage médiatique qui entoure ce type de grossesse dans les années 1970. Signifiant littéralement « naissance virginale », la parthogénèse désigne une grossesse causée par un ovule qui se divise spontanément (sans fécondation par un spermatozoïde), ce qui existe chez certaines espèces animales⁴⁹⁵. Dans un article de 2010, Greta Rensenbrink fait l'histoire de l'hypothèse scientifique qui a mené à un grand intérêt de l'opinion publique pour la parthogénèse humaine dans le monde anglo-saxon à partir des années 1960. La théorie de biologistes de l'époque, qui ont exploré l'idée qu'une reproduction sans chromosome Y était possible, fit s'inquiéter certains scientifiques de l'établissement d'un matriarcat voire d'une éventuelle disparition des hommes⁴⁹⁶. Certains allèrent chercher dans les mythes autour de la virginité et de la pureté des témoignages d'un passé durant lequel les femmes s'étaient reproduites naturellement entre elles avant l'apparition du chromosome Y, un accident génétique voire une erreur⁴⁹⁷. Évidemment, « pour les lesbiennes féministes, les féministes culturelles et les lesbiennes séparatistes des années 1970 et 1980, qui œuvraient en faveur de la culture féminine et de communautés exclusivement féminines, la parthogénèse revêtit une importance toute particulière »⁴⁹⁸, d'autant plus car elles pensaient que ce mode de reproduction ne pourrait produire que des filles en l'absence de chromosome Y⁴⁹⁹. L'adoption

⁴⁹⁴ [“*Mothers have to sacrifice themselves to their children, both male and female, so that the children will be happy when they grow up; though the mothers themselves were once children and were sacrificed to in order that they might grow up and sacrifice themselves to others; and when the daughters grow up, they will be mothers and they will have to sacrifice themselves for their children, so you begin to wonder whether the whole thing isn't a plot to make the world safe for (male) children. But motherhood is sacred and mustn't be talked about.*”, Ma Traduction], J. RUSS, *The female man*, op. cit., p. 198

⁴⁹⁵ G. RENSENBRINK, « Parthenogenesis and Lesbian Separatism: Regenerating Women's Community through Virgin Birth in the United States in the 1970s and 1980s », op. cit., p. 288

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 294-299

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 299-300

⁴⁹⁸ [“*For the lesbian feminists, cultural feminists, and lesbian separatists in the 1970s and 1980s who were working toward women's culture and all-female communities, parthenogenesis had a heightened significance*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 289

⁴⁹⁹ *Id.*

enthousiaste de cette hypothèse par certaines lesbiennes allait de pair avec une vision magique et spirituelle de la maternité. Une société gynocentrique paraissait soudainement envisageable, c'est pourquoi on entendit parler de parthogénèse dans trois des utopies du corpus. Si le chromosome Y était une mutation, le sexe masculin dans son ensemble était postérieur à la norme féminine de l'espèce humaine, un argument de choix pour les culturalistes qui défendaient la supériorité de la culture des femmes⁵⁰⁰. A la fin des années 1970, l'enthousiasme avait cependant laissé place à une méfiance envers les scientifiques hommes qui étudiait cette théorie, qui fut finalement déconsidérée. L'un des chercheurs qui l'avait popularisée, le Français Francœur, faisait l'hypothèse que l'attirance de ses confrères pour cette hypothèse venait du dégoût typiquement chrétien du sexe qui motive le mythe de la naissance virginale : ce serait une manière de supprimer le sexe⁵⁰¹. Rensenbrink conclut son article avec la remarque que, pour farfelu qu'il puisse nous paraître *a posteriori* :

« Le rêve de la parthénogenèse a créé un espace crucial pour théoriser, imaginer et créer une communauté de femmes séparatistes. Les recherches sur la parthénogenèse ont produit un discours varié dans lequel la science et la science-fiction ont permis de réimaginer radicalement les possibilités du corps humain et les significations du genre et du sexe »⁵⁰²

The Female Man fit partie des expérimentations séparatistes de ce type. C'est une sorte de parthogénèse qui a rendu possible la reproduction des femmes de Whileaway avant qu'elles découvrent comment féconder deux ovules, permettant ainsi aux couples de femmes d'avoir des enfants⁵⁰³. Toutes les citoyennes portent un enfant à trente ans et prennent un congé de cinq ans pour s'occuper de leur fille avec leur compagne⁵⁰⁴. Les enfants sont ensuite élevés par des groupes d'adultes qui leur apprennent des connaissances pratiques, acquérant de plus en plus d'autonomie à mesure qu'elles grandissent (elles sont considérées comme pleinement adultes à partir de vingt-deux ans)⁵⁰⁵. À partir de là, elles peuvent avoir des relations sexuelles avec qui elles veulent : le seul tabou est une trop grande différence d'âge mais même l'inceste n'est pas condamné entre adultes⁵⁰⁶. Ce choix s'explique selon moi par la conviction de Russ que le sexe entre femmes, hors d'une société patriarcale, ne contient pas de violence.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 302

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 302-303

⁵⁰² [“*The dream of parthenogenesis created a crucial space for theorizing, imagining, and creating separatist women's community. Investigations into parthenogenesis produced a varied discourse in which science and science fiction allowed for the radical reimagining of the possibilities of the human body and the meanings of gender and sex*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 316

⁵⁰³ J. RUSS, *The female man, op. cit.*, p. 12

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 49

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 50-51

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 52-53

La société gynocentrique de Whileaway est une expérimentation qui illustre les contradictions marquant le mouvement féministe du début des années 1970, quand Russ a écrit et édité son roman. *The Female Man* est donc un testament du débat entre féministes radicales hétérosexuelles et séparatistes lesbiennes (dans lequel Russ se place clairement dans le deuxième camp), entre matérialisme et culturalisme essentialiste (Russ est plus ambiguë, traitant différemment les hommes et les femmes) et sur la maternité (les espoirs de reproduction entre femmes de l'époque lui permettent d'imaginer une maternité sortie du patriarcat et du couple hétérosexuel).

The Wanderground : ode séparatiste à l'essentialisme assumé

La société séparatiste de *The Wanderground* repose sur des pouvoirs psychiques propres aux femmes, leur permettant notamment d'entrer en contact avec tout le vivant. L'alliance entre les « femmes des collines » et la Nature (identifiée à une Déesse) fonctionne comme une appropriation féministe de l'association traditionnelle de la féminité et de la naturalité, revendiquée par un courant de la spiritualité féminine de l'époque associé au séparatisme. La représentation d'une maternité lesbienne suit la même voie : elle valorise une nature teintée de surnaturel qui fait partie de la nature féminine. Sally Miller Gearhart justifie donc d'un point de vue féministe la reproduction de la binarité hommes/femmes, nature/culture, et rejette largement la science de l'époque, vue comme androcentrée.

Comme évoqué dans la première partie, Sally Miller Gearhart était une séparatiste lesbienne. Moins visible que la culture gay, la culture lesbienne était très présente à San Francisco à l'époque (dans le quartier de Valencia Street notamment) avec des bars, librairies, maisons d'édition, des revues et journaux dans la région (*Lesbian News, Out Now, San Francisco Bay Times...*)⁵⁰⁷. En plus de vivre elle-même dans une communauté de femmes, Sally Miller Gearhart écrivit dans le premier numéro du magazine *WomenSpirit* fondé en 1974 pour promouvoir une spiritualité féministe, et qui fut l'un des magazines féministes et lesbiens les plus connus de la période⁵⁰⁸. Elle y définissait sa vision du séparatisme :

« Le lesbianisme est un style de vie, une manière de penser, un ensemble d'expériences. J'appellerais volontiers lesbienne toute femme qui s'est identifiée en tant que femme, et elle devrait se sentir bien d'être ainsi qualifiée, qu'elle ait ou non des relations sexuelles avec une autre femme. Cette femme-là secoue les chaînes forgées par des millénaires de propagande

⁵⁰⁷ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, op. cit., p. 163

⁵⁰⁸ F. FLAMANT, *Women's Lands*, op. cit., p. 160-165

religieuse. Elle refuse d'être la propriété des mâles, d'être bonne et parée de vertus, de devoir être protégée par eux. Ce ne sont pas des femmes « comme il faut ». Elles sont en colère. Elles vous mettent mal à l'aise... On dirait des sorcières en jeans et en bottes, avec leurs visages francs, leur chevelure au vent »⁵⁰⁹

Les groupes de femmes de l'époque pratiquaient souvent des rituels s'appuyant sur un lien fondamental femmes-nature⁵¹⁰. Le lien entre féminité et nature revendiqué par ces féministes culturalistes était inextricablement lié à une spiritualité néo-païenne qui associait la Terre à la Déesse. Dans le même article que celui que je viens de citer, SMG écrivait ainsi : « La nature est *devenue* mon aimée. Je veux m'accorder à ses rythmes et à ses chemins. Je me vois évoluer comme un arbre, avec ses racines et ses cimes. [...] Quand j'embrasse l'arbre, je m'embrasse »⁵¹¹. Cette aspiration à la communion avec la nature s'exprime dans *The Wanderground*, où les *Hill women* communiquent avec tout ce qui existe. SMG va plus loin que les préoccupations écologiques qu'on retrouve dans d'autres utopies de l'époque, notamment *Woman on the Edge of Time*. Les frontières entre les espèces, entre la nature et la culture, sont brouillées dans cet écosystème où la femelle humaine est en symbiose avec la Terre. Le thème qu'on peut qualifier anachroniquement d'éco-féministe (le terme a déjà été inventé au moment de la publication du roman mais il n'est pas encore massivement utilisé) du livre est clairement influencé par les débuts du mouvement écologiste et pour les droits des animaux⁵¹².

La culture occidentale et son système économique capitaliste sont rejetés dans le roman pour leur appropriation et leur destruction de la nature, et ce système entier est identifié par les *Hill women* (et par l'autrice) à une culture masculine de la domination :

« Ils ont failli détruire la terre - et peuvent encore le faire - avec cette idée [de civilisation]. La plupart d'entre nous aiment à penser que, même il y a longtemps, les femmes auraient pu construire ce que l'on appelle la "civilisation occidentale" ; nous savions comment faire tout cela, mais nous avons rejeté la plupart de ces idées comme étant inutiles ou destructrices. »⁵¹³

Face au danger mortel que représente la domination masculine pour tout le vivant, une « reféminisation du monde à partir, notamment, du rétablissement du lien avec la nature »⁵¹⁴ apparaît à SMG comme vitale. L'une des *Hill women* déclare au début du roman : « C'est trop

⁵⁰⁹ S. M. GEARHART, *WomenSpirit*, n°1, 1974, Wolf Creek (Oregon), New Woman Press, cité dans *Ibid.*, p. 123

⁵¹⁰ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, *op. cit.*, p. 182

⁵¹¹ S. M. GEARHART, *WomenSpirit*, n°1, 1974, Wolf Creek (Oregon), New Woman Press, cité dans F. FLAMANT, *Women's Lands*, *op. cit.*, p. 138

⁵¹² H. ROSE, « Dreaming the Future », *op. cit.*, p. 133

⁵¹³ [“*They came near to destroying the earth—and may yet—with that notion. Most of us like to think that even long ago women could have built what's been called 'western civilization'; we knew how to do all of it but rejected most such ideas as unnecessary or destructive.*”, Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, *op. cit.*, p. 157

⁵¹⁴ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, *op. cit.*, p. 178

simple [...] de les condamner tous ou de nous louer toutes. Mais pour le bien de la Terre et de tout ce qu'elle contient, cette simplicité doit être notre credo. »⁵¹⁵. Cette phrase sonne comme un avertissement et un aveu : ce roman s'autorise une dualité un peu caricaturale entre hommes et femmes, nature et ville, pour les besoins de l'argumentation. Dans une interview, SMG reconnaît que l'opposition entre ville et campagne dans le roman est atténuée par le fait que les *Hill women* ont besoin des femmes qui restent infiltrées dans les villes pour leur mode de vie : cela reflète un état de fait déjà en marche, dans lequel une solidarité entre les modes de vie choisis par les féministes les rend possibles⁵¹⁶.

Il n'empêche que SMG assume un essentialisme des identités féminine et masculine. Les hommes sont avant tout définis par le danger qu'ils représentent, notamment en termes de violence sexuelle : « Mon ennemi, par définition, ne peut recevoir mon amour. Mon ennemi par définition est celui que je tue. "Il n'est pas dans sa nature de ne pas violer. Ce n'est pas dans ma nature d'être violée. Nous ne coexistons pas." »⁵¹⁷. Le roman regorge de colère envers les hommes, qui continuent à faire peur aux *Hill women* comme l'illustre la panique qui s'empare d'elles quand une femme est violée en dehors de la Ville pour la première fois depuis le basculement qui a donné aux femmes le pouvoir. Ce sont les *gentles* qui finissent par donner une explication : « Nous sommes presque certains aujourd'hui, même si nous ne pouvons pas l'expliquer, qu'il existe une relation entre le nombre de femmes des collines travaillant dans la ville et l'incidence des viols, des machines et des armes à feu fonctionnant en dehors de la ville »⁵¹⁸. La signification symbolique est pour moi que les femmes ne peuvent pas toutes fuir dans des communautés aussi sûres que le *Wanderground* : la sécurité de toutes repose sur la minorité qui accepte de rester vigilantes parmi les hommes (ce qui rejoint ce que SMG déclarait dans l'interview citée plus haut : les séparatistes doivent se protéger par une zone-tampon de femmes travaillant pour le patriarcat). Les *Hill women* vivent dans le souvenir des horreurs du passé, que les premières d'entre elles ont transmis à toutes génération après génération dans les *Rooms of Remembering* (« chambres du souvenir ») où toutes les femmes des collines visionnent ensemble des images du passé, pour se souvenir de ce à quoi elles ont échappé.

⁵¹⁵ ["It is too simple," [...] "to condemn them all or to praise all of us. But for the sake of earth and all she holds, that simplicity must be our creed.", Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 2

⁵¹⁶ S. M. GEARHART et S. STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground* : An interview with Sally Gearhart », op. cit., p. 24

⁵¹⁷ S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 26

⁵¹⁸ ["We're almost certain now, though we can't explain it, that there is a relationship between the number of hill women working in the City and the incidence of rape, of machine and firearm functioning outside the city.", Ma Traduction], *Ibid.*, p. 188

L'idéal de SMG est d'imaginer une génération de petites filles pour qui la violence sexuelle est une abstraction tant elles ont grandi en sécurité, mais cela ne signifie pas qu'elles doivent être surprotégées car comme l'écrit Joanna Russ :

« Les femmes ont particulièrement besoin de se souvenir, car l'oubli est un obstacle majeur au changement. L'un des faits les plus douloureux de la lutte pour l'émancipation est que nous devons sans cesse la recommencer. Cela peut être vrai pour tout effort de changement social : chaque génération semble avoir besoin de faire ses propres erreurs, et une sorte d'amnésie collective efface tout souvenir des luttes du passé »⁵¹⁹

Cet avertissement, clairement lisible dans *The Wanderground*, s'adresse aux féministes des années 1970 qui peuvent penser qu'après toutes les victoires qu'elles ont obtenues, leurs droits sont acquis. L'avalanche de pancartes de manifestations et de unes de journaux que Clana, une des jeunes filles nées dans les collines, voit dans les *Rooms of Remembering*, fait directement référence à tous les combats féministes de l'époque mais aussi à leurs limites :

« "750 000 personnes marchent pour l'avortement gratuit." [...] "C'est mon corps." "Pas de stérilisation forcée !" [...] "Les boursiers de Rhodes disent que le Women's Lib ne les a pas aidés," "Clarke choisit une femme comme colistière", "La scientifique Nobel refuse le prix de la femme de l'année", "Un prêtre lesbien", "Le pouvoir des entreprises passe aux femmes" »⁵²⁰

Ces souvenirs sont vite éclipsés par ceux des femmes en fuite qui se sont réfugiées dans les collines pour échapper à l'autoritarisme conservateur qui s'est abattu sur les États-Unis sans qu'elles l'aient vu venir : « "Nous sommes tous si naïfs, putain", a déclaré Shirley. "Qui pourrait croire que cela arriverait vraiment ? Nous sommes aussi mauvais que les Juifs en Allemagne" »⁵²¹.

Ces blessures empêchent les *Hill women* de faire complètement confiance à leurs alliés les *gentles*, même s'ils protègent leurs espionnes en ville car ils savent « que les femmes hors-la-loi étaient le seul espoir de survie de la terre. Des hommes qui, sachant que la masculinité ne touchait les femmes qu'avec la haine accumulée au cours des siècles, ne touchaient aucune femme »⁵²². SMG décrit le ressenti des différentes *Hill women* à ce sujet sans prendre parti. La

⁵¹⁹ [“Women especially need to remember because forgetting is a major obstacle to change. One of the most painful facts about the struggle for emancipation is that we have to keep starting it over again. This may be true of any effort at social change: each generation seems to need to make its own errors, and a kind of collective amnesia wipes out all memory of the struggles of the past”, Ma Traduction], J. RUSS, citée par G. GREENE, « Feminist Fiction and the Uses of Memory », *op. cit.*, p. 298

⁵²⁰ [““750,000 March for Free Abortion.” [...] “It’s My Body.” “No Forced Sterilization!” [...] “Rhodes Scholars Say Women’s Lib Didn’t Help Them a Bit,” “Clarke Chooses Female Running Mate,” “Nobel Scientist Refuses Woman-of-the-Year Award,” “Lesbian Priest,” “Corporate Power Moving to Women.””, Ma Traduction], S. M. GEARHART, *The Wanderground*, *op. cit.*, p. 153

⁵²¹ [“We’re all so fucking naive,” Shirley said. “Who could believe it was really happening? We’re as bad as the Jews in Germany”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 166

⁵²² [“knew that the outlaw women were the only hope for the earth’s survival. Men who, knowing that maleness touched women only with the accumulated hatred of centuries, touched no women at all.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 2-3

gestion des dissensions politiques dans le Wanderground (les femmes communient mentalement et écoutent les arguments des unes et des autres avant de prendre des décisions respectant le plus possible toutes les vérités) est caractérisée par un respect des peurs et des espoirs de toutes les membres de la communauté, dont chacune est convaincue que les opinions des autres sur la collaboration avec les *gentles* méritent d'être entendues : « Bien plus qu'elle ne voulait l'entendre elle-même, elle voulait que les femmes en désaccord soient entendues. »⁵²³. Cette nuance est une porte ouverte par SMG à l'acceptation des désaccords au sein du mouvement féministe, et en l'occurrence au sein du mouvement séparatiste plus précisément, dans le même ordre d'idée que ce que Russ propose dans *The Female Man*.

Elle laisse même, contrairement à Russ, des hommes exprimer des arguments que les femmes n'ont pas envie d'entendre, dans la bouche de l'un des *gentles* qui confronte les *Hill women* à la révélation terrifiante qu'ils commencent à développer des pouvoirs psychiques :

« Vous exigez d'être isolée des hommes pour pouvoir développer vos pouvoirs féminins uniques, mais vous êtes menacée au plus haut point par l'idée que nous avons des pouvoirs tout aussi uniques - ne murmurez même pas qu'ils pourraient avoir la même valeur. Vous voulez que nous sortions de votre vie pour ne pas avoir à gérer notre soi-disant énergie violente, mais vous péririez demain lors de votre rotation si les gentils n'étaient pas présents dans la ville pour vous aider." [...] "Regarde les choses en face, femme amazone. Nous ne sommes plus seulement vos protecteurs. Nous commençons, à peine, à vivre sans violence, à apprendre ce que tu as commencé à apprendre il y a longtemps. Très lentement, nous suivons un espoir sain, une possibilité vivifiante, un chemin qui fera de nous vos alliées solides quand viendra le jour des comptes. Vous devez nous faire confiance maintenant, Madame. Cette idée peut vous rendre malade, mais vous n'avez pas le choix. »⁵²⁴

Cela fait dire à Jan Relf, dans un article sur le séparatisme, que Sally Miller Gearhart propose en fait un modèle plus réaliste que celui de *The Female Man* car il laisse ouverte la possibilité pour les hommes d'apprendre à respecter la nature et peut-être un jour vivre à nouveau avec les femmes⁵²⁵. Cela peut sembler étonnant dans la mesure où SMG est la plus essentialiste des autrices de ce corpus, mais l'apparente contradiction de cette fin ouverte (qu'elle n'avait pas prévu d'écrire) s'accorde à son modèle de changement social basé sur la spiritualité.

⁵²³ ["*Far more than she herself wanted to hear, she wanted the dissenting women to be heard*", Ma Traduction], *Ibid.*, p. 136

⁵²⁴ ["*You demand your holy isolation from men so you can develop your unique female powers, but you are threatened to the core by the suggestion that we have equally unique powers—don't even whisper that they might be equally valuable. You want us out of your life so you won't have to deal with our so-called violent energy, but you'd perish tomorrow on your rotation if gentles were not in the City aiding you.*" [...] "*Face it, Amazon woman. We're not just your protectors anymore. We begin, just barely begin, to live without violence, to learn what you started learning long ago. Very slowly we are following a healthy hope, a life-giving possibility, a pathway that will make us your strong allies when the day of reckoning comes. You have to trust us now, lady. You may sicken at that thought, but you've got no choice.*", Ma Traduction], *Ibid.*, p. 194-195

⁵²⁵ J. RELF, « Women in Retreat: the Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *op. cit.*, p. 141

Dans un article paru dans *WomanSpirit* en 1976, à la période où elle a écrit *The Wanderground*, Sally Miller Gearhart considère que face au patriarcat, les actions violentes comme la réforme ou les tentatives de créer des structures alternatives dans le système, sont vouées à l'échec. Il faut se ressourcer dans un système de valeurs plus vieux que le patriarcat, trouver au fond de soi une énergie féminine qui pourra ensuite circuler entre femmes. Ce ressourcement se fait par la spiritualité (tarot, astrologie, *I Ching*, Cabale...), et tout ce qui a été méprisé parce qu'associé au féminin à travers les âges. Cela implique un nouveau rapport au corps, que les femmes se réapproprient par la sexualité, la médecine, le sport, et un nouveau rapport à la Nature, qui a été violée depuis des millénaires par les hommes, grâce à une nouvelle agriculture, des relations respectueuses avec les animaux⁵²⁶... Le besoin de séparatisme vient de la nécessité d'échapper à l'aliénation de soi causée par la société capitaliste et patriarcale. SMG pense les femmes (de manière essentialiste) comme biologiquement différentes des hommes en ce qu'elles sont bâties pour recevoir (et donner, mais de manière différente des hommes). L'énergie féminine n'envahit et ne pénètre pas, les femmes sont donc plus à même que les hommes de sortir des schémas de pensée et d'action dominants⁵²⁷ mais cela ne signifie pas qu'il est impossible pour les hommes de faire le même travail, comme le prouvent les *gentles*. Cette contradiction indique pour moi la réflexion inconfortable à laquelle se confronta Sally Miller Gearhart en imaginant un monde gynocentrique tout en sachant qu'aussi loin qu'on les fuirait, les hommes seraient toujours là, et qu'ils constitueraient une menace si une forme de cohabitation n'était pas possible.

Malgré ce malaise, SMG reste l'auteurice de ce corpus aux positions les plus tranchées sur les débats féministes de son temps, ce qui est logique étant donné qu'au moment où elle a écrit ce roman, pour les séparatistes principalement, elle était une militante quasiment à temps plein.

Ce n'est pas une préoccupation majeure du roman car un grand nombre de *hill women* choisissent de ne pas avoir d'enfants, mais SMG a imaginé une reproduction entre femmes, dont les contours restent flous. Le processus, qui consiste en une fécondation entre ovules faisant penser à la technique développée sur *Whiteaway* dans *The Female Man*, est ici moins scientifique et plus mâtiné de mysticisme. Comme le résume Claude Cohen-Safir, tout ce qu'on

⁵²⁶ S. M. GEARHART, "Womanpower: Energy Re-Sourcement", *WomanSpirit*, vol. 2, n° 7, Spring 1976, cité dans C. SPRETNAK (éd.), *The Politics of women's spirituality*, op. cit., p. 196

⁵²⁷ S. M. GEARHART, "Womanpower: Energy Re-Sourcement", *WomanSpirit*, vol. 2, n° 7, Spring 1976, cité dans *Ibid.*, p. 199-200

apprend c'est qu'après « un passage « tournoyant » (*curling, curve, spiralling path*), l'implantation est ritualisée (*the implantment rite*) autour de l'œuf sacré à la fois mâle et femelle (*the living ova...the precious egg laden liquid*) au milieu d'une communauté de femmes »⁵²⁸. Le rejet radical de la technologie par SMG pour son instrumentalisation conquérante par les hommes motive sans doute ce flou, qui laisse supposer l'influence des théories entourant la parthogénèse que j'ai évoquées plus haut. Cela laisse une vision de la maternité proche de celle développée par Joanna Russ, lesbienne et communautaire, si ce n'est qu'elle n'est pas la norme contrairement à Whileaway (ce qui signifie que la population du *Wandergound* croît très peu, en conformité avec les peurs de surpopulation qui marque le début du mouvement écologiste de l'époque).

Le roman est en revanche plus conscient de la question raciale que la plupart des œuvres séparatistes. Comme le relève Claude Cohen-Safir,

« en intitulant son texte *Wanderground* (littéralement « *Terre d'errance* »), Sally Gearhart réaffirme sa dette envers les Indiens d'Amérique qui étaient un peuple souvent nomade aux langues et aux tribus multiples. Et quand elle compare « l'exploitation des femmes au viol de la terre », Gearhart rejoint les écrivaines chicanas qui décrivent la légendaire Malinche. »⁵²⁹

Ce n'est évoqué qu'une fois en passant, sur le ton de l'évidence, mais la plupart des *Hill women* sont des femmes de couleur⁵³⁰. Il semblait peut-être logique à SMG que les plus susceptibles de fuir la société américaine seraient les plus dominées, mais cela ne reflète pas la réalité raciale du mouvement séparatiste, très majoritairement blanc. C'est pour moi un signe que l'autrice était au courant des divisions grandissantes entre féministes blanches et noires, et qu'elle a voulu rendre compte tant de la co-optabilité des femmes blanches, plus susceptibles de rester dans les villes, que de la nécessité de s'allier entre femmes quelle que soit la couleur de peau.

On en revient au principe politique essentiel qui guide toute l'œuvre : la domination masculine est l'ennemi principal, et les femmes ont une nécessité vitale de s'en protéger et d'en protéger la Terre par la sécession. *The Wanderground* mobilise le répertoire politique du séparatisme, auquel a cru Sally Miller Gearhart toute sa vie (elle a été la dernière à quitter les terres où avaient vécu sa communauté, bien après sa dissolution), notamment une essentialisation des natures masculine (violente et conquérante) et féminine (respectueuse du vivant, spirituelle). Elle était consciente des critiques que les autres féministes adressaient à son approche, à savoir que se retirer du monde profitait en fait à l'ennemi en détournant des forces précieuses des

⁵²⁸ C. COHEN-SAFIR, *Cartographie du féminin dans l'utopie*, op. cit., p. 138

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 183

⁵³⁰ S. M. GEARHART, *The Wanderground*, op. cit., p. 31

combats politiques pressants, et que cela renforçait la vision patriarcale des femmes qui les confinait à l'intuition et les excluait de la cité⁵³¹. Mais à ses yeux, les meilleurs armes des femmes étaient « notre guérison, notre autoprotection, notre santé, nos fantasmes, nos soins collectifs »⁵³². Le combat principal du féminisme était à ses yeux une guérison émotionnelle et l'imagination de nouvelles manières de connaître et d'aimer en dehors du patriarcat – notamment par la construction réelle et imaginaire d'eutopies qui résolvent les contradictions du mouvement féministe en unissant les femmes autour de leur combat commun contre le sexisme.

Woman on the Edge of Time : redéfinition du biopouvoir et androgynie pratique

« Contrairement à certaines séparatistes, je ne considère pas les hommes comme biologiquement déficients. Je pense que le sexisme est conditionné par la culture et que si vous changez la culture, vous changerez le type de comportement que les personnes dotées des différents types d'organes génitaux jugeront approprié. Ce que je déteste chez les hommes, c'est ce que je considère comme un comportement laid, brutal, violent, méchant - un comportement préjudiciable aux femmes, aux hommes qu'ils considèrent comme inférieurs, aux enfants, aux autres créatures vivantes avec lesquelles nous partageons notre biosphère. Lorsque j'écris dans mes romans sur le comportement des hommes à l'égard des femmes, j'écris la vérité des personnages que j'ai créés et une vérité que, je pense, de nombreux lecteurs reconnaissent. Demander que les portraits de tous les hommes de mes romans soient flatteurs, c'est introduire une exigence qui n'a jamais été imposée aux hommes à propos des femmes de leurs romans »⁵³³

Cet extrait d'une interview de Marge Piercy en 1982 résume bien sa position dans les débats féministes de son temps. La féminité, la masculinité et toutes les structures inégalitaires régissant les rapports humains au XX^{ème} siècle ont été dénaturalisées dans la société eutopique imaginée par Marge Piercy, pour mieux universaliser certaines valeurs dépouillées de leurs connotations genrées ou racisées. C'est la tentative d'imaginer une société à la fois proche de la nature comme les peuples premiers (dont les cultures et la spiritualité sont célébrés) et usant d'une technologie de pointe non dans une fuite en avant techniciste mais pour émanciper les

⁵³¹ S. M. GEARHART, "Womanpower: Energy Re-Sourcement", *WomanSpirit*, vol. 2, n° 7, Spring 1976, cité dans C. SPRETNAK (éd.), *The Politics of women's spirituality*, op. cit., p. 201-202

⁵³² ["our healing, our self-protection, our health, our fantasies, our collective care", Ma Traduction], S. M. GEARHART, "Womanpower: Energy Re-Sourcement", *WomanSpirit*, vol. 2, n° 7, Spring 1976, cité dans *Ibid.*, p. 203

⁵³³ ["Unlike some separatists I don't view men as biologically impaired. I believe sexism is culturally conditioned and that if you change the culture, you will change the kind of behavior which people with the various sorts of genitalia will consider appropriate. What I hate in men is what I consider ugly, brutal, violent, mean behavior - behavior damaging to women, to men they consider inferior, to children, to other living creatures with whom we share our biosphere. When I write in my novels about how men behave toward women, I am writing the truth out of the characters I have created and a truth I think many readers recognize. To ask that the portraits of all men in my fiction be flattering is to introduce a requirement never foisted on men about the women in their fiction."? Ma Traduction], M. PIERCY, *Parti-colored blocks for a quilt*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1982

individus (notamment des rôles de genre grâce à une reproduction centralisée dans des utérus artificiels). La maîtrise de la technologie par un pouvoir démocratique, non-sexiste, non-raciste et non-capitaliste est l'un des enjeux majeurs de l'intrigue. Piercy affirme donc à rebours de la plupart des féministes de son temps que la science est neutre, elle peut être un outil pour l'émancipation des femmes entre des mains féministes.

Ce roman propose un modèle de société dont la conception du biopouvoir illustre les prises de position de l'auteurice sur les débats féministes de son temps. En effet, je pense que la notion de Foucault (élaborée à la même époque que la publication de WOTEOT) est particulièrement opérante pour analyser la mise en politique des corps par Piercy dans son roman, notamment la notion de « corps-espèce » rappelée plus haut. Dans un contexte de réflexion intense sur les rapports du féminisme à la science, particulièrement sur le sujet de la reproduction, Marge Piercy propose un programme de résistance au biopouvoir tout en instaurant dans son utopie une nouvelle sorte de biopolitique, féministe et désirable.

L'enchaînement d'événements tragiques qui a détruit la vie de Connie, l'héroïne du roman, est lié à sa condition de mère pauvre d'origine *latina*. Comme l'écrit, Elaine Orr, la maternité est pour Connie une sentence : « parce qu'elle inadaptée elle n'est pas une mère, et parce qu'elle n'est pas une mère elle est inadaptée. »⁵³⁴. Aux yeux des institutions (médicales et judiciaires), l'incapacité de Connie à s'occuper de sa fille vient de sa maladie mentale mais celle-ci a été diagnostiquée à cause de son incapacité à s'occuper de sa fille. Elle est enfermée, considérée comme dangereuse, privée de son enfant essentiellement car elle n'est pas une bonne mère. Indépendamment de leur dangerosité réelle, Marge Piercy nous montre que l'État américain exclut de la société les femmes comme son personnage pour leur non-conformité à leur rôle de genre. Connie admet elle-même quand elle repense à sa fille : « Elle aurait dû l'aimer davantage ; mais pour aimer, il faut s'aimer soi-même »⁵³⁵. Ce personnage incarne la dénonciation par Marge Piercy de la maternité comme institution, dans une société sexiste. Comme le souligne Alice Adams, la vie de Connie « dans l'Amérique du XX^{ème} siècle démontre de manière convaincante que les enfants souffrent parce que la société, en dénigrant les mères, rend presque impossible aux femmes de s'épanouir, ou même de survivre, en tant que parents. ». Connie l'exprime d'ailleurs avec violence :

⁵³⁴ [“*Because she is unfit she is not a mother, and because she is not a mother she is unfit.*”, Ma Traduction], E. ORR, « Mothering as Good Fiction: Instances from Marge Piercy's *Woman on the Edge of Time* », *The Journal of Narrative Technique*, vol. 23, n° 2, 1993, p. 64

⁵³⁵ [“*She should have loved her better; but to love you must love yourself.*”, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time, op. cit.*, p. 63

« elle avait compris qu'avoir un bébé était un crime - que peut-être ces salauds qui l'avaient stérilisée pour s'entraîner, pour s'amuser, avaient eu raison. Qu'elle s'était enfantée elle-même une fois de plus, et que c'était un crime de naître pauvre comme c'était un crime de naître basanée. Elle avait fait grandir une nouvelle femme là où elle avait grandi, et c'était un crime. »⁵³⁶

On peut lire ces pensées comme un exemple de la haine d'elle-même qu'une femme *latina* pauvre a internalisé après une vie de discriminations, ou comme le constat cynique des inégalités sociales. Pour notre propos, retenons que dans l'Amérique du XX^{ème} siècle, le fardeau biologique de la maternité aliène les femmes en les ramenant à un rôle de soignante nourricière dans lequel les plus pauvres sont sociologiquement condamnées à échouer. Pire, le biopouvoir de l'État moderne, notamment exercé via les autorités médicales, contrôle la maternité jusqu'à en faire un régime disciplinaire. Le pouvoir des médecins sur la reproduction des femmes est mis en parallèle dans WOTEOT avec la psychiatrie (dont l'histoire fut l'un des terrains desquels Foucault tira le concept de biopolitique). La reproduction est normée, surveillée, encadrée par l'État, à travers les technologies autorisées pour aider la conception, l'autorité des médecins qui pratiquent des avortements ou font accoucher, la justice qui peut retirer un enfant à sa mère... De l'assistance sociale dont elle bénéficie à sa prise en charge dans un asile, Connie est victime d'un pouvoir de surveillance sur son comportement (notamment en tant que mère) diffus que Foucault jugerait typique des sociétés occidentales modernes. Comme le résume Elaine Orr :

« Pour Connie, sa mère et sa nièce, la volonté propre n'a aucun sens face à une rhétorique transcendante et autoritaire. Ceux qui détiennent le pouvoir social - médecins, travailleurs sociaux, psychiatres (y compris les femmes blanches éduquées qui assistent ces agents sociaux) et les proxénètes - peuvent décider quand et comment Connie et Dolly seront mères et quand elles ne le seront pas. »⁵³⁷

Cela reflète la position de Piercy dans le débat sur la maternité qui agitait les féministes américaines des années 1970 autour des arguments radicaux développés par Shulamith Firestone qu'on a évoqué plus tôt.

En miroir de sa mise en lumière du biopouvoir qui s'exerce sur le corps des femmes en tant que mères, WOTEOT propose un nouveau modèle de société avec une mise en pratique des recommandations de Firestone en matière de procréation. Le modèle reproductif utopique du

⁵³⁶ [it hit her that having a baby was a crime—that maybe those bastards who had spayed her for practice, for fun, had been right. That she had borne herself all over again, and it was a crime to be born poor as it was a crime to be born brown. She had caused a new woman to grow where she had grown, and that was a crime.”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 62

⁵³⁷ [“For Connie, her mother, and her niece, self-will is meaningless in the face of a transcendent and authoritative rhetoric. Those with social power--doctors, social workers, psychiatrists (including the white educated women who assist such social agents) and pimps as well-may decide when and how Connie and Dolly will mother and when they will not.”, Ma Traduction], E. ORR, « Mothering as Good Fiction: Instances from Marge Piercy's *Woman on the Edge of Time* », *op. cit.*, p. 64

XXII^{ème} siècle est l'une des caractéristiques les plus commentées de WOTEOT. La reproduction « naturelle » et les familles nucléaires n'existent quasiment plus à Mattapoissett. Les bébés sont conçus in vitro (généralement un nouveau bébé est conçu après le décès d'un membre de la communauté) et passent neuf à dix mois dans une sorte de « couveuse »⁵³⁸. Au cours d'une cérémonie de la naissance, ils sont ensuite accueillis par leurs trois mères. Chaque enfant est en effet élevé par trois personnes (hommes ou femmes) qui ne sont pas amants mais choisissent de prendre la responsabilité d'un enfant, dont au moins deux d'entre eux l'allaiteront (grâce à des modifications hormonales pour les hommes). Le mot « père » n'existe plus car les valeurs associées à la maternité ont été adoptées universellement pour élever les enfants (et pour en fait réguler toutes les interactions sociales). La famille nucléaire n'existe plus, remplacée par des relations amoureuses et amicales en plus des unités qui élèvent les enfants (un motif très cher à Piercy pour qui la famille traditionnelle est la plupart du temps un lieu de souffrance⁵³⁹).

Une série de commentaires doivent être faits sur les différentes caractéristiques du système reproductif imaginé par Marge Piercy du point de vue de la proposition de biopolitique féministe qu'il révèle.

Tout d'abord, à Mattapoissett tous les bébés sont désirés et reçoivent tout ce dont ils ont besoin⁵⁴⁰, ce qui contraste avec le tableau sombre de la maternité et de l'enfance dans la vie au XX^{ème} siècle. Cet état utopique a été atteint grâce à l'abandon de la famille nucléaire occidentale, une transformation en accord avec les convictions de Piercy évoquées plus haut. L'eugénisme et les techniques de reproduction de WOTEOT font clairement écho à *Brave New World* d'Aldous Huxley même si les manipulations génétiques s'y limitent à éviter des maladies⁵⁴¹. Le modèle reproductif défendu par Piercy a été rendu possible par un changement de valeurs qui empêche la marchandisation des enfants, et qui détache la valeur des femmes de leur fonction reproductrice⁵⁴². Comme le résume Kathy Rudy, Piercy « suggère que si nous voulons remodeler l'avenir, la technologie n'est pas une chose qui peut ou doit être utilisée

⁵³⁸ Je traduis littéralement le terme original « brooder » bien qu'il ne renvoie pas dans *WOTEOT* à la couveuse telle qu'on l'entend en français mais plutôt à un utérus artificiel.

⁵³⁹ M. PIERCY, *Parti-colored blocks for a quilt*, *op. cit.*

⁵⁴⁰ K. RUDY, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », *op. cit.*, p. 27

⁵⁴¹ A. DONCHIN, « The Future of Mothering: Reproductive Technology and Feminist Theory », *op. cit.*, p. 122

⁵⁴² K. RUDY, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », *op. cit.*, p. 31

uniquement sur le corps des femmes »⁵⁴³ mais aussi sur le corps des hommes pour le bien de toute la communauté.

Nous découvrons cependant Mattapoisett avec le point de vue de Connie, qui représente sans doute l'attitude des lecteurs (notamment féministes) face au roman. Après une vie à se voir dénier son pouvoir de mère (quand on lui a retiré son utérus puis quand on lui a enlevé son enfant), Connie est heurtée par ce qu'elle perçoit comme une abdication par les femmes du futur de leur pouvoir biologique essentiel : leur capacité à donner la vie, et le lien particulier avec leur enfant qui en découle. En témoigne sa colère quand elle voit pour la première fois un homme allaiter :

« Elle s'est sentie en colère. Oui, comment un homme peut-il partager ce plaisir ? Ces femmes pensaient avoir gagné, mais elles avaient abandonné aux hommes le dernier refuge des femmes. Qu'y avait-il de spécial à être une femme ici ? Elles avaient tout abandonné, elles avaient laissé les hommes leur voler les derniers vestiges de l'ancien pouvoir, ceux scellés dans le sang et le lait... »⁵⁴⁴

Mais cette réaction initiale ne vient pas d'un dégoût à l'égard du brouillage des différences sexuées. Face aux souffrances passées de Connie, l'utopie de Mattapoisett lui rappelle plutôt ce qui lui a été arraché et dépeint ce qu'elle aurait pu avoir. Cela la rend d'abord nostalgique⁵⁴⁵ puis le spectacle du bonheur des enfants de Mattapoisett la résout à embrasser et défendre ce futur, alors même qu'au contact de ses nouveaux amis elle guérit de ses traumatismes passés. Alors que le corps de Connie a été violé, utilisé, dépouillé de son pouvoir créateur de mère, dans le futur ce pouvoir a été socialisé : c'est le corps social qui met métaphoriquement au monde et prend soin des jeunes générations⁵⁴⁶. Cela peut sembler paradoxal vue la position de Piercy sur la maternité, mais elle célèbre bien le pouvoir créateur des femmes, celui de « mater » en le communautarisant. Avec son écriture sensuelle, inhabituelle dans la SF, qui représente le désir d'enfant entre aliénation et pouvoir, Marge Piercy présente la maternité dans une alliance inhabituelle entre technologie et naturalité. En somme, le futur utopique de

⁵⁴³ [“*suggest[s] that if we are to reshape the future, technology is not something that can or should be brought to bear only on women's bodies.*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 37

⁵⁴⁴ [“*She felt angry. Yes, how dare any man share that pleasure. These women thought they had won, but they had abandoned to men the last refuge of women. What was special about being a woman here? They had given it all up, they had let men steal from them the last remnants of ancient power, those sealed in blood and in milk.*”, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, *op. cit.*, p. 142

⁵⁴⁵ [“*Her breasts ached with remembrance. She had loved breastfeeding—that deep-down warm milky connection that seemed to start in her womb and spread up through her trunk into her full dark-nippled breasts. Her heavy breasts opened to Angelina's flower face, the sweet sunflower cradled in her arm. She had been borne on the currents of that intimate sensual connection, calmer, gentler than making love but just as enormous and satisfying.*”, Ma Traduction], *Id.*

⁵⁴⁶ E. ORR, « Mothering as Good Fiction: Instances from Marge Piercy's *Woman on the Edge of Time* », *op. cit.*, p. 71

Mattapoisett est rendu possible par une nouvelle biopolitique, non plus oppressive mais au service de l'émancipation de toute l'humanité vis-à-vis des nécessités biologiques.

Les critiques adressées par d'autres féministes à Piercy tournent autour d'une interprétation du roman résumée par Alice Adams :

« Mattapoisett reproduit et valorise la négation des mères qui, dans le récit du XXe siècle de Connie, est une expression particulièrement barbare de l'oppression patriarcale. L'utopie féministe, construite sur le principe traditionnel de l'abnégation et de l'effacement maternels, pousse ce principe jusqu'à son extrémité logique, avec l'effacement délibéré de la mère biologique »⁵⁴⁷

Je ne rejoins pas cette analyse étant donné la célébration du pouvoir féminin qu'on a évoqué, et dont l'hystérectomie incarnait au contraire la négation. Même si les critiques de ce projet sont valides, je prends au sérieux la prétention de Piercy de faire de la maternité une matrice de toutes les interactions sociales justement grâce à son détachement de la biologie. Y voir l'aboutissement d'un conditionnement patriarcal ne me convainc donc pas. Je relèverai cependant que dans une interview de 2016, Piercy regrette de ne pas avoir inclus dans son eutopie un groupe choisissant de donner naissance de manière naturelle - ce qu'elle avait prévu au départ⁵⁴⁸ - ce qui montre que ces objections l'ont fait réfléchir et qu'elle avait conscience du rejet que pouvait susciter son choix radical.

Si on résume le débat sur la biopolitique de la reproduction dans lequel s'inscrit WOTEOT : face à une opposition frontale de certaines féministes à toutes ces technologies, Marge Piercy les défend pour construire un futur utopique, quitte à négliger les conséquences présentes de ces politiques compte tenu du rapport de force genré actuel⁵⁴⁹. La structure familiale de Mattapoisett célèbre la maternité en l'étendant à tous les humains mais libère le corps des femmes du fardeau de la grossesse et de l'allaitement, ce qui peut être interprété comme une libération ou comme la fin d'un pouvoir corporel féminin. Cela correspond dans tous les cas à une tentative de formulation d'une biopolitique féministe : appliquer un biopouvoir consenti démocratiquement sur tous les corps pour libérer les femmes.

⁵⁴⁷ [“*Mattapoisett reproduces and valorizes the negation of mothers that, in Connie's twentieth-century narrative, is a particularly barbaric expression of patriarchal oppression. The feminist utopia, built on the traditional principle of motherly self-sacrifice and self-effacement, takes that principle to its logical extremity, with the self-willed erasure of the biological mother.*”, Ma Traduction] A. ADAMS, « Out of the Womb: The Future of the Uterine Metaphor », *op. cit.*, p. 275

⁵⁴⁸ M. PIERCY, « Woman on the Edge of Time, 40 years on », *op. cit.*

⁵⁴⁹ A. DONCHIN, « The Future of Mothering: Reproductive Technology and Feminist Theory », *op. cit.*, p. 137

La biopolitique féministe esquissée par Marge Piercy repose en effet sur une conception démocratique de la science, ce qu'illustre cet extrait d'interview de 1994 :

« Je suis toujours intéressée par la question de savoir qui contrôle la technologie dans une société donnée à un moment donné. [...] Qui choisit quelle technologie est explorée ? Qui fixe les règles de ce qui est dangereux et de ce qui est un risque acceptable ? Dans l'intérêt de qui les options sont-elles explorées ? Qui décide de ce qui est fait et à qui cela est fait ? »⁵⁵⁰

De fait, WOTEOT met en lumière le biopouvoir de la société américaine patriarcale et raciste du XX^{ème} siècle sur ses dominés en la comparant avec un futur égalitaire et démocratique.

Dans son époque, Connie a été enfermée à cause des hommes de son entourage, qui ont disposé d'elle à leur convenance⁵⁵¹. Le pouvoir exercé par les hommes de ce roman sur le corps des femmes, qu'ils peuvent violer, battre, enfermer ou prostituer en toute impunité, leur est conféré par le caractère patriarcal de la société : Connie, Dolly et les autres femmes de leur famille sont des biens à posséder ou à mettre de côté plus que des sujets.

Mais leur vulnérabilité à la domination masculine se mêle à leur pauvreté et leur origine ethnique pour les réduire plus généralement à des objets dont les figures d'autorité de toute sorte peuvent faire ce qu'elles veulent. Sur les corps dominés s'exerce impunément un pouvoir étatique disciplinaire, d'une violence incomparable avec celles qui s'abat les tranches plus privilégiées de la société. Alors que le débat féministe sur les technologies reproductives des années 70 concernait surtout les femmes blanches des classes moyennes (qui n'avaient certes déjà pas toujours le choix de ce qui était fait à leur corps), WOTEOT a eu la particularité de refléter la réalité raciale de cet enjeu. Comme le souligne Alice Adams :

« Une enquête menée en 1987 sur les interventions obstétricales ordonnées par les tribunaux montre que, parmi les femmes détenues de force dans les hôpitaux ou contraintes de subir des transfusions intra-utérines ou des césariennes, 81 % étaient noires, asiatiques ou hispaniques, et toutes bénéficiaient de l'aide publique ou étaient soignées dans des hôpitaux universitaires. »⁵⁵²

Les femmes de la famille de Connie, des immigrantes ou filles d'immigrants mexicains, sont dans ce roman définies par ce que le biopouvoir leur a fait subir. Si Dolly est forcée d'avorter

⁵⁵⁰ [*"I am always interested in who controls technology in any given society at a particular time. [...] Who chooses which technology is explored? Who sets the rules for what is dangerous and what is acceptable risk? For whose benefit are options explored? Who decides what is done and who it is done to?"*, Ma Traduction], M. PIERCY, « Telling Stories About Stories », *Utopian Studies*, vol. 5, n° 2, 1994, p. 2

⁵⁵¹ [*"Luis had signed her in. A bargain had been struck. Some truce had been negotiated between the two men over the bodies of their women."*, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 28

⁵⁵² [*"A 1987 survey of court-ordered obstetric interventions shows that, of those women forcibly detained in hospitals or compelled to undergo intrauterine transfusions or cesareans, 81 percent were Black, Asian, or Hispanic, and all were on public assistance or receiving care at teaching hospitals."*, Ma Traduction], V. E. B. KOLDER, J. GALLAGHER et M. T. PARSONS, « Court-Ordered Obstetrical Interventions », *New England Journal of Medicine*, vol. 316, n° 19, 7 mai 1987, p. 1192-1196, cité par A. ADAMS, « Out of the Womb: The Future of the Uterine Metaphor », *Feminist Studies*, vol. 19, no 2, Feminist Studies, Inc., 1993, p. 271

par son proxénète (qui lui ait miroiter le mariage pour la convaincre), c'est à l'hôpital que Connie et sa mère ont subi des hystérectomies non choisies⁵⁵³ :

« Elle aussi, elle a été stérilisée. Ils lui avaient retiré l'utérus au Metropolitan quand elle était arrivée en sang après l'avortement et les coups d'Eddie. Ils avaient inutilement pratiqué une hystérectomie complète parce que les internes voulaient s'entraîner. Elle ne devait plus jamais craindre un ventre gonflé et ne plus jamais espérer un enfant. »⁵⁵⁴

Les expérimentations des médecins sur le corps des femmes *latinas*, dont les corps sont « disponibles » - pour faire un anglicisme parlant - renvoient aux pratiques bien réelles de stérilisation forcée des femmes pauvres et de couleur qui ont marqué toute l'histoire des États-Unis au XX^{ème} siècle⁵⁵⁵. Le roman souligne à plusieurs reprises l'origine des patientes qui entourent Connie, à l'hôpital psychiatrique ET à l'époque où on lui avait retiré son utérus⁵⁵⁶. La violence institutionnelle du monde médical sur les corps dominés est résumée par Elaine Orr en ces termes révélateurs : « Le corps de Connie peut être pénétré de n'importe quelle direction par ses supérieurs culturels - presque toujours des hommes et souvent des hommes ayant une formation médicale. »⁵⁵⁷.

A quoi ressemblerait une biopolitique démocratiquement délibérée et consentie, au service de l'émancipation de tous les humains ? On peut juger que cette simple idée est antinomique – c'est ce à quoi revient la position anti-technologie reproductive de certaines féministes citées plus haut. Je considère que Marge Piercy a tenté ce pari dans WOTEOT. Après le système reproductif, analysons l'éthique scientifique esquissée à Mattapoissett comme la fondation d'une biopolitique utopique.

Le premier élément qui constitue cette éthique, est la valorisation d'une vision du monde inspirée par la spiritualité des Natifs d'Amérique (Mattapoissett, comme toutes les communautés du XXII^{ème} siècle, a une « saveur » culturelle, ici celle de la tribu Wampanoag, malgré la diversité ethnique de ses habitants). Dans cette philosophie, l'humain est replacé dans le cycle

⁵⁵³ M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 44

⁵⁵⁴ [“*She too, she was spayed. They had taken out her womb at Metropolitan when she had come in bleeding after that abortion and the beating from Eddie. Unnecessarily they had done a complete hysterectomy because the residents wanted practice. She need never again fear a swollen belly; and never again hope for a child.*”, Ma Traduction], *Id.*

⁵⁵⁵ [“*She too, she was spayed. They had taken out her womb at Metropolitan when she had come in bleeding after that abortion and the beating from Eddie. Unnecessarily they had done a complete hysterectomy because the residents wanted practice. She need never again fear a swollen belly; and never again hope for a child.*”, Ma Traduction], *Id.*

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 171

⁵⁵⁷ [“*Connie's body can be entered from any direction by her cultural superiors-almost always men and frequently medically trained men.*”, Ma traduction], E. ORR, « Mothering as Good Fiction: Instances from Marge Piercy's *Woman on the Edge of Time* », op. cit., p. 65

de la vie : les vivants ont une conscience aigüe de l'héritage de leurs prédécesseurs et de leur responsabilité vis-à-vis des prochaines générations et de tous les êtres vivants avec lesquels ils partagent la Terre, comme le résume Luciente à Connie :

« Les morts ne vivent qu'en nous. [...] Nous sommes unis à tous les vivants dans une toile d'énergie chantante. En nous vivent les morts qui nous ont fait. En nous vivent les enfants à naître. En respirant l'air de l'autre, en buvant l'eau de l'autre, en mangeant la chair de l'autre, nous grandissons comme un arbre de la terre »⁵⁵⁸

Mattapoisett présente un mélange de valeurs et pratiques traditionnelles et de science moderne : Connie rencontre ainsi une guérisseuse qui « apprend aux gens à se guérir eux-mêmes. Fait de la chirurgie. Manipulation, soulagement de la douleur, tricotage d'os. »⁵⁵⁹ grâce à la pratique du vaudou et d'une forme avancée de médecine⁵⁶⁰. L'alliance de la spiritualité et de la technologie fait sens dans un futur qui se relève des désastres des expérimentations scientifiques du XX^{ème} siècle. La conscience mystique de la connexion entre tous les êtres est une boussole morale que Piercy – par la voix de Luciente – oppose diamétralement avec la recherche effrénée de progrès scientifique par les inventeurs du XX^{ème} siècle.

Tout ceci étant dit, doit-on prendre au sérieux l'objection souvent faite à Marge Piercy selon laquelle « le contraste entre les futurs utopiques et dystopiques de *Woman on the Edge of Time* se rapproche dangereusement d'une version de l'opposition entre la nature et la culture technologique »⁵⁶¹ ? Je pense que la vision du genre de Piercy est plus nuancée, en témoigne l'intrication de la science et de la spiritualité à Mattapoisett, qui reflète l'androgynie d'une société libérée des contraintes des rôles de genre. Je rejoindrais donc plutôt Soraya Copley quand elle écrit que :

« Les femmes, ayant été historiquement opprimées par les hommes et confinées dans la sphère domestique, coupées des canaux de pouvoir et aliénées les unes des autres, ont certainement moins d'investissement dans le *statu quo* ; elles sont plus motivées pour renverser les structures de pouvoir existantes et tenter de les remplacer par des structures plus égalitaires edémocratiques. Cependant, si certaines femmes peuvent effectivement être en mesure de montrer la voie de l'émancipation du monde par rapport au capitalisme patriarcal, le fait de continuer à mettre

⁵⁵⁸ [“*Only in us do the dead live. [...] We are joined with all living in one singing web of energy. In us live the dead who made us. In us live the children unborn. Breathing each other's air drinking each other's water eating each other's flesh we grow like a tree from the earth.*”, Ma Traduction], M. PIERCY, *Woman on the edge of time*, op. cit., p. 195-196

⁵⁵⁹ [“*teaches people to heal themselves. Does surgery. Manipulating, pain easing, bone knitting*”, Ma Traduction], *Ibid.*, p. 170

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 171

⁵⁶¹ [“*the contrast between the utopian and dystopian futures of Woman on the Edge of Time comes dangerously close to being a version of the opposition between nature and technological culture.*”, Ma traduction], M. K. BOOKER, « *Woman on the Edge of a Genre: The Feminist Dystopias of Marge Piercy* », *Science Fiction Studies*, vol. 21, n° 3, 1994, p. 343

l'accent sur la division sexuelle semble en quelque sorte réaffirmer les notions essentialistes concernant les hommes et les femmes, en supposant de faux points communs entre les personnes du même sexe et en signalant des collectivités qui n'existent pas en réalité. »⁵⁶²

Au contraire, Piercy fait le choix de représenter une société qui a dépassé toutes les hiérarchies pour proposer une égalité totale. Professeure de philosophie britannique, Barbara Goodwin propose un critère minimal normatif pour qualifier un récit d'eutopique (sans juger du contenu) : qu'il « ait une portée universelle et offre des avantages à tous dans ce cadre de référence »⁵⁶³. En somme dans quelle société voudrait-on vivre quelle que soit notre position en son sein ? Piercy semble avoir voulu répondre à cette question en proposant une société sans domination, qui met studieusement en application toutes les aspirations utopiques de son temps⁵⁶⁴. L'espoir de résoudre toutes les inégalités en une grande révolution peut paraître irréaliste⁵⁶⁵, mais Mattapoissett est une utopie pastorale inspirée des pratiques des Natifs Américains, de la contre-culture et du tiers-mondisme⁵⁶⁶, qui a le parti pris d'affirmer que « l'égalité sexuelle est uniquement pensable dans le contexte d'une société complètement égalitaire »⁵⁶⁷.

Le contexte de début de prise de conscience de la crise écologique dans les années 1970 explique l'attention particulière portée par Piercy aux conséquences du « progrès » scientifique humain sur l'environnement au sens large⁵⁶⁸. L'articulation de la critique féministe, anticapitaliste, antiraciste et écologiste dans WOTEOT permet à l'auteure de dénoncer dans son entièreté la culture hégémonique occidentale. En plus de proposer une science consciente d'elle-même et de sa place dans la société dans l'utopie du XXII^{ème} siècle, Marge Piercy rappelle dans WOTEOT que le contrôle du savoir est l'outil clé de la lutte contre le biopouvoir d'aujourd'hui. La technologie reproductive du XXII^{ème} siècle libère les femmes comme les

⁵⁶² [“*Women, having been historically oppressed by men and contained within the domestic sphere, cut off from channels of power and alienated from one another, surely have less investment in the status quo; they are more motivated to overthrow existing power structures and try to replace them with more egalitarian and democratic structures. However, whilst some women may indeed be able to lead the way in the emancipation of the world from patriarchal capitalism, a continued focus upon a sexual divide seems somehow to re-entrench essentialist notions regarding men and women, assuming false commonalities between people of the same sex, and signalling collectivities which do not, in fact, exist.*”, Ma Traduction], S. COPLEY, « Rereading Marge Piercy and Margaret Atwood: Eco-feminist Perspectives on Nature and Technology », *Critical Survey*, vol. 25, n° 2, 2013, p. 54

⁵⁶³ B. GOODWIN et K. TAYLOR, *The politics of Utopia*, *op. cit.*, p. 18-19

⁵⁶⁴ B. SOMAY, « Towards an Open-Ended Utopia », *op. cit.*, p. 30

⁵⁶⁵ F. COUCHARD, « Les utopies révolutionnaires et leur vision de la famille », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, n° 1, 2002, p. 100

⁵⁶⁶ T. MOYLAN, *Demand the impossible*, *op. cit.*, p. 121

⁵⁶⁷ [“*sex equality is only thinkable in the context of an overall equalitarian society.*”, Ma Traduction], M. EICHLER, « Science fiction as desirable feminist scenarios », *op. cit.*, p. 63

⁵⁶⁸ S. COPLEY, « Rereading Marge Piercy and Margaret Atwood: Eco-feminist Perspectives on Nature and Technology », *op. cit.*, p. 42

hommes de leur rôle de genre de « père » et « mère ». Cela a pour conséquence de changer le sens de la sexualité, détachée de sa reproduction⁵⁶⁹. Les individus sont considérés comme des personnes (d'où le pronom *per*) quel que soit leur sexe, et leurs relations sont guidées par « le respect mutuel et l'auto-détermination »⁵⁷⁰. L'eutopie en forme de programme de lutte de Marge Piercy reconstruit une société idéale, en partie basée sur des valeurs féminines traditionnellement déconsidérées, décorrélées des rôles de genre dans une démarche radicalement matérialiste qui est un manifeste dans le contexte des débats féministes des années 1970.

⁵⁶⁹ L. T. SARGENT et L. SARGISSON, « Sex in Utopia », *Utopian Studies*, vol. 25, n° 2, 2014, p. 310

⁵⁷⁰ [“*mutual respect and self-determination*”, Ma Traduction], M. EICHLER, « Science fiction as desirable feminist scenarios », *op. cit.*, p. 60

Conclusion

Comme Marleen Barr l'écrit à propos des utopies féministes, « Bien que ces sociétés [futuristes] ne puissent pas résoudre nos problèmes, elles offrent des scénarios supérieurs. Elles incitent les gens à imaginer des alternatives, et les solutions réelles peuvent découler des alternatives imaginées »⁵⁷¹. Cette capacité d'imagination rend pertinente l'étude de ce genre dans une perspective d'histoire de la pensée politique. Les utopies sont des œuvres littéraires autant que politiques, qui peuvent offrir une critique de la société par comparaison avec une réalité alternative, voire un programme d'action vers un modèle de société meilleure. Cette intention politique a été reconstruite au cours de ce mémoire à partir des textes eux-mêmes et des sources laissées par les autrices sur leur propre œuvre.

L'intentionnalité des autrices de mon corpus ont été des grilles de lecture importantes pour remettre leurs œuvres dans les conditions matérielles et théoriques dans lesquelles elles ont été imaginées. Les autrices de SF des années 1970 ont produit une génération d'utopies féministes se positionnant par rapport aux mêmes débats qui agitaient le mouvement féministe bouillonnant de l'époque. Ursula Le Guin, Marion Zimmer Bradley, Joanna Russ, Sally Miller Gearhart et Marge Piercy se connaissaient toutes, ont fait partie du renouveau de la science-fiction américaine de leur temps et ont donné leur avis sur les controverses majeures qui agitaient les milieux dans lesquels elles évoluaient.

Ainsi, la revendication de la féminité ou la déconstruction des rôles de genre traditionnels sont des choix épistémiques qui conditionnèrent les objectifs et les pratiques des militantes féministes des années 1970. L'autre division importante qui était liée et qui se ressentit dans la plupart des œuvres étudiées concernait la définition du sujet politique du féminisme et par conséquent la stratégie à adopter vis-à-vis des hommes : les femmes devaient-elles construire une société eutopique entre elles ou avec les hommes ? Ces débats théoriques et pratiques étaient ancrés dans des mobilisations politiques, autour des libertés reproductives notamment. Comme j'ai essayé de le montrer en explicitant les références faites par les autrices dans leurs œuvres, les pratiques militantes ou spirituelles et les débats théoriques étaient inséparables dans l'imaginaire politique des féministes de l'époque, et donc dans les utopies de mon corpus. J'ai

⁵⁷¹ ["although these [futuristic] societies cannot solve our problems, they do pose -superior scenarios. They inspire people to imagine alternatives, and real solutions can stem from imagined alternatives", Ma Traduction], M. BARR, *Lost in Space: Probing Feminist Science Fiction and Beyond*, Chapel Hill: U of North Carolina P, 1993, p. 48

examiné tour à tour les cinq œuvres que j'avais choisies, pour déterminer l'intention de leurs autrices et leurs positionnements sur les débats féministes identifiés à partir de la lecture du corpus et de la littérature disponible sur le sujet.

En publiant *La Main Gauche de la Nuit* en 1969, Ursula Le Guin a proposé une déconstruction du genre inédite en science-fiction, qui a ouvert la voie à toute une génération d'utopies féministes grâce à son succès critique et commercial. Antérieure à la plupart des débats militants des années 1970, cette utopie critique radicalement matérialiste reflète la réflexion de son autrice sur la contingence des structures sociales liées au sexe et au genre.

Communément considérée comme féministe de son vivant, Marion Zimmer Bradley a pourtant eu des relations tendues avec le mouvement, notamment avec les féministes radicales. Cette ambivalence se retrouve dans son utopie de 1978, *Les Ruines d'Isis*, qui critique le sexisme, notamment dans le monde universitaire, tout en naturalisant les rôles de genre traditionnels, dans un apparent effort à la conciliation de sexes. Rejetant toute transformation radicale de l'équilibre des pouvoirs entre hommes et femmes de peur d'inverser la domination genrée, cette œuvre propose une critique modérée à la fois du patriarcat et des dérives possibles du féminisme.

Ecrite en réaction à *La Main Gauche de la Nuit*, qui a bouleversé la SF sans satisfaire toutes les féministes, *The Female Man* est une proposition politique radicale de Joanna Russ. Oscillant entre déconstruction de la féminité traditionnelle et essentialisation de la gent masculine, *The Female Man* est marquée par l'influence du séparatisme lesbienne tout en soulignant les contradictions de ce mouvement. Cette utopie protéiforme définit clairement les hommes comme l'ennemi du combat féministe, et encourage l'union de toutes les femmes face à la menace principale de la domination masculine, en dépit des divisions du mouvement.

The Wanderground de Sally Miller Gearhart est une proposition d'eutopie séparatiste qui assume son positionnement dans les débats féministes de son temps. Elle revendique une revalorisation de la féminité et des liens des femmes avec la spiritualité et la nature, tout en prodiguant des conseils pratiques d'organisation aux féministes lesbiennes, entre vie en communauté rurale et alliances possibles.

A travers l'histoire d'une victime totémique des inégalités de la société américaine du 20^{ème} siècle et de sa découverte d'une eutopie future, Marge Piercy propose dans *Woman on the Edge of Time* un récit de résistance au biopouvoir et un projet de biopolitique féministe permise par une société post-capitaliste. Cette œuvre a la valeur propositionnelle la plus assumée du corpus

déconstruit les rôles de genre pour donner à voir les potentialités d'harmonie et de liberté offertes par une société sans domination.

La pertinence des propositions politiques de ces autrices presque cinquante ans après leur formulation pourrait être discutée tant ces œuvres sont ancrées dans les débats féministes de leur temps. Elles témoignent de la capacité d'innovation des mouvements progressistes des années 1970 et d'un rapport au futur inquiet et optimiste à la fois qu'il est intéressant de considérer avec le recul.

Bibliographie

Sources primaires

GEARHART Sally Miller, *The Wanderground: Stories of the Hill Women*, London, 1985.

LE GUIN Ursula K., *La main gauche de la nuit*, Paris, Le livre de poche, 2006.

PIERCY Marge, *Woman on the edge of time*, London, Del Rey, 2019.

RUSS Joanna, *The female man*, London, Gollancz, coll. « SF masterworks », 2010.

ZIMMER BRADLEY Marion, *Les ruines d'Isis*, Paris, Pocket, 1998.

Sources secondaires

ADAMS Alice, « Out of the Womb: The Future of the Uterine Metaphor », *Feminist Studies*, vol. 19, n° 2, 1993, p. 269-289.

ALLOUCHE Sylvie, « Politique de l'altération des corps et des facultés reproductrices humaines dans quatre utopies féministes de science-fiction », dans Françoise Dupeyron-Lafay, *Les Représentations du corps dans les œuvres fantastiques et de science-fiction, Figures et fantasmes.*, Paris, M. Houdiard, 2005, p. 255-266.

BARR Marleen S., *Lost in space: probing feminist science fiction and beyond*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993.

BELK Patrick Nolan, *Let's just steal the rockets: 1970s feminist science fiction as radical rhetorical revisioning*, Thèse de doctorat de philosophie, University of North Carolina, 2014 [sous la direction de Hephzibah Roskelly]

BONNIER Tristan, « L'utopie dans les limites de la simple raison : lectures de Bronisław Baczko et Paul Ricœur », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 52-66.

BOOKER M. Keith, « Woman on the Edge of a Genre: The Feminist Dystopias of Marge Piercy », *Science Fiction Studies*, vol. 21, n° 3, 1994, p. 337-350.

BOSKY Bernadette Lynn et Arthur D. HLAVATY, « Fandom », dans Robin Anne Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2009, p. 278-289.

- BOUCHARD Guy, « Les modèles féministes de société nouvelle », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, 8 août 2007, p. 483-501.
- BOUCHARD Guy, « Foucault, le féminisme et la condition masculine », *Laval théologique et philosophique*, vol. 54, n° 3, 1998, p. 565-577.
- BOUCHARD Guy, « Le savoir-pouvoir de/du sexe », *Laval théologique et philosophique*, vol. 52, n° 2, 1996, p. 527-549.
- BOUCHARD Guy, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *Philosophiques*, vol. 18, n° 1, 1991, p. 119-167.
- BOUCHARD Guy, « L'hétéropolitique féministe », *Laval théologique et philosophique*, vol. 45, n° 1, 1989, p. 95-120.
- BOUCHARD Guy, « L'androgynie comme modèle hétéropolitique », *Philosophiques*, vol. 15, n° 1, 1988, p. 210-220.
- BOUCHARD Guy, « Marx, Bloch et l'utopie », *Philosophiques*, vol. 10, n° 2, 1983, p. 265-288.
- BOUCHARD Guy, Laurent GIROUX et Gilbert LECLERC, *L'utopie aujourd'hui*, Montréal, Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal ; Editions de l'Université de Sherbrooke, 1985.
- BREDA Hélène, « Science-fiction féministe, des œuvres aux fans », *ReS Futurae. Revue d'études sur la science-fiction*, n° 13, 30 mars 2019.
- BREINES Wini, « Que vient faire l'amour là-dedans ? Femmes blanches, femmes noires et féminisme des années-mouvement », *Cahiers du Genre*, HS 1, n° 3, 2006, p. 17-56.
- COHEN-SAFIR Claude, *Cartographie du féminin dans l'utopie : de l'Europe à l'Amérique*, Paris, Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2000.
- COLE Christine, « Small Town Girl Gets Bigger », sur *Sally Miller Gearhart*, 2023 (en ligne : <https://sallymillergearhart.net/sallys-story/> ; consulté le 20 mars 2023).
- BMJ: British Medical Journal*, vol. 336, n° 7657, 14 juin 2008, p. 1332-1333.
- COPLEY Soraya, « Rereading Marge Piercy and Margaret Atwood: Eco-feminist Perspectives on Nature and Technology », *Critical Survey*, vol. 25, n° 2, 2013, p. 40-56.
- COTTIN-MARX Simon, Anahita GRISONI, Noé LE BLANC, Samira OUARDI et Lise SEGAS, « Éditorial. On est plus tard ou le moment réaliste de l'utopie », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 7-11.

- COUCHARD Françoise, « Les utopies révolutionnaires et leur vision de la famille », *Revue française de psychanalyse*, vol. 66, n° 1, 2002, p. 89-101.
- CROSBY Janice C., « Feminist Spirituality », dans Robin Anne Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Greenwood Press, 2009, p. 241-253.
- CUMMINS Elizabeth, *Understanding Ursula K. Le Guin*, Columbia, University of South Carolina Press, coll. « Understanding contemporary American literature », 1993.
- DAMARIN Suzanne, « Chapter Three: Required Reading: Feminist Sci-Fi and Post-Millennial Curriculum », *Counterpoints*, vol. 158, 2004, p. 51-73.
- DAVIN Eric Leif, « Science Fiction, 1900–1959: Novels and Short Fiction », dans Robin Anne Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Greenwood Press, 2009, p. 45-53.
- DONCHIN Anne, « The Future of Mothering: Reproductive Technology and Feminist Theory », *Hypatia*, vol. 1, n° 2, 1986, p. 121-138.
- EICHLER Margrit, « Science fiction as desirable feminist scenarios », *Women's Studies International Quarterly*, vol. 4, n° 1, 1981, p. 51-64.
- FAWAZ Ramzi, Justin HALL et Helen M. KINSELLA, « Discovering paradise islands: the politics and pleasures of feminist utopias, a conversation », *Feminist Review*, n° 116, Sage Publications, Ltd., 2017, p. 1-21.
- FILLARD Claudette et Colette COLLOMB-BOURREAU, *Les mouvements féministes américains*, Paris, Ellipses, 2003.
- FIRESTONE Shulamith, *The dialectic of sex: the case for feminist revolution*, London, J. Cape, 1971.
- FITTING Peter, « Positioning and Closure: On the “Reading Effect” of Contemporary Utopian Fiction », *Utopian Studies*, n° 1, 1987, p. 23-36.
- FITTING Peter, « “So We All Became Mothers”: New Roles for Men in Recent Utopian Fiction », *Science Fiction Studies*, vol. 12, n° 2, 1985, p. 156-183.
- FLAMANT Françoise, *Women's Lands: construction d'une utopie, Oregon, USA, 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, coll. « Fonctions dérivées », 2015.
- FLOOD Alison, « SFF community reeling after Marion Zimmer Bradley's daughter accuses her of abuse », *The Guardian*, 27 juin 2014 (en ligne :

<https://www.theguardian.com/books/2014/jun/27/sff-community-marion-zimmer-bradley-daughter-accuses-abuse> ; consulté le 22 juin 2023).

FOUCAULT Michel, « « Des espaces autres » », *Empan*, vol. 54, n° 2, 2004, p. 12-19.

FOUCAULT Michel, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Histoire de la sexualité », n° 1, 1994.

FREEMAN Jo (éd.), *Social movements of the sixties and seventies*, New York, NY London, Longman, 1983.

FUOG Karen E. C., « Imprisoned in the phallic oak: Marion Zimmer Bradley and Merlin's seductress », *Quondam et Futurus*, vol. 1, n° 1, 1991, p. 73-88.

FURLANETTO Elton, « There is No Silence », *Utopian Studies*, vol. 25, n° 2, 2014, p. 416-430.

GABORIAUX Chloé et Arnault SKORNICKI, *Vers une histoire sociale des idées politiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Espaces politiques », 2017.

GARCIA Manon, *Philosophie féministe : patriarcat, savoirs, justice*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Textes clés », 2021.

GARDEY Delphine, « Au cœur à corps avec le *Manifeste Cyborg* de Donna Haraway », *Esprit*, Mars/avril, n° 3-4, 2009, p. 208-217.

GAUSSOT Ludovic, *Pensée sociologique et position sociale : l'effet du genre et des rapports sociaux de sexe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Didact », 2014.

GAUSSOT Ludovic, « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 115, n° 2, Presses Universitaires de France, 2003, p. 293-310.

GEARHART Sally Miller, « Sally's Story », 2023 (en ligne : <https://sallymillergearhart.net/sallys-story/> ; consulté le 26 février 2023).

GEARHART Sally Miller, « The womanization of rhetoric », *Women's Studies International Quarterly*, vol. 2, n° 2, 1^{er} janvier 1979, p. 195-201.

GEARHART Sally Miller et Susanna STURGIS, « Interview: Discovering *The Wanderground*: An interview with Sally Gearhart », *Off Our Backs*, vol. 10, n° 1, 1980, p. 24-27.

GILCHER-HOLTEY Ingrid, « Les formes changeantes de l'utopie de Thomas More à Jürgen Habermas », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 64-85.

- GOLDIN Stephen, « MZB Depositions 1&2 », 25 août 2016 (en ligne : <https://web.archive.org/web/20160825222220/http://www.stephengoldin.com/MZB%20Website/MZB%20Depositions%201&2.html> ; consulté le 24 juillet 2023).
- GOODWIN Barbara et Keith TAYLOR, *The politics of Utopia: a study in theory and practice*, London, Hutchinson, coll. « Hutchinson university library », 1982.
- GREENE Gayle, « Feminist Fiction and the Uses of Memory », *Signs*, vol. 16, n° 2, 1991, p. 290-321.
- GRINO Claire, *Corps, genre et nouvelles technologies biomédicales : Reconfigurations antinaturalistes au sein des théories féministes*, Thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne et Université de Laval, 2015.
- HAUCHECORNE Mathieu, « L’histoire sociale des idées politiques peut-elle s’en tenir aux intentions ? », dans Chloé Gaboriaux et Arnault Skornicki, *Vers une histoire sociale des idées politiques*, Villeneuve-d’Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Espaces politiques », 2017, p. 129-145.
- HIGGINS David, « Science Fiction, 1960-2005: Novels and Short fiction », dans Robin Anne Reid (éd.), *Women in science fiction and fantasy*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2009, p. 73-83.
- HOGELAND Lisa Maria, « Sexuality in the Consciousness-Raising Novel of the 1970s », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 5, n° 4, 1995, p. 601-632.
- HOLLINGER Veronica, « (Re)reading Queerly: Science Fiction, Feminism, and the Defamiliarization of Gender », *Science Fiction Studies*, vol. 26, n° 1, 1999, p. 23-40.
- KESSLER Carol Farley (éd.), *Daring to dream: Utopian fiction by United States women before, 1950*, Syracuse, N.Y, Syracuse University Press, coll. « Utopianism and communitarianism », 1995.
- KESSLER Carol Farley, « Bibliography of Utopian Fiction by United States Women 1836-1988 », *Utopian Studies*, vol. 1, n° 1, 1990, p. 1-58.
- KEUCHEYAN Razmig, *Hémisphère gauche : une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, Zones, 2013.
- KHANNA Lee Cullen, « Frontiers of imagination: Feminist worlds », *Women’s Studies International Forum*, vol. 7, n° 2, 1^{er} janvier 1984, p. 97-102.
- KHOURI Nadia, « The Dialectics of Power: Utopia in the Science Fiction of Le Guin, Jeury, and Piercy », *Science Fiction Studies*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 49-60.

- KNIGHT Isabelle, « The Feminist Scholar and the Future of Gender », *Alternative Futures*, n° 4, Spring/Summer 1981, p. 17-35.
- KOUVOUAMA Abel, « Les figures narratives et descriptives de l'utopie : entre nature et communauté / société », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 53-63.
- LE BLANC Noé et Pierre-François MOREAU, « “Il n’y a rien de plus réel que l’imaginaire” », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 14-28.
- LE GUIN Ursula K., *Danser au bord du monde : mots, femmes, territoires*, Paris, Éditions de l'Éclat, coll. « Premier secours », 2020.
- LE GUIN Ursula K. et John WRAY, « Ursula Le Guin, The Art of Fiction No.221 », *The Paris Review*, n° 206, Fall 2013.
- LEDUC Guyonne (éd.), *Nouvelles sources et nouvelles méthodologies de recherche dans les études sur les femmes*, Paris, Harmattan, coll. « Collection Des idées et des femmes », 2004.
- LEITH Linda, « Marion Zimmer Bradley and *Darkover* », *Science Fiction Studies*, vol. 7, n° 1, 1980, p. 28-35.
- LEVITAS Ruth, *The Concept of Utopia*, Oxford, Peter Lang, coll. « Ralahine utopian studies », 2011.
- LOTHIAN Alexis, « Grinding Axes and Balancing Oppositions: The Transformation of Feminism in Ursula K. Le Guin's Science Fiction », *Extrapolation*, vol. 47, 2006, p. 380-395.
- LUEDERS Sarah, « Sally Miller Gearhart papers », sur *Archives West*, sans date (en ligne : <https://archiveswest.orbiscascade.org/ark:/80444/xv81757> ; consulté le 4 août 2023).
- MAGAREY Susan, *Dangerous Ideas. Women's Liberation – Women's Studies – Around the World*, Adelaide, University of Adelaide Press, 2014.
- MCMANUS Terry, « Bio », sur *Marge Piercy*, 2021 (en ligne : <https://margepiercy.com/bio> ; consulté le 6 août 2023).
- MORDACCI Roberto, « Essence et méthode de l'utopie », *Diogene*, vol. 273274, n° 1, 2021, p. 7-22.
- MOREAU Pierre-François, *Le récit utopique : droit naturel et roman de l'Etat*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 1982.

- MORGAN Charles et Hubert WALKER, « Confronting Breen », sur *CoinWeek: Rare Coin, Currency, and Bullion News for Collectors*, 3 novembre 2015 (en ligne : <https://coinweek.com/confronting-breen/> ; consulté le 24 juillet 2023).
- MOYLAN Tom, *Demand the impossible: science fiction and the utopian imagination*, Oxford, Lang, coll. « Ralahine utopian studies », Vol. 14, 2014.
- NWHN, « Our History », sur *National Women's Health Network*, 8 août 2020 (en ligne : <https://nwhn.org/who-we-are/our-history/> ; consulté le 8 août 2023).
- ORR Elaine, « Mothering as Good Fiction: Instances from Marge Piercy's *Woman on the Edge of Time* », *The Journal of Narrative Technique*, vol. 23, n° 2, 1993, p. 61-79.
- ÖVERMANN Cora Zoé, « Gender, Science, and Two Cultures in Marion Zimmer Bradley's *The Ruins of Isis* (1978) », *Zeitschrift für Fantastikforschung*, vol. 10, n° 1, Open Library of Humanities, 19 décembre 2022.
- PATAI Daphne, « Afterword », dans Katharine Burdekin, *The End of This Day's Business*, New York, Feminist Press at the City Univ. of New York, 1989.
- PAXSON Diana, « Marion Zimmer Bradley », 25 juin 2014 (en ligne : <https://web.archive.org/web/20160428231857/http://diana-paxson.com/writing/avalon/marion-zimmer-bradley/> ; consulté le 24 juillet 2023).
- PAXSON Diana L., « Marion Zimmer Bradley and *The Mists of Avalon* », *Arthuriana*, vol. 9, n° 1, 1999, p. 110-126.
- PEEL Ellen Susan, *Politics, persuasion, and pragmatism: a rhetoric of feminist utopian fiction*, Columbus, Ohio State University Press, 2002.
- PFAELZER Jean, « The Changing of the Avant Garde: The Feminist Utopia », *Science Fiction Studies*, vol. 15, n° 3, 1988, p. 282-294.
- PIERCY Marge, « *Woman on the Edge of Time*, 40 years on: "Hope is the engine for imagining utopia" », *The Guardian*, rubrique « Books », 29 novembre 2016 (en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2016/nov/29/woman-on-the-edge-of-time-40-years-on-hope-imagining-utopia-marge-piercy> ; consulté le 19 mars 2023).
- PIERCY Marge, « Telling Stories About Stories », *Utopian Studies*, vol. 5, n° 2, 1994, p. 1-3.

- PIERCY Marge, *Parti-colored blocks for a quilt*, Ann Arbor, University of Michigan Press, coll. « Poets on poetry », 1982.
- PIERCY Marge et Charlotte TEMPLIN, « An Interview with Marge Piercy », *The Writer's Chronicle*, vol. 36, n° 6, mai 2004 (en ligne : <https://margepiercy.com/about-marge/interviews/the-writers-chronicle-interview> ; consulté le 6 août 2023).
- PRIEST Christopher, « Joanna Russ obituary », *The Guardian*, rubrique « Books », 12 mai 2011 (en ligne : <https://www.theguardian.com/books/2011/may/12/joanna-russ-obituary> ; consulté le 26 juillet 2023).
- VON REDECKER Eva, « Stratégie féministe et révolution », Jacqueline Heinen et Roland Pfefferkorn (trad.), *Cahiers du Genre*, vol. 56, n° 1, 2014, p. 139-160.
- RELJ Jan, « Women in Retreat: the Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *Utopian Studies*, vol. 2, n° 1/2, 1991, p. 131-146.
- RENSENBRINK Greta, « Parthenogenesis and Lesbian Separatism: Regenerating Women's Community through Virgin Birth in the United States in the 1970s and 1980s », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 19, n° 2, 2010, p. 288-316.
- RICH Adrienne, « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 5, n° 4, juillet 1980, p. 631-660.
- RIOT-SARCEY Michèle, Thomas BOUCHET et Antoine PICON, *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2008.
- RODRIGUES Denyse, « Bradley, Marion Zimmer (Miriam Gardner, Morgan Ives) », sur *The Lesbian Pulp Fiction Collection*, 2023 (en ligne : <https://msvulpf.omeka.net/items/show/829> ; consulté le 24 juillet 2023). Context Object: ctx_ver=Z39.88-2004&rft_val_fmt=info%3Aofi%2Ffmt%3Akev%3Amtx%3Adc&rft_id=info%3Asid%2Fomeka.org%3Agenerator&rft.title=Bradley%2C+Marion+Zimmer++%28Miriam+Gardner%2C+Morgan+Ives%29&rft.type=Person&rft.identifier=https%3A%2F%2Fmsvulpf.omeka.net%2Fitems%2Fshow%2F829.
- ROHRLICH Ruby et Elaine HOFFMAN BARUCH, *Women in search of utopia: mavericks and mythmakers*, New York, Schocken, 1984.
- ROMAN Sébastien, « Hétérotopie et utopie pratique : comparaison entre Foucault et Ricœur », *Le Philosophoire*, vol. 44, n° 2, 2015, p. 69-86.

- ROSE Hilary, « Dreaming the Future », *Hypatia*, vol. 3, n° 1, 1988, p. 119-137.
- RUDY Kathy, « Ethics, Reproduction, Utopia: Gender and Childbearing in *Woman on the Edge of Time* and *The Left Hand of Darkness* », *NWSA Journal*, vol. 9, n° 1, 1997, p. 22-38.
- RUETHER Rosemary Radford, *New woman, new earth: sexist ideologies and human liberation*, Boston, Beacon Press, 1995.
- RUMPALA Yannick, « Science-fiction, spéculations écologiques et éthique du futur », *Revue française d'éthique appliquée*, vol. 2, n° 2, 2016, p. 74-89.
- RUSS Joanna, « Introduction », dans Clara Fraser, *Revolution, She Wrote*, Seattle, Red Letter Press, 1998, p. 13-19.
- RUSS Joanna, *How to suppress women's writing*, 1st ed, Austin, University of Texas Press, 1983.
- RUSS Joanna, Consuela FRANCIS et Alison PIEPMEIER, « Interview: Joanna Russ », *Journal of Popular Romance Studies*, 31 mars 2011 (en ligne : <https://www.jprstudies.org/2011/03/interview-joanna-russ/> ; consulté le 26 février 2023). [En ligne].
- SARGENT Lyman Tower et Lucy SARGISSON, « Sex in Utopia », *Utopian Studies*, vol. 25, n° 2, 2014, p. 299-320.
- SARGISSON Lucy, *Contemporary feminist utopianism*, London, Routledge, coll. « Women and politics », 1996.
- SCHOLES Robert et Eric S. RABKIN, *Science fiction: history, science, vision*, New York, Oxford University Press, 1977.
- SCHWARTZ Amy E. et Marge PIERCY, « At Home With Marge Piercy », sur *Moment Magazine*, 3 juin 2019 (en ligne : <https://momentmag.com/at-home-with-marge-piercy/> ; consulté le 6 août 2023).
- SEELEY John, « What will a humane future require of us? », *Futures Canada*, vol. 1, n° 4, 1980, p. 4-11.
- SILBERGLEID Robin, « Women, Utopia, and Narrative: Toward a Postmodern Feminist Citizenship », *Hypatia*, vol. 12, n° 4, 1997, p. 156-177.
- SOMAY Bülent, « Towards an Open-Ended Utopia », *Science Fiction Studies*, vol. 11, n° 1, 1984, p. 25-38.

- SOUCHÉYRE Aurélien, « Ursula K. Le Guin a quitté notre réalité », *L'Humanité*, 28 janvier 2018 (en ligne : <https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/ursula-k-le-guin-quitte-notre-realite-649429> ; consulté le 16 juillet 2023).
- SPRETNAK Charlene (éd.), *The Politics of women's spirituality: essays on the rise of spiritual power within the feminist movement*, Garden City, Anchor Books, 1982.
- SUTHERLAND Doris V., « A Tarnished Legacy: The End of Marion Zimmer Bradley's Sword and Sorceress », sur WWAC, 24 décembre 2019 (en ligne : <https://womenwriteaboutcomics.com/2019/12/a-tarnished-legacy-the-end-of-marion-zimmer-bradleys-sword-and-sorceress/> ; consulté le 24 juillet 2023).
- TOLBERT Jeremiah, « In Memoriam: Joanna Russ (1937-2011) », sur SFWA, 29 avril 2011 (en ligne : <https://www.sfwaweb.org/2011/04/29/in-memoriam-joanna-russ-1937-2011/> ; consulté le 26 juillet 2023).
- TOWER SARGENT Lyman, « Pour une défense de l'utopie », *Diogène*, vol. 209, n° 1, 2005, p. 10-17.
- TURBIAU Aurore, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *Hypothèses*, 6 septembre 2020 (en ligne : <https://engagees.hypotheses.org/2492> ; consulté le 3 mai 2023). [En ligne].
- VAS-DEYRES Natacha, « Les Utopies féminines/féministes de la science-fiction face à l'histoire : figures de l'alternative ou de l'artifice ? », dans Christine Bard, Georges Bertin et Lauric Guillaud, *Figures de l'utopie, hier et aujourd'hui*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Essais », 2014, p. 139-150.
- VOISIN Jocelyne, *Making Dreams Come True: Feminist Speculative Fiction And Cultural Politics*, Mémoire de Master, Ottawa, Carleton University, 1996.
- WEISBEIN Julien et Samuel HAYAT, *Introduction à la sociohistoire des idées politiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, coll. « Ouvertures politiques », 2020.
- ZARETSKY Eli, *Left : essai sur l'autre gauche aux États-Unis*, Paris, Éd. du Seuil, 2012.
- Sex History: Sterilization, Abuse, & Reproductive Justice - YouTube*, 18 septembre 2020 (en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=tOKW4U5sY_o ; consulté le 8 août 2023).
- « Contraception, Abortion, and Racial Genocide », 12 mars 2019 (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=aLb1L5-zYDc> ; consulté le 8 août 2023).
- Contraception, Abortion, and Racial Genocide*, 10 mai 2018, (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=9zmeqf4s-Qw> ; consulté le 8 août 2023).

Autres références

- AIKAU Hokulani K., Karla A. ERICKSON et Jennifer L. PIERCE, *Feminist Waves, Feminist Generations: Life Stories from the Academy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007.
- ALLEMAND Roger-Michel, *L'utopie*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes & études », 2005.
- AUMAIS Nancy, Léa DORION et Olivier GERMAIN, « L'entreprise au prisme de la première science-fiction féministe. *Le monde glorieux* (1666) de Margaret Cavendish », *Entreprises et histoire*, vol. 96, n° 3, 2019, p. 130-147.
- BERENI Laure, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT et Anne REVILLARD, *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020.
- BERKMAN Joyce, « Feminism: First-Wave North American », dans Cheris Kramarae et Dale Spender, *Routledge International Encyclopedia of Women: Global Women's Issues and Knowledge*, London, Routledge, 2004.
- BESSON Anne, *Les pouvoirs de l'enchantement : usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*, Paris, Vendémiaire, 2021.
- BLANC William, *Winter is coming: une brève histoire politique de la fantasy*, Montreuil, Libertalia, 2019.
- BLANC William, *Super-héros, une histoire politique*, Paris, Libertalia, coll. « Ceux d'en bas », n° 13, 2018.
- BRITANNICA, « Agitprop », sur *Encyclopedia Britannica*, 2023 (en ligne : <https://www.britannica.com/topic/agitprop> ; consulté le 6 août 2023).
- CARE Sébastien, *La théorie politique contemporaine: courants, auteurs, débats*, Malakoff, Armand Colin, coll. « U », 2021.
- CAUGANT Maëlle, « Construire un autre monde : penser la place des hétérotopies dans les luttes révolutionnaires. Exemple du féminisme autonome bolonais de 1971 à 1986. », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 139-142, n° 1-4, 2021, p. 139-144.
- CHRISTIANSON Scott, « Bad Seed or Bad Science? The Story of the Notorious Jukes Family », *New York Times*, 8 février 2003.
- COOMBES Rebecca, « Obstetricians seek recognition for Chinese pioneers of safe abortion », *BMJ: British Medical Journal*, vol. 336, n° 7657, 14 juin 2008, p. 1332-1333.
- DE LAURETIS Teresa, *The practice of love: lesbian sexuality and perverse desire*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- DENNING Michael, *The Cultural Front. The Laboring of American Culture in the Twentieth Century*, London, Verso, coll. « The Haymarket series », 1998.
- DOAN Alesha E., *Opposition & intimidation: the abortion wars & strategies of political harassment*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2007.

- EBERT Teresa L., « The Romance of Patriarchy: Ideology, Subjectivity, and Postmodern Feminist Cultural Theory », *Cultural Critique*, n° 10, University of Minnesota Press, 1988, p. 19-57.
- ENGELS Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Les Editions sociales, Paris, 1950.
- GREER Germaine, *The female eunuch*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2001.
- JAMESON Fredric, *Archéologies du futur : Le désir nommé utopie*, Paris, M. Milo, coll. « L'inconnu », 2007.
- KAELBER Lutz, « Eugenics: Compulsory Sterilization in 50 American States », sur *University of Vermont*, 2012 (en ligne : <https://www.uvm.edu/~lkaelber/eugenics/> ; consulté le 8 août 2023).
- KOLDER Veronika E.B., Janet GALLAGHER et Michael T. PARSONS, « Court-Ordered Obstetrical Interventions », *New England Journal of Medicine*, vol. 316, n° 19, 7 mai 1987, p. 1192-1196.
- LEPINARD Éléonore et Marylène LIEBER, *Les théories en études de genre*, Paris, la Découverte, coll. « Repères », n° 737, 2020.
- LERNER Gerda, *The creation of feminist consciousness: From the Middle Ages to Eighteen-seventy*, New York, Oxford Univ. Press, coll. « Women and history / Gerda Lerner », n° 2, 1994.
- MERRICK Helen, *The secret feminist cabal: a cultural history of science fiction feminisms*, Seattle, Aqueduct Press, 2009.
- MICHALS Debra, « Biography: Fannie Lou Hamer », sur *National Women's History Museum*, 2023 (en ligne : <https://www.womenshistory.org/education-resources/biographies/fannie-lou-hamer> ; consulté le 8 août 2023).
- MILLETT Kate, *Sexual politics*, Urbana, University of Illinois Press, 2000.
- MINICO Elisabetta, « Spatial and Psychophysical Domination of Women in Dystopia: *Swastika Night*, *Woman on the Edge of Time* and *The Handmaid's Tale* », *Humanities*, vol. 8, n° 1, 26 février 2019, p. 38.
- MOHR James C., *Abortion in America: the origins and evolution of national policy, 1800-1900*, New York, Oxford University Press, 1978.
- O'BRIEN Mary, *La dialectique de la reproduction*, Montréal, Editions du Remue-menage, 1987.
- TURBIAU Aurore, « Sortir de l'enfer unidimensionnel ? L'utopie "réelle" de Monique Wittig », *Mouvements*, vol. 108, n° 4, 2021, p. 80-93.
- WEBER Max et Isabelle KALINOWSKI, *La science, profession & vocation*, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essais », 2005.